LA

CATHÉDRALE D'ANAGNI

PAR

X. BARBIER DE MONTAULT

HISTORIOGRAPHE DU DIOCÈSE D'ANGERS

PARIS

LIBRAIRIE ARCHÉOLOGIQUE DE VICTOR DIDRON

23 RUE SAINT-DOMINIQUE-SAINT-GERMAIN

M DCCC LVIII

LIBRAIRIE

On trouve à la Librairie Archéologique tous les ouvrages qui paraissent, en France et l'Étranger, sur l'Architecture, la Sculpture, la Peinture murale, la Peinture sur verre, la Tisseranderie, la Céramique, la Poésie, la Musique, le Plain-Chant, la Liturgie, le Drame religieux, les Fêtes et Coutumes du moyen âge; sur la Paléographie, la Numismatique, la Sigillographie, l'Orfévrerie, la Bronzerie, la Glyptique, l'Ivoirie, la Ferronnerie, les Arts industriels, l'Ameublement, les Costumes.

Y sont en dépôt, les Mémoires, Bulletins, Annales, Procès-Verbaux, Comptes-Rendus, Rapport Dissertations des diverses sociétés et commissions archéologiques, artistiques et savantes.

Les Monographies et Statistiques monumentales des divers monuments et pays de l'Europ les magnifiques Publications du Comité historique des arts et monuments et de la Commission d monuments historiques y sont en vente.

Commission de tous les Livres d'art, d'archéologie, d'histoire et de science.

LIVRES DE FONDS

(*Extrait du Catalogue général*)

ANNALES ARCHÉOLOGIQUES, par DIDRON AÎNÉ. Encyclopédie de l'art au moyen âge, paraissant par livraisons in-4° de 7 à 8 feuilles d'impression, avec gravures sur métal et sur bois. Par an, 1 volume de 400 pages, orné de planches nombreuses. Un des plus beaux ouvrages, comme gravure et typographie, de l'imprimerie française. — Abonnement de janvier à décembre: Paris, 20 francs; départements, 23 fr.; étranger, 25 fr. — 18 vol. sont en vente. — Chaque vol. . . . 25 fr.

PORTEFEUILLE ARCHÉOLOGIQUE, par GAUSSEN. Par livraisons grand in-4° de deux chromolithographies et d'un texte. Sculptures, ivoires, vitraux, émaux, miniatures, carreaux émaillés, tissus, broderies, ameublement, orfévrerie, ferronnerie, sceaux, paléographie, etc. — Chaque livraison. . . . . . 2 fr. 50

LES ARTS INDUSTRIELS du moyen âge et de la renaissance, par ALFRED DARCEL. In-8° de 75 pages. Ivoires, glyptique, numismatique, bronzes, orfévrerie, gaînerie, émaux, broderie, céramique, verrerie, armurerie. . . . . 3 fr.

COLLECTION ARCHÉOLOGIQUE du prince PIERRE SOLTYKOFF. Horlogerie, par PIERRE DUBOIS. 1 vol. in-4° de 214 p. et 20 pl. sur métal. . . . . 30 fr.

NOTES D'UN COMPILATEUR sur les sculpteurs sculptures en ivoire, par PH. DE CHENNEVIÈ In-8° de 91 p. . . . .

ESQUISSE HISTORIQUE sur l'ivoirerie, par L.-N. BIER, tourneur-professeur. In-8° de IV et 80 p.

LES MOSAIQUES chrétiennes de Rome, par H. BA DE JOUY. In-8° de 175 p. . . . .

RECHERCHES sur la peinture en émail dans l'ant et au moyen âge, par JULES LABARTE. In-4° de x 250 p. avec planche double en noir, et 8 pl. en c leurs et or. 30

L'ELECTRUM des anciens était-il de l'émail? par FERNAND DE LASTEYRIE. In-8° de 78 p. . . . 2 fr.

NOTICE d'émaux, bijoux et objets divers, par le co DE LABORDE. Deux parties en 2 vol. in-8° de 500 chacun. 5

PEINTURES MURALES de Saint-Savin, par P. MÉRIM et G. SÉGUIN. In-folio de 120 p. et 43 pl. chromolithographiées. . . . . 125 f

HISTOIRE DE LA PEINTURE SUR VERRE EN FRANCE par FERDINAND DE LASTEYRIE. L'ouvrage complet, composé de 110 pl. coloriées à la main, et de 1 vol. de texte in-folio. . . . . 1080 fr.

LA

CATHÉDRALE D'ANAGNI

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE

RUE SAINT-BENOIT, 7

LA

CATHÉDRALE D'ANAGNI

PAR

X. BARBIER DE MONTAULT

HISTORIOGRAPHE DU DIOCÈSE D'ANGERS



PARIS

LIBRAIRIE ARCHÉOLOGIQUE DE VICTOR DIDRON

23 RUE SAINT-DOMINIQUE-SAINT-GERMAIN

M DCCC LVIII

LA

CATHÉDRALE

D'ANAGNI

✝ IN · NOMINE · DEI · SCIQ · MAGNI · EPI · AMEN ·
ILLMIS · AC · RMIS · D · D · CANONICIS · ET · CAPITVLO
SACROSANCTAE · BASILICAE · CATHED · ANAGNINAE
HOC · OPVSCVLVM · SVVM
VT · SIT · AD · PERPETVAM
OBSEQVII · GRATIQ · ANIMI · MEMORIAM
AD · LAVDEM · ET · INCREMENTVM · TANTAE · GLORIAE
AD · VTILITATEM · QVOQVE · OMNIVM
STUDII · CAVSA · PEREGRINANTIVM
DICAT · ET · OFFERT
LAETVS · AVCTOR
ANNO · AB · INCARNACIONE · M · DCCC · LV ·
VII · KALEND · OCTOBR ·
DIE · AVTEM · FESTO · SCARVM · VIRGINVM
AVRELIAE · ET · NEOMISIAE ⁝·

I. — VOYAGE DE ROME A ANAGNI.

« Dic nobis... Quid vidisti in via?
« — Gloriam vidi Resurgentis. »
Séquence de la messe de Pâques.

De Rome à Anagni l'on compte quarante-deux milles [1]. Partout ailleurs, ces quatorze lieues ne seraient qu'une promenade; ici, c'est tout un voyage, non moins périlleux que long. En effet, partis à deux heures de l'après-midi, nous

1. Le mille romain vaut un peu plus d'un kilomètre.

n'arrivâmes que le lendemain matin, longtemps après le lever du soleil. Tant de lenteur nous reporte presque au XIVe siècle où, suivant le témoignage de l'évêque Amélius, Grégoire XI avait mis deux jours entiers à faire le même trajet. « De Roma usque Anagniam Peracto spatio duorum dierum viam direxit Anagniam cum solertio. » Puis, les nombreuses croix plantées sur les bords de la route[1], et les rencontres fréquentes des gendarmes à cheval faisant leur ronde de surveillance ne sont pas de nature à ôter de l'esprit l'idée, sinon la peur, des brigands qui désolent le pays. Au reste, être dévalisé sur la route d'Anagni est loin d'être chose nouvelle, car nous apprenons de la « Chronique de Forli » et de la « Chronique de la maison d'Este », que Boniface VIII y perdit, en 1296, quatre-vingts charges d'or et d'argent qui tombèrent entre les mains de Jacques Sciarra. « Eodem anno Columnenses romani accesserunt et derobaverunt magnum thesaurum auri et argenti domno papæ Bonifacio[2]. »

L'on quitte Rome à la Porte-Majeure et, après avoir côtoyé quelques instants le chemin de fer de Frascati et les aqueducs romains, ces œuvres gigantesques de deux civilisations si différentes, l'on entre dans une plaine inculte, brûlée par le soleil et qui n'est limitée qu'à l'horizon, par une chaîne de hautes montagnes. Cette immensité a un aspect triste, quoique grandiose, que ne font oublier, ni à « Tor Pignattara », les ruines de l'ancienne basilique des SS.-Pierre et Marcellin[3], ni à « Torre Nuova », l'église bâtie par Clément VIII

1. Les gens de la campagne mettent une croix de bois là même où le crime a été commis, afin d'en rappeler le souvenir au voyageur et de l'inviter pieusement à réciter un « De profundis » pour l'âme de l'infortunée victime qui est tombée en cet endroit sous le poignard de l'assassin.

2. « Chron. Estent. », t. XV, p. 344.

3. Anastase le Bibliothécaire, dans la vie du pape saint Sylvestre, fait en ces termes l'histoire de cette basilique : « Fecit (Constantinus) basilicam beatis martyribus Marcellino presbytero et Petro exorcistæ inter duas lauros, et mausoleum, ubi beatissima mater ipsius sepulta est Helena Augusta in sarcophago porphyretico, via Lavicana...... Ante sepulchrum B. Helenæ Augustæ fecit, ex metallo porphyretico exculptis sigillis, pharacantara viginti ex argento purissimo pensan. Singula libras viginti ».— En 1153, Anastase IV, envieux de ce mausolée précieux, enleva les cendres de sainte Hélène, dont il fit cadeau à l'église d'« Ara-Cœli » et, le transportant sous le portique de la basilique de Latran, le destina à sa sépulture. Il ne put y reposer en paix, car, dépossédé à son tour, il paya par la peine du talion son péché de vanité. Le sarcophage de porphyre, trouvé trop beau pour une église, fut ôté au XVIIe siècle, et il entra, à titre d'objet d'art, dans ce vaste magasin de monuments, arrachés de différents endroits, qu'on appelle le « Musée du Vatican ». Depuis la renaissance, l'art n'a cessé de conspirer contre la maison de Dieu, soit par le retour au paganisme, soit par les dilapidations. On comprenait, tout au rebours, le « Non nobis, Domine, non nobis » de David, et il semblait fort naturel d'enrichir des dépouilles des églises, ouvertes constamment au public, les musées et les palais pontificaux réservés à quelques privilégiés. Si seulement ces funestes exemples du passé n'avaient point rencontré dans notre siècle quelques imitateurs, nous nous réjouirions, pour ne citer qu'un exemple, d'admirer à notre aise et à sa place, le chandelier pascal de Saint-Paul hors les murs, ce chef-d'œuvre sans égal de l'art du

Aldobrandini et que protége un château crénelé de la fin du XVIe siècle. L'on stationne pour la première fois au quinzième mille, à cette terre princière qui a donné son nom à l'illustre famille Colonna. De l'ancien « Labicum », point de départ de la « via Labicana », il ne reste que le souvenir. On m'avait recommandé, s'appuyant sur un vieux proverbe italien [1], de ne pas me mettre en route un vendredi. Je reconnus toute la sagesse de cet avis, car, à raison de l'abstinence, je dus me contenter d'un fort mauvais dîner, dans une « osteria » pour laquelle le terme de « cabaret » serait encore trop noble. Le compte de la dépense me fut présenté au revers d'une feuille de papier où, jetant les yeux par hasard, je lus une supplique adressée au saint Père, le 16 juin 1835; cette supplique était revêtue de la signature d'un vicaire général de Gap, avec les armes de l'évêché et le sceau du secrétariat. Inutile de dire qu'une telle pièce n'est pas de celles que l'on déchire, et que la nouveauté et la curiosité du fait ne me firent pas moins de plaisir qu'un excellent dîner. A la « Colonna », le pays commence à être cultivé. Les vignes y alternent avec les plantations de roseaux et les champs de maïs. Quelques milles plus loin, avant Lugnano (« Longeianum »), sont les belles carrières de silex, où Rome s'approvisionne pour l'entretien de ses grandes routes et de ses rues. Pittoresquement situé dans une gorge de montagnes, Lugnano est humide, malsain et misérable. Les femmes y travaillent la terre, maçonnent, apprêtent le chanvre, tandis que leurs maris, nonchalamment assis sur l'herbe ou fumant leur pipe, regardent d'un air hébété le feu qu'ils ont allumé au pied des arbres pour s'épargner la peine de les scier. Déjà l'on aperçoit, au milieu des châtaigniers, Valmontone [2], que Grégoire XVI, en 1843, anoblit du titre de cité, « citta ». Elle garde, du temps de la féodalité, ses portes en ogive et sa ceinture de murailles flanquées de tours rondes. Sa population va de deux à trois mille âmes, comprises sous la juridiction de deux paroisses, Sainte-Marie-Majeure et Saint-Étienne; elle relève du diocèse de Segni. La collégiale de Sainte-Marie fut construite par les princes de la maison Pamphili, sur le modèle de leur église seigneuriale de Sainte-Agnès, à la place Navono de Rome, en 1651, époque à laquelle Camille Pamphili et Jean-Baptiste, son fils, ayant acheté au cardinal François Barberini, pour la somme de six cent quatre-

XIIIe siècle dans sa splendeur, maintenant exilé, tout fracassé des secousses du voyage, dans le palais vide de Saint-Jean-de-Latran.

1. « Ne di venere ne di marte, — Non si sposa non si parte ».

2. Dans le titre de partage fait entre les Colonna de leurs fiefs, en 1252, Valmontone est nommé « Tenimentum Vallis-Montonis ».

vingt-sept mille deux cent quatre-vingt-dix-huit écus [1], les terres de Valmontone, aujourd'hui encore fief de la même famille, Lugnano, Montelanico et Pimpinara [2], élevèrent le grand et magnifique palais attenant à l'église qui domine toute la ville. J'ai copié sous le portique de ce palais les deux inscriptions suivantes; je les mentionne, quoique païennes, à cause des observations auxquelles elles fournissent matière. Voici la première :

AVRELIAE IVLIAE ANIMAE BONAE	BLASTVS COIVGI SANCTISSIMAE

Voici la seconde :

PRIMENIUS QUJ UIXIT ANUS XC DEPOTUS XVIII	KAL IDEBTHODOROSONS E

L'inscription tumulaire d'Aurélie-Julie, écrite sans aucune séparation de mots, en lettres majuscules, fermes et nettes, remonte aux plus beaux temps de l'épigraphie romaine. Il est assez curieux d'y rencontrer le mot « sanctissimæ », dont l'église ne s'est servie pour qualifier ceux qu'elle place sur ses autels que vers le VIe siècle. Il existe au cimetière des SS. Pierre et Marcellin une fresque de cette époque où ces mêmes saints sont simplement nommés PETRVS MARCELLINVS. Le « sanctus » devient exclusivement chrétien, à peu près en même temps que le « nimbe » cesse d'être profane : mais, si l'on recherche d'où ils viennent, on est forcé d'avouer que l'un et l'autre sont d'origine païenne. Le christianisme les a trouvés dans la boue et l'obscurité; il les en a tirés pour les purifier, et pour en rehausser la gloire de ses enfants les plus dévoués et les plus méritants.

L'autre inscription appartient à la décadence. Mal gravée et de forme très-irrégulière, elle est en partie inintelligible [3]. La voyelle U a partout pris la place du V classique et « depositus » est tronqué sans raison. « Annos » s'écrit avec l'U, comme au singulier « annum », ce qui prouverait que notre prononciation française de l'U dans certains cas avec la valeur de l'o nous est commune avec l'usage des ultramontains des premiers siècles. S'il fallait dater cette pierre, je l'assignerais au IVe ou Ve siècle : on se contentait alors du nom du défunt, de son âge et du jour de sa déposition. Il y a loin de ce laconisme au bavardage

1. A savoir 3,677,044 francs de notre monnaie française, sans tenir compte toutefois de l'augmentation des valeurs depuis le XVIIe siècle.

2. « Relazione del viaggio fatto da N. S. PP. Gregorio XVI alle provincie di marittima e campania nel maggio 1843, scritta dal Principe Massimo, sopraintendente generale delle poste di Sua Santita ». Roma, 1843, p. 18.

3. On pourrait interpréter ainsi la dernière ligne : « Kalendas decembris Theodoro consvle ».

prétentieux de la plupart des inscriptions du Père-Lachaise, à Paris, et de Saint-Laurent hors les murs, à Rome.

L'oratoire « del Gonfalone » a, sur le linteau de sa porte sculptée, le millésime MDVIII. La voûte de l'abside représente en peinture l'Annonciation; au sommet, le Père Éternel bénit le globe du monde qu'il tient de la main gauche. La tête est environnée d'un nimbe circulaire inscrit dans un second nimbe en forme divine de triangle. Il est rare de voir pécher par excès de zèle la renaissance si peu respectueuse, d'ailleurs, pour les traditions du moyen âge.

Valmontone avait jadis un lazaret, confié, peu après l'institution de l'ordre [1], aux Hospitaliers de Saint-Antoine. Leur église appartient par son style à la seconde moitié du XIII[e] siècle. Les trois travées de ses voûtes à arêtes sont appuyées sur des formerets ogivaux et séparées par des arcs doubleaux cintrés. Les fresques percent çà et là sous le badigeon, et l'on suit parfaitement la trace des nimbes en relief. Sa façade, élégamment appareillée, est ornée au pignon d'une niche avec colonnettes et chapiteaux à crochets aux pieds-droits; elle est percée d'une large porte dont l'archivolte cintrée pose de chaque côté sur des consoles marquées du T, qui a tant préoccupé certains hagiographes et qui n'est autre chose que le bâton ou la béquille auquel saint Antoine attachait sa clochette [2]. Le tympan est garni d'une fresque du XV[e] siècle, où le saint est peint à mi-corps. En somme, le style de l'édifice est celui de la transition : on y remarque d'une manière très-sensible l'hésitation, le tâtonnement d'un architecte qui, d'une part, tient à une forme usée qu'on commence à délaisser et, de l'autre, n'ose adopter franchement ce qu'il ne connaît peut-être pas encore assez. De là cette physionomie romane légèrement altérée.

Au couvent des mineurs observantins de saint François, le pas en avant a été fait résolûment. Il est vrai, c'est sous le pontificat de Nicolas IV et à l'année 1290. L'église est ogivale, d'un goût sévère qui n'admet aucun ornement. Deux autels massifs en pierre, recouverts d'une table épaisse taillée en biseau, adhèrent à la construction primitive. Sous le porche est une grande statue de saint Michel, patron de l'église. C'est un des plus intéressants et des plus gracieux spécimens de la sculpture de la fin du XIII[e] siècle. Jeune et beau, l'archange a ses longs cheveux retenus par une couronne de fleurs. Vêtu d'une tunique sous laquelle se cachent la cote de mailles et l'armure complète des guerriers, il

1. Il ne fut approuvé que sous le pontificat de Boniface VIII, qui donna aux religieux, comme signe de distinction, la croix de saint Antoine ou T.

2. On a dit que ce T était le « tau » mystérieux dont Ézéchiel vit marqués ceux qui échappaient au fléau de Dieu, ou encore la béquille, emblème de la maladie dont on guérissait par l'intercession de saint Antoine.

foule aux pieds le dragon des enfers et brandit son glaive, dans un mouvement sublime, prêt à trancher la tête orgueilleuse du monstre. Le cloître entoure en carré le préau, au milieu duquel est un puits, suivant l'usage monastique. Ouvert sur chaque face, ce cloître est orné de colonnes courtes et grosses qui supportent les cintres des arcades. On peignit sur les murs, en 1608, en fresques aujourd'hui très-détériorées, les principaux traits de la vie de saint François d'Assise. Pieuse et touchante idée qui mettait en relief et rappelait sans cesse aux religieux, dans l'endroit où ils passaient le plus souvent, l'esprit et les vertus du fondateur. Comme je descendais la pente escarpée qui conduit au couvent, je fus arrêté par une jeune enfant, à figure ouverte et intelligente. Elle me prit la main qu'elle baisa et me dit avec simplicité : « Oncle archiprêtre [1], donnez-moi un chapelet et je prierai pour vous la Madone. — Je ne le puis, chère enfant, lui répondis-je, je n'en ai pas sur moi. — Oh ! si, ajouta-t-elle, vous en avez beaucoup, mais vous ne voulez pas que j'en aie un. — Assurément, je n'en ai pas. — Ce n'est pas vrai, car vous en portez plusieurs au cou et vous pourriez en détacher un pour moi. » — Voici l'impression qu'avaient produites sur cet enfant les perles de mon rabat. Dans tout le pays, où de mémoire d'homme on ne se souvenait pas d'avoir vu un prêtre français, mon rabat était ce qui fixait le plus l'attention, et j'entendais répéter sans cesse autour de moi : « De quelle religion est-il celui-là ? Que signifie cette cravate [2] ? — C'est un jésuite ou bien un récollet ».

A trois milles de Valmontone, les tours de Pimpinara et de Segni se regardent avec toute la fierté et l'arrogance des anciens barons. Il y a jusque dans leurs ruines un certain air altier qui sied bien au XIIIe siècle qui les construisit. Pimpinara est une vraie forteresse, établie sur une « motte », ceinte de murailles. Au centre, le donjon s'élance svelte et hardi, et porte avec dignité les restes de sa couronne de mâchicoulis. Sixte V en fit le siége [3] et, après avoir

1. « Zio arciprete », terme respectueux.

2. « Che vuol dire queste bracciole »? — « Bracciole » se traduit littéralement par « côtelette de porc »; rapprochement peu flatteur, au moins dans les termes, pour les partisans de cet insigne national.

3. Une fresque exécutée sous le pontificat de Sixte V, dans la grande salle de la bibliothèque vaticane, fait allusion à ce trait et à quelques autres analogues. Un lion, debout sur une montagne, foudroie les loups qui se dispersent, et réunit autour de lui les agneaux et les brebis. — L'emblème est emprunté aux armes du pontife qui se blasonnent : « d'azur, au lion d'or, tenant dans la patte dextre une branche de figuier au naturel; brisé d'une bande de gueules, chargée d'une montagne à trois coteaux d'argent, accompagnée en chef d'une étoile de même ». — On lit au-dessous ce distique :

ALCIDES · PARTEM · ITALIAE · PRAEDONE · REDEMIT
SED · TOTAM · SIXTVS · DIC · MIHI · MAIOR · VTER

chassé les brigands qui y cherchaient asile, démantela les murs et lézarda les grandes tours dont les fissures menaçantes effraient encore. Malgré ce déshonneur, suite du châtiment, Pimpinara sera toujours le plus beau type de l'architecture militaire des environs de Rome. La tour de Segni a souffert davantage : réduite à trois côtés, elle montre au passant ses voûtes affaissées, ses étages interrompus et son ciel ouvert aux vents et à la pluie.

Enfin paraît Anagni, perché comme un nid d'aigle sur la crête d'une montagne et s'épanouissant comme une large fleur au-dessus de la verdure de ses vignes et de ses bois d'oliviers. Au pied de cette montagne, la « Tour du Pape » annonce tristement par son front humilié que le temps de sa gloire est passé et que, si la sentinelle avancée a péri, la ville aussi a eu ses épreuves et ses opprobres.

Gâtés par l'orage qui nous avait surpris, au sortir de Valmontone, les chemins ne nous permettaient d'avancer que péniblement : les deux bœufs, joints aux quatre chevaux de notre attelage, traînaient d'un pas languissant notre voiture, où, pour comble de désagrément, nous n'étions même pas à couvert. Ce n'était rien moins qu'un nouvel exercice proposé à notre patience déjà plusieurs fois éprouvée, car nous mîmes une grande heure à gravir cette montée et arriver à la porte « Cérès » qui donne entrée, de ce côté, à la ville des Papes. La déesse des moissons a sans doute bien mérité des habitants pour obtenir de leur gratitude une telle récompense ; je n'en recherche pas le pourquoi [1]. Il me suffit de remarquer que dans une localité où le paganisme est exclu et très-avantageusement remplacé, s'il n'a plus pour dernier refuge qu'une porte de ville, il est bien près d'être congédié à jamais.

J'ignore également et je m'occupe peu de savoir à quel propos Virgile, au VIIe livre de son Énéide, qualifiait Anagni du titre de « riche » dans ce vers que la ville a depuis adopté pour devise :

1. Je ne connais, en France, que la ville de Reims dont le vocable des portes soit encore païen. La porte de Lumière ou Dieu-Lumière, s'ouvre à l'Orient; la porte Cérès donne sur la campagne qui s'étend jusqu'à Rethel et qui est semée de blés, de « céréales »; par la porte Mars, on entrait sur la voie romaine, sur la voie militaire de César, qui conduisait à Laon et Soissons; on parle d'une porte Vénus qui donnait sur les promenades où les belles Rémoises agaçaient les passants; enfin, on croit que la porte Basée avait pu être la porte Bacchus qui s'ouvrait vers les vignobles de la montagne de Reims, et plus loin, vers la vallée d'Ay et d'Épernay. Je m'étonne que le paganisme ait été aussi ingénieux, aussi « symbolique », et qu'il ait donné ces noms significatifs aux portes de cette grande ville de Reims; je suppose donc que c'est sous l'empire du même symbolisme qu'une des portes d'Anagni s'appelle aujourd'hui porte Cérès. M. Barbier de Montault rendrait service, même à l'archéologie païenne, en nous faisant connaître si les autres portes d'Anagni avaient un nom significatif. (*Note de M. Didron.*)

HERNICA SAXA COLVNT QVOS PASCIT ANAGNIA DIVES.

Quant à moi, ce qui fait la richesse d'Anagni, c'est l'abondance et la beauté de ses monuments archéologiques, d'autant plus agréables à étudier que l'on rencontre dans la population accueil bienveillant et sympathie cordiale. Il semble que tous, le chapitre principalement, aient pris à tâche de réaliser, à l'égard du voyageur qui veut s'instruire, cette parole des livres saints : « Mecum sunt divitiæ, opes superbæ.... ut ditem diligentes me et thesauros eorum repleam [1]. » Aussi ce m'est un devoir bien doux de témoigner ici toute ma reconnaissance à Monseigneur Galetti, prévôt du chapitre, et à MM. les chanoines Adriani, pénitencier, Stoppani, archiviste, Caia, sacristain, Salina, Passa et de Magistris, qui m'ont toujours généreusement aidé de leurs bons services et de leurs lumières.

Anagni, dans son ensemble, a du corps humain l'aspect et la majesté. Reine, elle a pour couronne cette chaîne magnifique des Apennins qui se développe au-dessus d'elle. Au sommet de la montagne, au point le plus élevé, à l'endroit même de la tête, la cathédrale, avec son chapitre qui prie, pense, conseille et agit, est vraiment le siége de l'intelligence et de la vie morale. Plus bas, où bat le cœur, correspond l'évêché. L'évêque n'est-il pas le bon pasteur ? Il ramène les brebis égarées par la mansuétude; et, jusque dans la forme symbolique de sa houlette [2], se manifeste la douceur et la suavité de sa mission paternelle. Puis, s'étendant comme deux longs bras, les six paroisses de la ville attirent et s'efforcent de ne pas laisser échapper les dix mille âmes qu'elles réchauffent et nourrissent. Mais de même que dans l'homme, la tête, partie sublime, résume à elle seule toute la beauté du corps, de même la cathédrale, concentrant les trésors de la cité, en est la plus haute et la plus noble expression.

II. — LÉGENDE DES PATRONS D'ANAGNI.

L'histoire de la cathédrale est si intimement liée à la vie des saints évêques Magne et Pierre, ses patrons et titulaires, que nous ne pouvons nous dispenser d'en rapporter les principaux traits. Nous les empruntons aux « Actes [3] » et à la

1. « Proverb. », VIII, 18.

2. In baculi forma, presul, datur hec tibi norma :
Attrahe per primum, medium rege, punge per ymum ;
Attrahe peccantes, iustos rege, punge vagantes.
« Textus sacramentorum », 1523, folio 21.

3. « Acta passionis, atque translationum S. Magni episcopi Tranensis et martyris, ex pervetustis codicibus, tum Casinensi, tum Anagninæ basilicæ cathedralis in qua ejus corpus requies-

« Vie de saint Magne [1] », ainsi qu'au Bréviaire du diocèse d'Anagni [2], laissant autant que possible subsister dans notre récit la naïveté des pieuses légendes.

Saint Magne naquit à Trani [3], ville de la terre de Bari, dans la Pouille-Pétrée, sur la fin du second siècle. Son père, Toscan de naissance, s'appelait Apollon ou Apollinus; il était païen. Il donna à son fils unique le nom de « Magnus », heureux présage de la grandeur qu'il devait acquérir au service de l'Église. Ses parents étaient pauvres; aussi voulurent-ils placer leur jeune enfant chez un seigneur du pays : mais Magne s'y refusa, alléguant avec une certaine fierté et assurance qu'il ne voulait paître d'autres troupeaux que les siens. Un jour, que les remontrances de son père et la misère de sa famille, pour être plus pressantes, l'attristaient davantage, un ange lui apparut et lui laissa, avec d'abondantes consolations, dix livres d'or. Joyeux, il les porte chez lui; mais il impose de suite cette condition, qui fut acceptée, qu'une partie de ce trésor inespéré servira à acheter des brebis et que l'autre sera distribuée aux pauvres. Maître donc d'un troupeau qui lui appartenait en propre, il en prit tant de soin que, de dix-huit brebis, le nombre monta bientôt à mille. Son ange, qui veillait toujours sur lui, le conduisit au prêtre Redemptus, de qui il reçut l'instruction chrétienne et le baptême. A son tour, Magne lui amena son père; Redemptus le baptisa et lui changea son nom trop profane pour le sien. Après la mort de son père, Magne, désireux de pratiquer dans toute sa perfection la vie évangélique, vendit son troupeau et sa maison; puis, ne se réservant rien à lui-même, il en distribua l'argent aux pauvres qu'il avait toujours aimés et secourus, et se retira dans une forêt. Découvert par les habitants de Trani, il fut désigné par inspiration du ciel qui tenait à mettre en lumière tant de vertus, comme successeur de Redemptus, premier évêque et apôtre de ces contrées. Malgré sa répugnance, il dut accepter et céder aux vives instances du peuple qui le vénérait. Évêque, il siégea avec dignité, convertissant les idolâtres autant par ses miracles que par sa parole éloquente. Mais, en 250, la persécution de l'empereur Dèce, que Lactance ne craint pas d'appeler un « exécrable animal [4] », vint arrêter ces succès et cette prospérité.

cit, notis illustrata ab uno ex ejusdem ecclesiæ canonicis ». (Jean Marangoni, custode des saintes reliques, à Rome, mort en 1753.) Aesii, 1743, in-4° de 200 pages.

1. « Vita di S. Magno, arcivescovo e martire, protettore e padrone della città di Anagni, descritta dal P. Rocco Volpi, sacerdote della compagnia di Gesù ». Roma, Ant. de Rossi, 1732.

2. « Officia sanctorum ecclesiæ Anagninæ e vetustis exemplaribus ejusdem ecclesiæ eruta ». Anagniæ, Angel. Mancini typograph. episcopal., 1704.

3. Le chanoine Marangoni dit qu'en 1753 on montrait encore à Trani la maison où saint Magne était né. « Acta », p. 5.

4 « Execrabile animal Decius ».

Accusé comme enchanteur, magicien et propagateur d'une religion nouvelle, il comparut devant le proconsul Séverin et s'avoua généreusement chrétien. Dans l'espérance de vaincre sa fermeté dans la foi, on le conduisit au temple de Jupiter, pieds et mains liés. Mais le saint évêque, confiant dans la puissance de Dieu, se mit en prières. Aussitôt les portes du temple se ferment, les idoles renversées de leur piédestal se brisent et les gardes épouvantés tombent la face contre terre. Un ange descend du ciel, brise les fers du confesseur et lui enjoint de prendre pour ses pauvres la statue d'or de Jupiter. Devenu suspect à Trani, saint Magne quitta sa ville épiscopale, se rendit d'abord à Naples, puis, chemin faisant pour la ville éternelle, se sentit secrètement attiré vers l'ermitage qu'habitait saint Paterne à Fondi, en Campanie. Natif d'Alexandrie, saint Paterne était allé visiter les tombeaux des saints Apôtres et, comme il s'en retournait, une révélation divine le fit arrêter là pour ensevelir les corps de ceux qui, au moment de la persécution, avaient préféré la mort à l'apostasie. Sa charité lui valut en récompense la couronne du martyre [1]. Les deux saints ne restèrent que peu de temps ensemble, car les nombreux miracles opérés par saint Magne accroissaient tellement sa réputation que, pour se dérober à la foule de ses admirateurs, il vint à Anagni, pays infidèle, dont il fut l'apôtre et où il convertit à la foi notre vierge Secondine. Dèce, à la nouvelle de ces progrès rapides du christianisme, envoie Valérien, un de ses généraux, avec trente soldats et ordre exprès de mettre à mort le perturbateur. Le saint n'était plus à Anagni; les émissaires de l'empereur n'y trouvèrent que la vierge Secondine qu'ils massacrèrent. De là ils se dirigèrent sur Fondi. Un des soldats se noie en passant le fleuve; le saint le ressuscite. Loin d'être touchés par ce miracle, ils n'en sont que plus furieux. Ils le pressent d'immoler aux idoles. Le saint demande quelques instants pour prier, se renferme dans sa cellule et s'y endort tranquillement dans le Seigneur. Impatients d'attendre, les soldats enfoncent les portes, et heurtent contre un cadavre. Néanmoins ils se précipitent sur lui et lui tranchent la tête, accomplissant ainsi, sans le savoir, les desseins secrets de la Providence qui destinait au confesseur de la foi, même après sa mort, la gloire et l'honneur du martyre. Une si brutale action criait vengeance. La justice fut aussi prompte que terrible, car tous furent immédiatement frappés de mort. Saint Paterne s'empressa de recueillir le corps de son ami, et, pour le dérober entièrement aux païens, l'ensevelit à deux milles de Fondi, où il reposa en paix jusqu'au IXe siècle.

L'an 847, les Sarrasins pillèrent et démolirent la basilique élevée par la

1. Son corps est à la Cava.

piété des fidèles sur les restes sacrés de saint Magne. Platon, riche chrétien et tribun de la Campanie[1], voulant les soustraire aux profanations d'un lieu abandonné, pensa à les mettre en sûreté dans la ville de Véroli, où il faisait sa résidence habituelle. La translation fut accompagnée d'une pompe extraordinaire[2]. On déposa le corps dans la crypte de la cathédrale.

Vaincus par Landolphe, prince de Bénévent, et chassés de leurs États, les Calabrais appelèrent à leur secours les Sarrasins, qui vinrent effectivement, et l'Italie subit tous les désordres de la conquête. Repoussés de Rome par l'intrépidité du pape Jean X, Censi, uni au marquis de Toscane, Albéric, ils se ruèrent sur la campagne, portant de tous côtés la désolation et l'effroi. Arrivés à Véroli, ils s'en emparèrent de vive force, massacrèrent les habitants et, las de carnage, firent de l'église cathédrale, sous le vocable de saint André, le lieu de leur campement, transformant en écurie l'église souterraine. Le lendemain matin, tous leurs chevaux étaient morts. Furieux et s'en prenant à saint Magne, qu'ils avaient jusque-là respecté, ils ouvrirent son tombeau et jetèrent ses ossements au vent. Muka, leur chef, sachant tout le parti qu'il en pouvait retirer, les fit recueillir et offrir pour une somme considérable à la ville d'Anagni. Les habitants acceptèrent avec joie et, s'imposant pour acheter le corps de leur apôtre, envoyèrent un ambassadeur à Véroli chargé de remettre le tribut exigé. On leva donc ces restes précieux; mais, à peine hors des murs, la châsse où ils étaient renfermés[3] s'échappa des mains de ceux qui la portaient et, tombant à terre, y demeura sans qu'il leur fût possible de l'en arracher. Affligés d'un tel prodige, les habitants d'Anagni prient agenouillés leur saint apôtre de se laisser emporter jusque dans l'intérieur de leur ville. Aux promesses réitérées qu'ils lui bâtiraient une église, toute difficulté cessa.

Cette translation eut lieu le 20 avril 914. Le diocèse d'Anagni en célèbre encore tous les ans, à la même date, la fête commémorative.

Né des princes de Salerne, saint Pierre fut élevé chez les bénédictins de cette ville. Jeune encore, il professa leur règle, et leur fit abandon de ses biens. C'est là que le vit pour la première fois le cardinal Hildebrand, alors légat du saint-

1. Mabillon, dans son « Musæum Italicum » (pars alt., folio 54), prouve que l'Italie avait encore des tribuns au IX[e] siècle. Les fonctions des tribuns étaient celles-ci, au rapport de Tite-Live (l. III) : « Nempè fuisse in moribus Romanorum, ut domus tribunorum noctu ne clauderentur, sed interdiu noctuque indigenti cuique eorum auxilio paterent, quasi portus quidam et præsidium perclitantium : majores enim tribunum esse voluerunt, et tanquam aram omnibus accessibilem; proindè honore quidem sacrosanctos eos esse voluerunt, nec sine inexpiabili scelere violabiles ».

2. « Con ogni divozione e sagra pompa, accompagnandole, ed egli stesso co' suoi soldati, e tutto il clero, et popolo della citta di Veroli, preceduti dal loro vescovo ».

3. « Entro della quale stava racchiuso ».

siége. Frappé de sa science et de ses vertus, il demanda à l'abbé la permission de le présenter à Alexandre II. Le siége d'Anagni était vacant; le pape, en raison de ses rares qualités, le lui conféra spontanément, en 1063. Une des plus grandes sollicitudes du nouvel évêque fut la reconstruction et l'agrandissement de son église cathédrale. Tout d'abord il procéda à la recherche et à la reconnaissance du corps de saint Magne, que l'on savait positivement reposer dans la basilique, mais sans avoir une idée précise du lieu de la déposition. Or il y avait à Anagni une femme nommée Cita, paralysée, quoique jeune, et ressentant dans tous ses membres un tremblement nerveux qu'aucun remède n'avait jamais pu guérir. Francon, son mari, était un pauvre journalier. Confiant dans les mérites de l'évêque Pierre, dont la réputation de sainteté croissait chaque jour à proportion des miracles qu'il opérait, il lui conduisit la malheureuse infirme. Pierre lui promit de l'aider par ses prières, et lui recommanda surtout de s'adresser à saint Magne, dont elle éprouverait infailliblement l'assistance, si, comme on était porté à le croire, son corps était réellement dans la cathédrale. Les deux époux passèrent la nuit en ferventes oraisons, près du tombeau du saint martyr, sans toutefois que Cita fût aucunement soulagée. Plus tristes, quand fut venu le matin, ils retournèrent vers l'évêque, qui les exhorta à ne point se lasser et à persévérer dans la prière. Un jour, Cita, étant seule à la maison, couchée sur son lit, tandis que Francon travaillait dans les champs, vit tout à coup sa chambre illuminée, et un vénérable vieillard en habits pontificaux, la crosse à la main, s'avancer vers elle et lui dire : « Je suis l'évêque Magne, près de qui tu as veillé, mon corps est dans la cathédrale; va en informer Pierre. Lève-toi, je te rends la santé ». Le saint la prit par la main, la conduisit jusqu'à la porte de la maison et disparut. Aussitôt Cita de crier : « Au miracle, je suis guérie »! Pierre, malgré le contentement qu'il éprouva de cette révélation, n'était pas encore complétement satisfait. Il appela un estropié, lui demandant en grâce de prier à l'autel de la Sainte-Trinité, où, suivant la tradition, se conservaient les reliques de saint Magne. L'estropié y consentit, et sa guérison presque instantanée prouva d'une manière définitive que les reliques étaient bien à l'endroit indiqué. On creusa, et le résultat répondit à l'attente [1].

Une nuit que Pierre veillait près du tombeau de saint Magne, il vit venir de l'orient deux clercs avec des chandeliers à la main, précédant saint Magne,

1. Le corps était renfermé dans un sarcophage dont les « Actes », p. 73, parlent ainsi : « Sarcofagum cinctum zonis ferreis..... greco epigrammate denotatum..... Corpus Magni sanctissimi, sub altare eodem sarcofago in honore Trinitatis ac ipsius nomine, ab occidente tribunali superstructo recondidit venerantes ».

vêtu d'une chasuble rouge, et que suivait la mère de Dieu, entourée d'un nombreux cortége de vierges. Saint Magne, après s'être annoncé, lui dit qu'il était destiné à remplir les fonctions de nonce à Constantinople, et que l'empereur d'Orient lui fournirait toutes les facilités nécessaires pour terminer la cathédrale, que la misère du pays n'avait pas encore permis d'achever. Alexandre II envoya effectivement l'évêque Pierre en qualité d'« apocrisaire »[1], ou légat du saint-siége auprès de l'empereur Michel VII, en 1072. Pierre, toujours préoccupé des promesses de saint Magne, n'eut rien de plus à cœur que d'intéresser Michel à sa pieuse entreprise, en lui racontant tous les détails de sa vision. L'empereur, tout en ajoutant foi aux paroles du nonce, en fut peu touché, et lui répondit naïvement que c'était la première fois qu'il entendait parler d'Anagni et de saint Magne. La nuit suivante, Michel tomba malade, et sa cour le pleurait presque comme mort, quand la Vierge et saint Magne lui apparurent et lui conseillèrent, pour recouvrer la santé, d'obéir aveuglément aux ordres de l'évêque Pierre. Pierre, appelé en toute hâte, vint auprès du malade, qui lui conta ce qu'il avait vu et le pria de lui indiquer ce qu'il avait à faire. Celui-ci, invoquant ses saints patrons, lui mit la main sur la tête, et lui rendit la santé. L'empereur, par reconnaissance, combla son bienfaiteur de présents. En 1074, Pierre revint en Italie, rappelé par Grégoire VII.

Les ressources apportées d'Orient étaient abondantes, et pourtant l'œuvre tant désirée de la réédification de la cathédrale n'avançait que fort lentement. On accusait l'évêque d'avarice, tandis que charitablement il ne songeait qu'à soulager la misère de ses pauvres. Les murmures sans cesse grossissant finirent par lasser la patience du saint; il profita de la croisade qui commençait et, sous prétexte de pèlerinage, partit pour les lieux saints. Jérusalem eut pour lui de tels charmes[2], qu'il oublia Anagni et qu'il ne songeait nullement à y retourner, quand saint Magne voulut, par une leçon exemplaire, le rappeler à ses devoirs de pasteur. Jeune homme et vêtu à l'italienne, il l'aborda courtoisement et, le saluant dans la langue de son pays, le conjura d'être assez bon pour éclaircir un doute qui lui troublait la conscience, trop heureux de pouvoir s'adresser, pour une affaire aussi délicate, à un prélat son compatriote. Pierre, enchanté de l'ouverture, pria le jeune homme de s'expliquer, content lui aussi d'éclairer un Italien : « Je suis marié depuis peu d'années, lui dit le jeune

1. Apocrisaire, titre que prenait le légat du saint-siége près la cour de Constantinople. Cette charge était confiée tantôt aux évêques, tantôt aux cardinaux diacres. Saint Grégoire, dans une de ses lettres (lib. II, ind. 61, ep. 43), se plaint d'avoir été créé cardinal diacre pour être aussitôt envoyé en qualité d'« apocrisaire ».

2. Suivant sa légende, saint Pierre serait resté deux ans en Terre-Sainte.

Italien, à une femme de mon pays; mais la dévotion m'attirant à Jérusalem, je l'ai abandonnée, et, malgré ses larmes et ses chagrins, je suis résolu à rester ici pour y goûter à mon aise les douceurs de la vie chrétienne dans la ville qui en est le berceau. Ma seule difficulté serait celle-ci : dans cet état, puis-je plaire à Dieu, et suis-je en sûreté de conscience » ?

« Jeune et infortuné pèlerin, lui répliqua l'évêque avec sévérité, n'avez-vous jamais entendu cette sentence du Sauveur sur le mariage : « Quod ergo Deus conjunxit, homo non separet »? — « Vivant loin de votre épouse, non, assurément, votre conscience ne peut être tranquille. Ni votre pèlerinage ni votre séjour prolongé aux lieux saints ne sont agréables à Dieu, puisque vous quittez injustement celle à qui vous êtes indissolublement uni. Faites voile au plus tôt vers l'Italie et, réuni à votre épouse, consolez son affliction par un amour plus tendre et que la mort seule vous en sépare ».

« Oh! reprit saint Magne, qui se fit alors reconnaître, comme tu as admirablement prononcé contre toi cette sentence, Pierre, prélat infortuné, pèlerin que Dieu désapprouve ! Comment as-tu laissé veuve et dans le deuil ton épouse, la sainte église d'Anagni? Comment ton cœur s'est-il endurci jusqu'à l'oubli? Pourquoi prolonges-tu sur une terre étrangère un séjour funeste et coupable? Injustes sont tes pèlerinages et tes pieuses visites : Dieu ne les agrée pas. Retourne, époux mal conseillé, à ton épouse fidèle; pasteur errant, à ton troupeau que moi, protecteur d'Anagni, ai dû garder de la fureur des loups. Sache que le temple somptueux que tu élevais à ma mémoire reste, par des soupçons, à demi abandonné. Achève avec zèle ce que tu as commencé, et, quelques contradictions que tu éprouves désormais, songe que tu appartiens à ton église ».

Après cette salutaire admonition, Pierre reprit la route de l'Italie, et passant par Constantinople, reçut de l'empereur et de son fils qui l'affectionnaient, outre une somme considérable, quantité de marbres précieux destinés à l'ornementation de la basilique. Malgré ces secours nouveaux, les travaux de la cathédrale n'occupaient qu'un petit nombre d'ouvriers, et les murmures contre l'évêque recommençaient en conséquence avec plus de force. Les pauvres absorbaient en partie les sommes que la piété de l'empereur et des fidèles affectaient à une autre destination. Pierre, oubliant alors et sa charge de pasteur et les avis salutaires de saint Magne, plus découragé que jamais, s'enfuit nuitamment vers Rome, à pied, et précédé d'un domestique[1]. Le portier de la maison canoniale, André, ne s'était pas aperçu de l'évasion du prélat. Saint Magne vint l'éveiller

1. « Proficiscens deinde uno pedester famulo precedente..... »

et lui ordonna de courir après le fugitif [1]. André s'en excuse sur son état d'infirmité, qui l'avait réduit à ne marcher, et encore très-péniblement, qu'avec un bâton. « Lève-toi promptement, dit saint Magne, la toute-puissance de Dieu te guérit en vue des mérites de l'évêque » [2]. Le portier, sautant de joie, prend le chemin de Rome et, au point du jour rencontre l'évêque Pierre, qui, confondu de ce second prodige, revient sans hésiter.

Près de la porte Matrone [3], voisine de la cathédrale, se tenait couchée sur un grabat une vieille femme nommée Lise. Souffrante d'un mal incurable, elle s'était fait, à force d'importunités, transporter en cet endroit, espérant qu'au passage de l'évêque elle obtiendrait quelque soulagement par son intercession. Quand elle aperçut le portier marcher d'un pas ferme, et l'objet de l'admiration générale, ne pouvant contenir les élans de sa foi, elle appela l'évêque Pierre et le supplia, au nom de saint Magne et de sainte Secondine, de lui obtenir la même faveur qu'à André. Pierre s'approche de son lit, fait sur elle le signe de la croix et, la prenant doucement par la main : « Lève-toi, lui dit-il, et viens avec nous rendre grâces aux saints que tu honores ». Pleine de santé à ces mots, elle entra à l'église avec la foule ravie [4].

L'œuvre, si souvent interrompue, était en pleine voie d'exécution, quand Dieu, par un nouveau miracle, témoigna combien elle lui était agréable. Les maçons employés à la construction de la cathédrale se servaient, pour le transport des matériaux, de deux bœufs. Il arriva qu'un d'eux, envoyé paître une nuit dans le bois voisin, fut enlevé et mangé par un loup affamé. Inquiets de cette perte, qui devait inévitablement retarder les travaux, les ouvriers rapportèrent le fait à saint Pierre, qui de suite parcourant la forêt appela à lui le loup coupable et, lui ordonnant de courber sa tête sous le joug, lui imposa comme punition les mêmes fatigues que supportait le bœuf. Le loup en effet se soumit avec douceur aux ordres du saint, et attelé avec le bœuf qui restait, il aida tout le temps de la construction à tirer le chariot qui amenait les pierres et le ciment [5].

1. « ... Janitori claustri ecclesiæ, nomino Andrea, pedibus, tibiis ot altero lacertorum contracto, quod vix baculo sustentatus incederet ».

2. « Surge festinus, divina potentia te sanavit in meritis episcopi... saltibus alacriter prosilivit... Janitor gaudens regredientem precedebat episcopum, quem dudum contractum, nunc pedestrem solide incedentem... concurrebant mirantes ».

3. « ... Ad arcum Porte, que Matrona dicitur..... fama episcopi concitata rodemtis, importuna familie cum lectulo secus ponitur, undè presul erat mirabiliter transiturus, sperans ipsius opere doloris languidi aliquale remedium obtinero ».

4. « Surge, Lisa, una nobiscum et sanctis ipsis propera in eorum loco reddero gratias et honorem. Et sana prosiliens, mirantibus turbis... ».

5. « Memoria proditum est quod cùm in deducendis saxis aliisque cæmentis uterentur arti-

Saint Pierre [1] mourut le 3 août 1105, après un épiscopat de quarante-trois ans. Sa mort causa de vifs regrets parmi ses diocésains et, en témoignage de sa sainteté, dont personne ne doutait, les cloches de son église, le soir même de son décès, sonnèrent spontanément [2]. Saint Bruno, évêque de Segni, fit les honneurs de sa sépulture. Canonisé dans cette dernière ville, en 1111, par le pape Pascal II, il entra dès lors en possession du culte que lui méritaient ses vertus reconnues par l'Église. C'est alors qu'Ojolin, son successeur sur le siége d'Anagni, levant son corps avec pompe et respect, le plaça sous l'autel qu'il lui dédia dans la basilique souterraine.

III. — EXTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE.

Lorsqu'on monte à la cathédrale, le clocher ou « campanile » frappe tout d'abord le regard. Quoique privé de sa flèche détruite par la foudre, il atteint encore à la hauteur de quarante et un pieds [3]. Isolé actuellement et situé vis-à-vis et à une dizaine de pas de la façade, il devait autrefois tenir aux bâtiments canoniaux, comme on le peut conjecturer des quatre grands arcs ouverts à sa base et aussi de ce passage des « Actes [4] » qui le nomme « Clocher du Palais » et non de la basilique : « ..... constructis..... nolario [5] palatii..... provida solertia prosequuntur. » Il se divise en six étages qu'indiquent une rangée de modillons supportant une arcature cintrée continue. Au second étage, il n'est percé que d'une fenêtre ; aux suivants, trois baies, reposant sur deux colonnes,

fices vehiculo qui binis trahebatur bobus, forte accidit ut horum unus a lupo rapfus devoratusque fuerit. Id cum S. Petro renunciatum fuisset, lupum ipsum ad se accedere jussit, eumquo objurgatum quod tantum scelus in suæ fabricæ detrimentum molitus esset, jussit ut loco bovis, a se occisi, collum ipse mansuete submitteret oneri ac perpetrati piaculi pœnam solveret. Lupus ex inde mansuetus ultro se vehiculo aptandum præbuit una cum alio superstite jumento, et lapides usque ad fabricæ absolutionem jugiter detulit ». — « Acta », p. 80.

1. Il existe aux Archives du chapitre, sous le n° 1003, un acte où saint Pierre prend le titre d'« Éminentissime » : « Ego Petrus eminentissimus S. Anagninæ sedis episcopus, consentiente mihi cuncta congregatione nostri vener. episcopij ». La qualification d'« Éminence » et « Éminentissime » ne fut réservée aux seuls cardinaux que sous le pontificat d'Urbain VIII.

2. « In cujus obitu nocturnis exordiis, in expressione sanctitatis viri, signa ecclesiæ per se mirum consona dedere tinnitum ». — « Leçon » VIII.

3. Le pied romain diffère peu de notre ancien « pied de roi ».

4. P. 73.

5. Sous le portique de Sainte-Marie de la Rotonde, à Rome (le Panthéon), il existe une inscription de 1270, où le mot « nolarium » est également employé dans le sens de « clocher ». Je la transcris fidèlement :

+ INN DNI AM · ANNO NA
TIVITATIS EIVSDEM · M · C

lui donnent à la fois du jour et de l'élégance. En somme, cette construction, appareillée en travertin choisi, offre dans toute sa simplicité le même charme que les gracieux clochers de Rome, qui sont du même style et de la même époque. Son caractère architectonique nous permet de l'attribuer, sans trop hasarder, à la dernière période de l'œuvre de saint Pierre, par conséquent aux premières années du XIIe siècle. Nous faisons assez peu de cas généralement, en matière archéologique, des documents légendaires ou historiques, pris à part, car ils peuvent facilement induire en erreur et reculer jusqu'à une époque trop éloignée l'âge de monuments postérieurement reconstruits; mais quand, comme ici, par exemple, l'histoire concorde parfaitement avec les données de la science, nous lui reconnaissons une grande valeur et nous ne voudrions nullement nous priver de son secours.

Des sept cloches de la cathédrale, deux ont une importance majeure. L'une porte le millésime de 1113 et le nom de l'évêque Ojolin, successeur de saint Pierre [1]. Petite, légèrement évasée au bas de la robe, elle est rayée horizontalement dans tout son pourtour. On lit à son cerveau, en lettres maigres et gravées à la pointe :

✝ ANN DNI MCXIII TEMPORIB; DMI OIOLINI EPI : [2]

En l'examinant de près, j'ai cru remarquer sur toute sa surface des coups de

C · LXX · INDICTIONE XIII ·
MESE IVNII DIE SCDA APO
STOLICA SEDE VACANT
E · TPOR DNI PANDVLPHI D
E SEBVRA · ARCHIPRESBRI EC
CLESIE SCE MARIE ROT
VNDE · ET PBRI PETRI PB
RI DEODATI · PETRI BARSS
ELLONE · ROMANI IACO
BI ROMANI · PETRI CORR
ADI · PAVLI IOHIS PETRI ·
ET TEBALDI DE ALPERINIS ·
EIVSDEM ECCLIIE CLICIS ·
FACTE FVERVNT NOLE ·
ET NOLARIVM ·

1. « Ojolinus episcopus Anagniæ S. Petri successor ». — « Act. S. Magn. », p. 191-24. — Ojolinus vicedominus ecclesiæ cathedralis Petro suffectus est. Laudatur ab eodem Brunone Signino ». — « Italia sacra, sive de episcopis Italiæ, auctore D. Ferdinando Ughello, florentino, abbate SS. Vincentii et Anastasii ad aquas salvias, ordinis cisterciensis. » Venetiis, Sebastian. Coleti, 1717, Edit. 2, t. I, col. 309.

On le trouve aussi nommé « Oldoinus III ».

2. ✝ ANNO DOMINI MCXIII TEMPORIBVS DOMINI OIOLINI EPISCOPI :

marteau : peut-être fut-elle battue pour aplanir les irrégularités de la fonte. Une cloche si précieuse est assurément fort mal employée comme timbre d'horloge ; de plus, placée dans l'embrasure d'une fenêtre très-étroite, elle rend toute étude impossible, et ce n'est vraiment qu'au péril de la vie que j'ai tenté d'en faire le tour. De l'inscription, telle que je la publie, je garantis le sens ; pour affirmer son exactitude épigraphique, j'aurais aimé à vérifier la copie que j'en avais prise ; mais je ne me suis pas senti assez de courage pour en essayer une nouvelle lecture.

Dans des conditions plus favorables, la cloche de Boniface VIII n'est cependant pas encore abordable de tous les côtés. On le verra aux points que je suis obligé, à regret, d'insérer dans la transcription. L'inscription tourne autour du cerveau : elle est écrite en gothique ronde d'un superbe relief. La voici avec ses abréviations :

+ · A · D · M · CC LXXXXU · AD · HONORĒ DEI ET BTE [1]..........
...... IS ET SCORŪ MARTIRŪ MAGNI ET SECŪDINE :
+ · DNS BONIFATIUS PP · UIII · FECIT FIERI HOC OPUS..........
... [2] ... US ET IOHES CŌDA GUIDOCTI PISANI ME FECERŪ [3].

Nous avons là trois noms de fondeurs de cloches, venus de Pise à la demande de Boniface : André et Jean, fils de feu Guy ou Guido.

On a souvent reproché aux cloches du XIIIe siècle une forme maussade : soit, pour les autres que je ne connais pas, mais certainement celle-ci ne tombe pas sous la censure. Oblongue et suffisamment évasée à la partie inférieure, elle contraste par sa simplicité et son goût, son air sans prétention, avec celles du XVIIIe et du XIXe siècle, si chargées et si chamarrées qu'on dirait, à les voir, une robe de satin broché à la Pompadour. Au-dessous de l'inscription, deux écussons ogivés offrent le premier les armes du pape Gaétani et le second la tiare pontificale. De là nous tirons ces deux conséquences : au XIIIe siècle, l'écusson papal était sans supports et sans timbre [4], et la seconde couronne n'était pas encore ajoutée à la tiare [5].

1. Probablement (MARIE VIRGIN)IS.

2. Marangoni a lu (ANDREOTT)US

3. + · Anno · Domini · M · CCLXXXXU · AD · HONOREM DEI ET BEATE (marie virgin)IS · ET sanctorum MARTIRUM MAGNI ET SECUNDINE :

+ · DOMINUS BONIFATIUS PAPA · UIII · FECIT FIERI HOC OPUS (andreott) US ET IOHANNES CONDAM (pour « Quondam ») GUIDOCTI PISANI ME FECERUNT.

4. Les « supports » ou « tenants » sont deux anges, et le « timbre », la tiare et deux clefs en sautoir.

5. Dom Tosti a avancé, sans le prouver, dans son « Histoire de Boniface VIII » (Paris, 1854), que ce pape ajouta à la tiare une seconde couronne « en signe de la puissance temporelle et spirituelle du souverain pontife ». Cette idée est très-ingénieuse, mais malheureusement elle ne peut

Ces deux cloches sont non-seulement rares, mais surtout d'un haut intérêt pour l'histoire et l'archéologie. On ne saurait donc trop veiller à leur conservation. Pour cela, il serait nécessaire de prendre quelques précautions que me permettront de leur suggérer MM. les chanoines, qui si souvent m'ont honoré de leur bienveillante attention. Tout d'abord, il est indispensable d'enlever ces deux cloches, car, dans le clocher, elles sont exposées à périr promptement : les intempéries de l'air ont oxydé celle d'Ojolin que l'on remplacerait à peu de frais ; la foudre a déjà frappé celle de Boniface qui, en conséquence, reste muette, impropre au service de l'église. Les éléments, les orages et les enfants, si imprudents lorsqu'ils s'amusent à carillonner, sont fort à craindre, et il serait sage de prévenir un malheur toujours menaçant. Puis, descendues, on les placerait avec les autres antiquités de la cathédrale aux archives ou à la sacristie. C'est alors qu'on aurait toute facilité de les décrire, dessiner, estamper, même mouler.

Boniface VIII avait donné à Anagni une autre cloche qui fut refondue en 1705, nous ignorons pour quel motif. On lit au cerveau :

+ IN HONOREM B · M · VIRGINIS ET S · IOSEPHI EIVS SPONSI ATQVE SS · OLIVÆ AC NEOMISIÆ

Au bas de la robe :

+ BONIFACII PP · VIII · LIBERALITATE ANNO MCCXCV FVSAM EPISCOPO ET CANONICIS BASILICÆ CATHEDRALIS CVRANTIBVS ANNO DOMINI MDCCV REFVSAM

Les noms des fondeurs sont placés entre l'image de la Vierge et la croix de saint Thomas d'Aquin :

OPVS FRANCISCI ET DOMINICI FILII DE BLASIIS [1] FVDNDITORVM ROMANORVM

Boniface VIII, si généreux pour sa basilique d'Anagni, lui avait fait cadeau d'une troisième cloche, dont on eut au moins le bon sens, lorsqu'on la refondit en 1755 pour en faire le bourdon actuel, de conserver l'ancienne inscription de dédicace qui se développe autour du cerveau :

+ D · O · M · BMÆ · V · MARIÆ ET SS · MM · MAGNO ET SECVNDINÆ BONIFACIVS PP · VIII · AN · [2] CAMPANAM DICAVIT

s'étayer ni de la tiare de la cloche d'Anagni, qui n'a qu'une couronne, ni de la fresque du Giotto qui représente le pape proclamant le jubilé de 1300, à Saint-Jean-de-Latran, et pas davantage des deux statues de Boniface qui sont, l'une à Saint-Jean-de-Latran, l'autre à Saint-Pierre en Vatican, où le pape dort sur son tombeau. On pourrait également démontrer par les monuments que Benoit VI, successeur de Boniface, n'a point porté la tiare à deux couronnes.

1. On s'est plaint fréquemment de la « barbarie » du latin du moyen âge. Je demande si celui des frères François et Dominique est meilleur, quand ils écrivent « filii » au lieu de « filiorum », et cela dans un siècle savant comme le XVIIIe.

2. Ce fut la dernière année de son pontificat : il habitait alors Anagni.

Le chapitre ajouta :

BIS CAPITVLVM ET COMVNE · ANAGNLE FVDERVNT ET DEMVM DOMIMICVS MONTI SENOGALIENSIS ET CAPITVLVM IAM DIV FRACTAM ITERVM FVNDENDAM ÆRE PROPRIO CVRARVNT

Quatre médaillons contiennent l'Annonciation avec cette légende :

ECCE ANÇILLA DNI

Sainte Barbe, protectrice contre la foudre, qui tient la palme du martyre et, près d'elle, la tour où elle fut enfermée, avec ces mots :

MINAS NON TIMVIT

La crucifixion et les paroles prophétiques de David :

REGNAVIT A LIGNO

Puis la vierge Marie, à qui on applique ce texte du Cantique des Cantiques :

DEDIT ODOREM SVAVITATIS.

Au-dessous paraissent la croix de saint Thomas d'Aquin, les armes de l'évêque d'Anagni, celles du chapitre, et le nom du fondeur qui a signé :

OPVS PETRI DE BLASIIS FVND · ROMÆ A · D · MDCCLV

Les trois autres cloches datent de 1746 et 1805.

Voici certainement un clocher de cathédrale bien fourni, et il y aurait plaisir à entendre sonner toutes ces cloches : mais à Anagni, comme à Rome, cette harmonie est inconnue. Les sacristains ne savent que tinter et carillonner, manière assez singulière d'appeler les gens à l'église en les fatiguant et les ennuyant par des sons faux et mal cadencés. Du reste, il faut le dire, il n'y a qu'en France, et encore dans la seule France du nord principalement, qu'on sache vraiment faire parler les cloches.

La façade de la cathédrale présente un grand pan de muraille contre lequel viennent buter les toits des bas-côtés et que termine un pignon obtus. Ses trois portes correspondent aux trois nefs de l'intérieur. Percées à l'orient, elles rappellent par leur disposition le type primitif de la basilique constantinienne du Saint-Sépulcre, dont Eusèbe a écrit : « Tres portæ ad orientem solem eleganter dispositæ [1] ». Comme si l'architecte eût voulu exprimer matériellement que ce n'est qu'au nom de la Sainte-Trinité que nous sommes par le baptême admis au sein de l'Église : puis, complétant sa pensée symbolique, il ajoute trois fenêtres égales qui répartissent abondamment la lumière, image de la grâce divine qui ne cesse d'éclairer ceux que dans sa miséricorde elle a déjà

1. Euseb., « In vita Constantini », l. III, c. 36.

adoptés pour enfants. Le XVIe siècle, assez peu spirituel d'ailleurs, bouleversant le mysticisme des saints évêques Magne et Pierre[1], supprima les portes latérales, inutiles depuis la diminution de la population ; il condamna les trois fenêtres et en établit une à sa façon, aussi affreuse qu'une plaie au milieu du front. Il enleva le porche; mais, comme ses restaurations étaient aussi maladroites qu'inintelligentes, il laissa, sans se douter que c'étaient autant de pièces de conviction à sa charge, les colonnes sur lesquelles posait la charpente de l'appentis. Pour consommer une telle régénération païenne, il fallait l'appui d'un nom païen. On s'abrita sous celui de l'évêque SÉNÈQUE, en sorte que, après quatre siècles d'existence, l'œuvre de saint Pierre fut mutilée par un de ses successeurs, sciemment, j'allais dire « savamment », suivant le langage du temps.

Fenêtres et portes, de style roman, ont, en conséquence, leurs arcs cintrés, relevés par une ornementation en marbre blanc. La porte majeure, ou « maîtresse » porte[2], spécifie dans tous ses détails la légende du bœuf et du loup; sculptés sur les consoles qui soutiennent le linteau, ils sont en regard l'un de l'autre. Le loup avide aiguise ses dents et s'apprête à se jeter sur le bœuf. Un peu plus haut, sur un des impostes, ils mangent ensemble, attachés au même joug: le loup, par sa soumission, a cessé d'être carnassier et, devenu herbivore, il se contente de l'herbe des champs, représentée par de larges feuilles. A la retombée de l'archivolte, ils en supportent le poids : poste d'honneur, qui les met en évidence et rappelle leurs utiles services. Cependant ce n'était pas encore assez; le loup avait mieux mérité que le bœuf. On le modela donc en relief, presque de grandeur naturelle et on lui assigna à lui seul le côté droit de la façade; juste récompense due à ses mœurs domestiques et à sa pénitence exemplaire.

Surmontée d'une croix en mosaïque de pierre dure, la porte centrale est sans profondeur. Son unique voussure est semée de losanges feuillagés. Les impostes se prolongent horizontalement et les pieds-droits sont couverts de rinceaux plats et d'entrelacs. On lit à l'un de ces impostes :

...RIE [3] EGO RVMALDVS INDIGNVS · EPCP [4] OFERO ET
...BIT DA EREDIO DE POTONICOME KASAMES

Cette inscription, tronquée au commencement de ses deux lignes, a été évidemment soustraite à l'endroit qu'elle occupait d'abord et placée là, peut-

1. Suivant la tradition, saint Pierre n'aurait dirigé les travaux que sur l'indication du plan fourni par saint Magne lui-même.

2. «..... Ad arcum porte, que MATRONA dicitur ». — « Acta S. Magni. »

3. (MA) RIE.

4. EP (IS) COP VS).

être dès l'épiscopat de saint Pierre, soit comme ornementation, soit à cause du marbre sur lequel elle est gravée. Elle mentionne une donation faite à l'église de Sainte-Marie par Romuald, neuvième évêque d'Anagni, qui n'est connu que pour avoir assisté au concile de Rome en 826[1]. Le caractère épigraphique est bien celui du IXe siècle : les mots, liés les uns aux autres, se partagent difficilement dans la seconde ligne, que j'interpréterais dans le sens « d'une maison située sur une propriété du nom de Potonico. »

IV. — NEFS DE LA CATHÉDRALE.

En plan, la cathédrale forme une croix latine, sensible seulement au dehors et, à l'intérieur, par l'élévation des transsepts. Partagées en six travées de longueur, chacune des nefs s'arrondit en abside au chevet. A chaque travée, il se produit cette alternance : une colonne centrale s'élance jusqu'à la voûte et est flanquée de deux colonnettes plus basses qui supportent les arcades de communication avec les bas-côtés ; ou un massif de colonnettes reçoit la retombée de ces mêmes arcs, et la colonne coupée à mi-hauteur appuie sur une console historiée. Tantôt on y voit des figures grimaçantes, tantôt le bœuf et le loup de la légende, ou même le loup seul, sculpté en haut-relief et de taille naturelle. Les chapiteaux sont tous à crochets. L'architecture des bas-côtés est plus simple encore. Les corbeilles qui surmontent les pilastres de support sont plates et maigres.

Le souvenir des travaux, conduits à bonne fin par saint Pierre, fut consacré par une inscription en vers. L'église d'Anagni n'en possède qu'une copie, faite vers le XVIe siècle :

QVISQVIS AD HOC TEMPLVM TENDIS VENERABILE GRESSVM
MOX CONDITOREM CVNCTORVM NOSCE BONORVM
CONDIDIT HOC PETRVS MAGNO CONAMINE PRÆSVL
QVEM GENVIT TELLVS NOBIS DEDIT ALTA SALERNVS
SIC MISERERE SIBI SVPERI PATRIS VNICE FILI

On reprochera peut-être à cette poésie, que je ne dédaigne nullement, une facture sans art; quoi qu'il en soit, il serait curieux de la rapprocher des dédicaces d'églises des trois derniers siècles. Saint Pierre reporte à « l'auteur de tout bien » une construction qui, à ses yeux, ne lui vaut d'autre mérite que le droit d'implorer la miséricorde du Fils de Dieu. Quel contraste de foi vive et d'humilité profonde avec cette vanité et cette suffisance des fondateurs

1. « Romoaldus in concilio Romano, anno 826, sub Eugenio II, apud Baronium ». — « Ughelli », I, col. 307.

modernes, qui ne font parade que d'eux-mêmes! C'était au reste assez à l'avenant avec le style grec dont ils faisaient leurs délices.

Sénèque nous poursuit encore avec son nom et ses dévastations qui nous pèsent comme un cauchemar. Je n'ai pas le cœur d'avancer plus loin, et j'abandonne à Marangoni un récit trop pénible : « Verum hoc jam tot sæculorum ætate fatiscens, ab episcopo nostro Seneca, sæculo XVI labente, omnino sublatum in amplissimum fornicem immutatum fuit [1] ; qui etiam omnes picturas sacras, quas circum parietes totius basilicæ depingi curaverat, S. Petrus, utpote temporis vetustate detritas, albo tectorio cooperiri fecit [2]. » Marangoni n'a pas osé dire toute la vérité, mais je la tiens de MM. les chanoines qui la conservent par tradition et en déplorent les tristes résultats. Ce n'est pas parce que les poutres de la charpente étaient trop « vieilles » qu'on les enleva; que les peintures étaient « endommagées » par le temps, qu'on les couvrit de badigeon; mais bien parce que les unes et les autres étaient TROP LAIDES : les poutres faisaient de l'église une grange, et les peintures donnaient des distractions aux fidèles. On ôta au plus vite cette magnifique « forêt », que maintenant encore il nous plaît tant à voir dans les basiliques de Saint-Saba, de Sainte-Sabine et de Sainte-Balbine, seules gardiennes, à Rome, d'un système partout abandonné. Pour établir la voûte en plein cintre, on masqua les colonnettes engloutics désormais sous la masse d'énormes piliers; puis on passa les murs au lait de chaux. La science fera un jour justice de si amères profanations, et, sous un évêque éclairé, aidé généreusement de son chapitre, la basilique de saint Pierre recouvrera sa splendeur assombrie un instant pour ceux qui, la méconnaissant, étaient indignes d'en jouir.

Le pavé de la cathédrale est tout entier en mosaïques de pierres dures, où le serpentin et le porphyre se combinent constamment avec les marbres de différentes couleurs. Ouvrage de maître Côme, il se compose de figures géométriques d'un dessin élégant et varié : à peu de chose près, c'est en substance du même genre que celui des églises de Saint-Chrysogone, de Sainte-Marie-in-Cosmedin, de Sainte-Marie-Majeure et de Saint-Laurent hors les murs, à Rome [3]. Exécuté sous l'évêque Albert, il date des premières années du

1. «..... Quibus (columnis) alii parietes ablegnas trabes sustinebant, quibus tectum omne conficiebatur ». — « Act. S. Magn. », p. 132.

2. « Id. », ibid.

3. Nous avons vu, dans les hivers de 1854 et de 1855, des archéologues anglais estamper à la cire anglaise les plus beaux pavages mosaïques des basiliques de Rome. Leur idée était de s'en servir pour la confection des tapis d'église; ce sont en effet d'excellents cartons à offrir aux fabricants, et nous ne saurions trop applaudir à ce goût archéologique qui tend à rétablir l'homogénéité de style jusque dans les objets de détail.

XIIIe siècle et est dû en partie à la libéralité du chanoine Raynauld[1], sous-diacre apostolique et chapelain[2] du pape Honorius III[3]. Nous apprenons tous ces détails d'une inscription encastrée dans le pavage même, près le chœur d'hiver :

+ DNS[4] ALBERTVS · VENERABILIS AN
AGNIN EPS[5] FECIT HOC FIERI PA
VIMENTV · P I[6] COSTRVENDO MA
GISTER RAINALDVS ANAGNINV'
CANONICVS · DNI HONORII · III · PP ·
SVBDIACON' ET CAPELLAN'[7] · C ·
OBOLOS AVREOS EROGAVIT
MAGIST COSMAS HOC OP' FECIT ·

Il est à remarquer que l'écriture est encore la majuscule romaine, altérée seulement dans son épaisseur et réduite ici à un simple trait. Plusieurs lettres sont accouplées, comme A et N, N et A, T et V, N et D, N et V, A et V. Le sigle 9 a les deux valeurs qui lui sont concurremment attribuées à cette époque : il remplace VS ou équivaut à S.

Le titre de « Seigneur » (« Dominus »), paraît exclusivement affecté à l'évêque, puisque le chanoine Rainaud n'est qualifié que « messer » ou « maître », « magister », sans aucune différence avec l'architecte-mosaïste Côme. Il serait intéressant de rechercher quand et pourquoi les évêques ont fait précéder leur nom de « Domnus » répété, laissant à leurs chanoines le « Dominus » dont ils s'étaient longtemps contentés. Albert ajoute à son titre d'évêque celui de « vénérable » : c'est déjà un diminutif sur saint Pierre qui signait « eminentissime ». Albert est inscrit le trentième au catalogue des évêques d'Anagni ; il fut consacré, en 1224, par Honorius III.

1. Raynauld devint pape sous le nom d'Alexandre IV.

2. Saint Bernard écrivait, au XIIe siècle, à Eugène III : « Cappellani et qui tecum jugiter divinis intersunt officiis, non sint sine honore ; tuum est tales tibi providere qui sint digni, serviatur eis ab omnibus tanquam tibi : necessaria de manu tua accipiant. — « De considerat. ad Eugen. III, » l. 4, c. 6.

3. Ughelli, t. I, col. 310.

4. D(OMI) N(V) S.

5. ANAGNIN(VS) EP(ISCOPV) S.

6. P(RO) I(LLO).

7. Étienne de Sourdis, qui vivait vers ce temps, fut enterré à Sainte-Balbine. Couché sur son tombeau, il est vêtu de la tunique des sous-diacres. Son épitaphe le nomme chapelain du pape.

HIC IACET · TUMULAT · DOMIN' STEPHAN' DE SURD... DNI PP CAPLLAN'

Aux chapelains du palais ont succédé depuis, dans toutes leurs attributions et priviléges, les auditeurs de la Rote.

Le moyen âge trouvait fort commode de prendre ses matériaux dans les édifices en ruines de l'antiquité. De là le grand nombre de fragments d'inscriptions païennes mêlées au pavage. Quant aux inscriptions chrétiennes des premiers siècles, il les enchâssait habilement dans ses mosaïques, ne voulant pas qu'elles périssent ; les églises de Rome en sont pleines, ainsi conservées par respect et par foi. Anagni n'en a que deux : l'une offre le monogramme du Christ, l'autre le nom et l'âge d'une enfant :

VINCENTIA VIXIT · AN ·
II D [1] XXX ·

En avant du chœur, Gaspar Viviani établit le caveau destiné à la sépulture commune des évêques d'Anagni. En cela, il n'était nullement blâmable ; mais où il se rendit répréhensible, ce fut lorsqu'il rompit la mosaïque pour y substituer, sur une grande dalle circulaire de marbre blanc, sculptée en relief, ses armes et autour cette inscription :

+ GASP · VIVIANVS · VRBINAS · EP · ANAG [2] · VT MORITVRVS VIVENS SIBI AC SVCC P [3] ·

Des autres inscriptions qui brisent l'harmonie du pavage, je ne citerai que les deux suivantes :

La première contient l'épitaphe de François Machabruni, de Todi, chanoine de Saint-Jean-de-Latran, puis élu en 1484 évêque d'Anagni [4].

+ HOC IN SARCOP..... RANCISCVS [5]
NOMINE DVDVM · P.... [6] ANAGNINVS
CONDITVR EXIG.. [7] SPIRITVS AST
RACOLIT CINERES · OSSAQ TELLVS ·

Formée d'un distique et d'un hexamètre, elle est écrite en caractères romains, car déjà la renaissance est en marche. Il manque vers le milieu des trois premières lignes quelques lettres que le sens aide à restituer.

Voici le texte de la seconde :

1. D(IES) ou D(IEBVS).
2. EP(ISCOPVS) ANAG(NINVS).
3. SVCC(ESSORIBVS) P(OSVIT). — « 68. Gaspar Vivianus..... à Gregorio XIII..... promotus est, 1579 ». — Ughelli, t. I, col. 322.
4. « 56. Franciscus Machabrunius Tudertinus..... canonicus S.-Joannis in Laterano, electus est, 1484 ». — Ughel, t. I, col. 321.
5. .... SARCOP(HAGO F)RANCISCVS.
6. P(ASTOR).
7. EXIG(VO).

.... DI GENETRIX MARIA QVI DIGNASTI ABERE TALE P......
.... MALDV EPC · PARBA PARABIMVS IN TVA SCA ECCLESIA TAN...... M
.... S CVM C · ARBORE OLIBARV COT NOS PLANTABIMVS F... DO
.... ARVM QVI IN TVI KASALIS POSITI SVNT QVOT DN LEO PP INVAM
.... IT · ET NOS · DE DONIS COMPARARIMVS DOMINA MEA IN ...... TVI TIBI
.... S · II ED IN FVND ORTI DIACONORVM VNCIAS II CVM KAS......
.... CVA SEVMED [1] IN FVND PELEGRINI VNCIAS II.......
.... BINEA IN IPSO FVND QVOD ES BVBARIKA CVM.......
.... BI DICITVR AT BALNEV SEVMET BINEA QVI ES PSVSCOSE......
IN FVNDO QVORIIANO QVANTVMODO IBI TENERE BIDETVR I.......
IVSSIONE DN N APOSTOLICI RECOLLISSIMVM FVND MACERATA IN......
D SINPRINIANILLVM NORE ED IN FVND CLARANO VNCIA I.. ....
ANI VNCIA III DE FVND BALNEREA VINCIA SEX SEVMET · FUND T.......
TEGRO [2] CVM CASIS ET BINEIS SILBIS · TERRIS ED IN IPSO KASA [3].......
SCA DI GENITR.................. ......S ET BINEAS.......

Un double fait historique est exprimé sur ce marbre commémoratif : une donation par le pape Léon IX, et l'extension, sous l'évêque Riminaldus, des fonds ecclésiastiques. En effet, saint Léon IX, rapportent les chroniques, s'arrêta à Anagni, en 1054, à son retour de Bénévent (« in civitatem Anagniæ se contulit »), transporta dans la basilique souterraine de Saint-Magne les corps des saintes Néomisie et Aurélie, vierges qui reposaient à Macerata, et adjoignit à la mense commune de l'évêque et du chapitre cette même terre ou « fonds » de Macerata, peu distant d'Anagni. Ce que confirme très-clairement l'inscription en ces termes: « IVSSIONE D (OMINI) N (OSTRI) APOSTOLICI RECOLLISSIMVM FVND (VM) MACERATA. » Nous ne pouvons passer sous silence que saint Léon IX, originaire d'Alsace, compte parmi les papes de notre nation. Agréable souvenir que nous sommes heureux de constater au début de nos recherches dans une basilique si éminemment française.

Riminaldus ou plus vraisemblablement Grimauld [4], suivant l'inscription que nous restituons (GRI) MALDVM EP (IS) C (OPVM), offre à la mère de Dieu, titulaire et patronne de son église, qui, malgré son indignité, daigne agréer un tel pontife, les humbles dons qu'il lui a préparés [5], c'est-à-dire les « onces » de terrain, vignes, bois et maisons qu'il a achetés sur différents fonds du produit des pieuses oblations : « et nos de TVI (S) TIBI donis comparabimvs domina mea,..... in fvnd (o)..... vncias..... binea (m)..,.. cvm casis et bineis silbis

1. SEVMED? Le D remplace le T, comme à la ligne précédente ED pour ET, et le T se substitue au D dans AT mis pour AD.

2. (IN) TEGRO.

3. KASA (LE). « Casale », en italien, s'entend d'une grande propriété habitée ou d'un village.

4. « 20. Grimandus (Ughelli se trompe, il faut lire « Grimaldus »), anno 1048, vel Riminaldus de quo legitur in pavimento ecclesiæ ». — Ughel., t. I, col. 408.

5. (SANCTA) D (E) I GENETRIX..... (H) ABERE TALE (M) P (ONTIFICEM).

terris..... », et les cent pieds d'oliviers[1] qu'il a plantés lui-même sur la propriété concédée par le pape saint Léon :

CVM C(ENTVM) ARBORE OLIBARV(M) COT NOS PLANTABIMVS F(VN)DO
.... QVI IN TVI KASALIS POSITI SVNT QVOT D(OMI)N(VS) LEO P(A)P(A)

Il y aurait un certain intérêt à constater la position de tous ces fonds et à remonter aux origines de leurs dénominations, car ce n'est pas sans raison que l'un se nomme le « Jardin des Diacres », et un autre la terre du « Pèlerin ». Macerata n'est éloigné d'Anagni que de quelques milles et dépend encore du chapitre. Je placerais près de l'endroit où l'empereur Othon établit ses bains, connus sous le nom de « Bagno », par conséquent sous les murs mêmes de la ville, cette vigne du fonds « Bubarika ».

.... BINEA(M) IN IPSO FVND(O) QVOD ES(T) BVBARIKA CVM (CASIS?)
(V)BI DICITVR AT BALNEV(M)

Les mots se suivent dans l'inscription sans aucune séparation. Les seules lettres liées sont N et T, N et D, N et E. Partout le B remplace le V, lorsque la consonnance de prononciation est à peu près identique : ainsi on écrit « parba, bidetur, nobe (m) olibarvm, bineam, silbis », pour « parva, videtur, novem olivarvm, vineam, silvis », sans autre inconvénient que celui de la singularité. Il n'en est pas de même pour les verbes « parabimvs, comparabimvs, plantabimvs », qui, par cette modification, expriment le futur et non le passé, quoique telle soit l'intention du graveur.

Il est pénible de pressentir que ce monument épigraphique du XI[e] siècle ne durera désormais que de courtes années. Fracturé en plusieurs endroits, tenu dans l'obscurité par la clôture du chœur et usé sans cesse, sur le passage si fréquenté de la sacristie, par le frottement des pieds, il est déjà en fort mauvais état. Les lettres, demi-effacées et réduites la plupart à un trait sans profondeur, exigent pour la transcription une lecture longue et patiente, qu'un cierge allumé devant moi, un grattoir d'une main et une éponge mouillée de l'autre, j'ai entreprise avec un succès qui a dépassé mes prévisions. Français et archéologue, confondant dans une même affection la patrie et Anagni, je réclame avec instance et comme d'urgence que ce marbre soit enlevé du pavé et placé pour sa conservation dans le mur qui l'avoisine. Messieurs les chanoines ne refuseront pas à notre sollicitude une satisfaction qui témoignera de leur zèle et de leur bonne volonté.

1. Sans doute pour l'entretien des lampes de l'église, comme l'avait fait à Rome saint Grégoire le Grand pour les basiliques des saints apôtres Pierre et Paul.

V. — TRANSSEPT. — CHŒUR. — SANCTUAIRE. — CHAPELLES.

Le transsept fut reconstruit ou ajouté au XIIIe siècle; pour préciser davantage, je ne serais nullement éloigné de l'assigner à l'évêque Albert et à l'architecte Cosme qui, en 1221, pavaient et embellissaient la basilique souterraine. Ses trois travées ogivales annoncent une main sûre et hardie. Les colonnettes s'élancent et se ramifient en vigoureuses nervures qui forment l'ossature de la voûte [1]; l'ogive monte habilement appareillée et découpée en tiers-point; les crochets feuillagés s'épanouissent aux angles et sous le tailloir des chapiteaux. On se croirait en France, tant il y a d'art et de savoir dans cette construction en style ogival. Le moyen âge a fait le tour du monde, et partout il a imprimé le cachet impérissable de son génie.

On monte au chœur par cinq marches. Ouvert et sans clôture, ce chœur est dépouillé de ses ambons incrustés d'émaux qui gisent par fragments dans le latéral du midi [2], depuis qu'un évêque — je ne m'occupe pas de savoir son nom, c'est assez de connaître Sénèque — modifia le chœur et le sanctuaire, désorienta l'autel, changea son trône de place et remua tout, parce qu'on ne le voyait pas bien lorsqu'il officiait. Le vieux siége de bois ouvragé, fixé par des règles invariables, au fond de l'abside ou « presbyterium », fut porté à la sacristie, et l'on échafauda à la droite du chœur, en tête des stalles, un trône qu'aux solennités on pare de loques rouges ou blanches, et qui ne fait plus de l'évêque, autrefois visiblement seul maître du sanctuaire, que le premier de ses chanoines.

L'orientation est, en liturgie, un point capital. Elle a son origine dans la coutume des premiers âges et son application constante dans toute la série des siècles jusqu'à la renaissance. Si, comme à Anagni et dans la plupart des basiliques de Rome, l'église elle-même, par des circonstances accidentelles de terrain, ne peut être dirigée que vers l'occident, pour sauver le principe, l'architecte tourne a l'autel au soleil levant. En sorte que le prêtre à la messe, personnifiant l'assemblée des fidèles et résumant leurs vœux comme dans une « collecte » générale, les offrira à celui qui est la vraie lumière, et remplira lui seul une prescription à laquelle le peuple ne peut s'assujettir.

Il ne faut pas chercher ailleurs la raison d'être de ces autels tournés vers le peuple; y vouloir trouver l'insigne ou le privilége d'une basilique serait puéril,

1. Les nervures de la croisée d'ogives et les colonnes correspondantes sont ovoïdes.

2. Il en reste assez pour conjecturer qu'ils étaient faits sur le modèle de ceux de Saint-Césaire et des Saints-Nérée-et-Achillé, à Rome.

car il resterait à prouver cette assertion avancée trop gratuitement. Nous nous sommes arrêté à ce détail, parce que les lois de l'orientation ne nous ont pas paru suffisamment comprises, et qu'il nous est revenu que certaines cathédrales de France, oubliant qu'elles sont parfaitement orientées, auraient la prétention de se donner un air basilical, en dirigeant la face de leur maître-autel vers la porte d'entrée. Il est très-permis d'imiter ce que l'on goûte en Italie, mais préalablement il serait utile de s'enquérir des motifs réels qui ont fait adopter telle forme plutôt que telle autre, sous peine d'agir inconsidérément.

« Mal tournée », comme on disait au moyen âge, la cathédrale d'Anagni avait en compensation son autel à l'orient. Quand l'autel, lui aussi, eut été « mal tourné », certain remords inquiéta l'évêque perturbateur qui commença l'usage d'officier, suivant l'ancien rit, le jour de Noël seulement. Le bon sens avait repris momentanément le dessus, et il s'était aperçu que s'il est un jour dans l'année où les regards doivent être fixés vers l'orient, c'est assurément celui où, par la naissance du Sauveur, il se lève sur le monde un soleil nouveau dont les rayons bienfaisants éclaireront les ténèbres [1]. Puisse ce remords légitime ne pas être limité à une fête, et MM. les chanoines ne pas hériter des torts de leurs prédécesseurs!

L'autel a la forme d'un sarcophage carré en marbre blanc, posé sur un socle et recouvert d'une table, l'un et l'autre ornés de moulures : aux angles, sont plaqués des pilastres cannelés sans épaisseur. Cette simplicité de l'autel majeur s'explique facilement : tout ornement eût été superflu, du moment où il était nécessaire de revêtir l'autel entier d'un parement analogue à la couleur de la solennité. Assez large, quand toute la parure d'autel consistait dans une croix et deux chandeliers, il est actuellement trop étroit : pour les six chandeliers massifs, qui sont de règle aujourd'hui, on a ajouté un gradin qui déborde sur les côtés et fait un assez triste effet. Puis, afin d'encombrer davantage, on place des bouquets de fleurs artificielles entre les chandeliers. C'est, à vrai dire, la première cathédrale que je rencontre abaissant sa dignité jusqu'à adopter ces enfantillages de papier, nés du goût équivoque des religieuses cloîtrées.

Alexandre III, le 30 septembre 1179, consacra l'église, le maître-autel et les autels latéraux. Un Rituel manuscrit, de 1292, conservé aux archives, relate que chaque année, après avoir lu l'acte de consécration et le catalogue des reliques déposées dans les autels, le diacre promulguait les indulgences accordées par le pape pour ce jour anniversaire. Je n'en cite que la rubrique.

1. «..... Visitavit nos oriens ex alto.... illuminare his qui in tenebris.... sedent » — « Cantique de Zacharie ».

« Titulus consecrationis ecclesie Anagnine, qui legitur in ipsa consecrationis die in ambone per diaconum, priùs officium, in modum lectionis[1] ».

Le « ciborium » ou baldaquin est du même style et de la même époque que ceux de Saint-Laurent-hors-les-Murs et de Saint-Georges-in-Velabro, à Rome. Il doit précéder de très-peu la dédicace de l'église. Quatre colonnes isolées, disposées en carré, supportent une frise incrustée d'émaux dorés et de diverses couleurs. Sur cette frise s'élèvent successivement deux galeries à jour, l'une carrée, l'autre octogone, ingénieusement divisées par des colonnettes; puis un toit octogone tronqué à la partie supérieure; puis deux autres galeries semblables aux précédentes, la dernière ayant pour ornement un toit aigu et la croix à double traverse. Au pourtour, quatre tringles de fer, où glissent encore les anneaux auxquels s'attachaient les rideaux [2]; elles restent comme derniers vestiges d'un rit qui a cessé dans l'Église romaine vers le XVIe siècle, et ne s'est maintenu que dans l'Église orientale.

Au-dessus des stalles, on peignit, dans le siècle dernier, d'après les portraits originaux de l'ancienne basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs, les quatre papes d'Anagni : Innocent III, Grégoire IX, Alexandre IV et Boniface VIII [3]. Chanoines autrefois de la cathédrale, ils associent encore leur gloire à celle du chapitre. Par eux, l'église d'Anagni s'est enrichie de deux priviléges qui lui donnent rang parmi les plus insignes de la chrétienté : déclarée « basilique sacrosainte [4] », elle jouit du droit de timbrer ses armoiries du pavillon et des clefs pontificales, et de se faire précéder aux processions de ce même pavillon [5]; puis, par une dérogation au droit commun, elle use de la croix archiépiscopale, quoique son titre ait toujours été celui de siége épiscopal.

L'ameublement du chœur se complète par un pavage mosaïque plus délicat

1. Il paraît que l'usage de désigner les jours de la semaine par le terme des « féries » n'était pas encore établi, puisque le « mercredi » y est appelé « jour de Mercure » : « ..... et diebus Mercuriis venientes ad missam ».

2. J'ai constaté la présence de ces tringles et de ces anneaux aux baldaquins de Saint-Clément, de Sainte-Cécile et de Sainte-Marie-in-Cosmedin. Anastase le Bibliothécaire décrit ainsi les rideaux de l'autel : « Fecit et in circuitu altaris alia vela alba holoserica rosata, quæ pendent in arcu de ciborio, numero quatuor ». — (« In vit. S. Leonis III ».) — «..... Vela de rodino quatuor, quæ sacrum altare circumdant, ex quibus unum habet crucem de chrysoclavo «. — « (In Vit. Gregorii IV ».)

3. Innocent III Conti, créé en 1198 et mort en 1216. — Grégoire IX Conti, créé en 1227 et mort en 1241. — Alexandre IV Conti, créé en 1254 et mort en 1261. — Boniface VIII Gaetani, créé en 1294 et mort en 1303.

4. SACROSANCTA BASILICA.

5. Le « pavillon » est un immense parasol à bandes verticales, alternativement rouges et jaunes. A Rome, on le nomme « basilique », basilica.

que celui des nefs, par un chandelier pascal en marbre et deux tableaux sur bois. Assujetti au mur du côté droit [1], le chandelier pascal a pour support deux sphinx et deux lions accroupis [2]. Les spirales de sa colonnette torse sont rehaussées d'émaux, et sur son chapiteau à feuillages, un enfant agenouillé tient à deux mains la large bobèche dont il a soin d'alléger le poids par un linge plié sur sa tête. Le marbrier a signé à la base : VASSALLETO ME FECIT. Cet artiste était de Rome et travaillait dans la seconde moitié du XIII[e] siècle. Je le soupçonne, pour la similitude des procédés, l'auteur du gracieux bénitier qui est à la porte d'entrée. La vasque plate et circulaire de ce bénitier s'appuie sur une colonne unie qui a pour base le dos de deux lions couchés. — Le tableau de la Résurrection est moderne. Celui de la Vierge date du XIV[e] siècle; l'enfant Jésus, sur les genoux de sa mère, y bénit le chanoine donateur. On lit au-dessous cette inscription gravée sur marbre, en gothique ronde :

✠ IN · NOIE · DNI · AM · ANO · DNI · M · CCC · XVI · INDIC · XIIII
FCA · FVIT · RENOVATIO · HVI' · IMAGINIS · VIGINIS · GLORIOSE · ET · I
VETE · FVERVT · I · EA · RELIQVIE [3] · D · LIGNO · CVCIS · D · RELIQVIIS · SCORUM · CE
SARII · IVLIANI · ET · SEBASTIAI · IT · ADDIT · FVERVT · ET · AGEGAT · CV · EI
SDE · ET · REPOIT · I · IPA · IMAGIN · DE · LAPIDE · I · QVA · BAPTISAT' · FVIT
XPS · ET · DE · LAPIDE · VBI · TENVIT · PEDES · CV · ASCEDIT · AD ·
CELV · IT · DE · CRVCE · BEATI · PETRI · APLI · IT · DE · RELIQVIIS · SA
TORV · STEPHI · LAVRETII · YPOLITI · GORDIANI · EPIMA
CHI · PATERNIANI · PANCRATII · ET · VICTORIS · MAR
TIRIS · AC · PANCRATII · ARCHIEPI · ET · DE ⁝ CRVCE · SAN [4]
TI · ANDREE · APLI · ⁝ HOC · OPVS · FECIT · FIERI · DNS · PE
TRVS · GVIDONIS [5] · CANONICVS · ANAGNINVS · ·

1. Qui est actuellement le côté gauche, par suite de la désorientation de l'autel.

2. Le lion y figure comme emblème de la résurrection : « ..... Succumbente Agno nostra pro salute, Agno figurato diù, demùm eodem vincente letum, illo et Leone Juda veriore ».—Mabillon, « De Liturgia gallicana », page 355. Paris, 1685.

HIC STIMVLVM MORTIS CHRISTVS VINCIT LEO FORTIS

Inscription de la châsse faite, en 1249, pour les reliques de sainte Élisabeth de Hongrie. Voyez sa « Vie » par M. le comte de Montalembert, chap. XXXIV.

3. On a transporté ces reliques à la sacristie.

4. Cette omission du c dans SANTORVM est un italianisme qui fait pressentir le langage vulgaire d'où est exclue toute consonnance dure.

5. « Petrvs Gvidonis » est pour « Petrvs filivs Gvidonis », comme sur la cloche de Boniface il y avait : « Andreottus et Iohannes condam Guidocti », au lieu de « Andreottus et Iohannes filii condam Guidocti ». En italianisant, on dit : « Pietro Guidoni ». Guido ou Guy, dans le principe, nom de baptême, devint pour le fils nom distinctif de famille. — Un des témoins au partage des fiefs des Colonne, en 1253, signe : « Dominus Jacobus Guidonis Clericus ejusdem eccl. (Saint-Laurent

Il n'est pas nécessaire, je crois, de donner la traduction de cette inscription; toute surchargée qu'elle soit de sigles abréviatifs, elle est assez facile à lire et à comprendre.

Zuccheri peignit à fresque l'abside, ou plutôt la fit peindre par un de ses élèves : PIN · AN · DNI 1673. Un peintre en bâtiments retoucha tous les personnages, c'est-à-dire, qu'il les barbouilla, et, à part quelques têtes qui mériteraient d'être reportées sur toile, on pourrait couvrir le reste de l'« albo tectorio » du blanchisseur Sénèque, sans aucun inconvénient pour les arts, mais, au contraire, pour l'embellissement de la basilique. Ces fresques partagent l'abside en trois zones. A la voûte, Marie agenouillée reçoit du Père et du Fils [1] une couronne d'étoiles; le Saint-Esprit plane au-dessus de sa tête dans la lumière. A la zone inférieure, saint Jean-Baptiste montre le Sauveur et tient la croix de roseau où flotte une banderole avec ces paroles : ECCE AGNVS DEI. De chaque côté se rangent les apôtres, reconnaissables à leurs attributs ordinaires : saint Pierre porte les clefs et le livre; saint André, la croix en sautoir; saint Barthélemy, le couteau; saint Thomas, l'équerre et le livre; saint Mathias, la hache; saint Mathieu, la hallebarde; saint Jean, le calice; saint Jacques majeur, le bourdon; saint Jacques mineur, la massue; saint Thadée, la lance et le livre; saint Philippe, la croix; saint Simon, la scie.

Au centre, saint Magne, saint Pierre, sainte Secondine, sainte Aurélie, sainte Néomisie et sainte Olive, dont les corps reposent dans la basilique; ils se confondent avec saint Louis, roi de France [2], saint Édouard, roi d'Angleterre, saint Bernard, abbé de Clairvaux, et sainte Claire [3], fondatrice de l'ordre des Clarisses, qui, à différentes époques, furent canonisés dans la cathédrale même d'Anagni. On montre encore, à l'extérieur et au midi, le balcon où furent don-

in Lucina), testis... » — Pendant mon séjour à Anagni, un homme de la campagne m'apporta un sceau triangulaire du XIIIe siècle. L'écusson était bandé de ..... et de ..... et autour était gravé :

✝ S GVIDONIS IOHIS · OLADI, c'est-à-dire : « Sigillum Guidonis Iohannis Orlandi ».

1. Le nimbe du Père éternel est un triangle; celui du Fils rayonne en croix.

2. En 1297, le procès de canonisation de saint Louis fut achevé à Orviéto. Boniface VIII prononça à cette occasion, dans l'église Saint-François, deux discours pleins d'éloquence et de piété. Il y parla des soixante-trois miracles que lui-même a vérifiés (« Sexaginta tria miracula, inter cætera quæ Dominus evidenter ostendit, certitudinaliter facta cognovimus »), de l'enquête faite sous Nicolas III par l'archevêque de Rouen et l'évêque d'Auxerre (« ex abundanti tamen fuit adhuc commissum negotium inquisitionis viris venerabilibus et discretis archiepiscopo scilicet Rothomagensi, et episcopo Antissiodorensi »), et enfin, sous Nicolas IV, de la commission cardinalice dont il faisait partie (« commissum est negocium tribus aliis cardinalibus.... et nobis in statu cardinalatus existentibus »). La cérémonie de canonisation n'eut lieu cependant qu'à Anagni.

3. Sainte Claire fut canonisée le 25 septembre 1255 par Alexandre IV. « Bullarium Roman. Laertii Cherubini », t. I, p. 81.

nées leurs bulles de canonisation, la cathédrale étant insuffisante pour contenir la population immense accourue à ces fêtes.

Saint Pierre, en l'honneur de la Sainte-Trinité, ne construisit [1], et Alexandre III ne consacra que trois autels. Les deux latéraux étaient sous le vocable de saint Jean et des saints Apôtres. Ce dernier fut reconsacré par Alexandre IV, en 1255, parce que, dans une solennité, la foule qui se pressait en avait enlevé la table : « Ex pressura populi amoto lapide superioris altaris SS. Apostolorum, et violata consecratione antiqua, idem Alexander IV reconsecravit ipsum solemniter ». Les évêques d'Anagni ne pouvaient demeurer en repos dans leur cathédrale : à chaque instant survenaient de nouveaux changements. Ainsi, l'un d'eux s'avisa d'obstruer la concavité des absidioles et de bâtir un mur droit, contre lequel il flanqua ses autels désorientés. Saint Jean et les saints Apôtres y perdirent leur patronage.

L'autel du Saint-Sacrement, conformément aux prescriptions du « Cérémonial des évêques », est surmonté d'un dais [2], et son tabernacle s'abrite sous un pavillon d'étoffe [3]. A droite, une petite armoire de marbre blanc, en style de la renaissance, renferme les saintes huiles : OLEVM INFIRMORVM. Deux pilastres, un fronton et deux anges en prières, pieds chaussés, la décorent de leurs reliefs.

Dès le XIIIe siècle, saint Bernard se plaignait que l'office divin commençât à se surcharger, au détriment des féries [4], de quelques fêtes de saints qu'on n'avait pas jusqu'alors songé à insérer dans l'« ordo ». C'est à cette dévotion croissante qu'il faut faire remonter l'établissement de ces chapelles de surérogation. L'invasion avait lieu simultanément dans le bréviaire et dans l'église : la nouveauté ruinait ou du moins endommageait, dans l'un et dans l'autre, l'économie première. Un second motif vint donner gain de cause aux envahisseurs : les seigneurs voulurent avoir un oratoire à eux, une sépulture personnelle; on leur céda du terrain et ils bâtirent des chapelles. Plus que

1. « Tria tantum in hac basilica altaria S. Petrus construxit ». — « Act. », p. 132.

2. Ne trouverait-on pas l'origine du dais dans ces tentures qui pendent en couronne de la charpente, et dont parle Anastase le Bibliothécaire dans sa vie d'Adrien Ier, élevé au pontificat vers 772 : « In Ecclesia vero B. Marci..... simulque et coronam ex eisdem palliis, quæ pendent sub trabe, fecit ».

3. Ce pavillon, usité en France au XVIIe siècle, est nommé par le « Cérémonial de Paris », Conopée (« Conopæum »).

4. Les féries, même celles d'Avent et de Carême, ne se récitent plus au bréviaire romain moderne, et l'on fête deux ou trois saints par jour, sans compter ceux qui s'y adjoignent sous forme de « commémoraison ». De plus, il n'est pas de chapelle, à Rome, qui n'ait deux patrons et, en conséquence, deux tableaux au retable.

jamais l'unité était mise en pièces et livrée à l'arbitraire. On était aux premières années du XIV[e] siècle. Anagni suivit l'entraînement général : chaque seigneur prit à sa guise l'endroit qui lui agréait le plus, troua les nefs et y attacha, comme une superfétation, la chapelle à laquelle il donna, non le vocable d'un saint, mais, en signe de propriété, son nom de seigneur et son titre de noblesse.

La première, que l'on rencontre à main gauche en entrant, sert de vestiaire à une confrérie. La seconde, autrefois des Gaétani, appartient actuellement aux Lauri. Elle fut construite, vers l'an 1300, par Barthélemy Gaétani, évêque de Foligno, qui y fut inhumé. Son tombeau, incrusté d'émaux, orné de ses armes et paré de sa statue couchée, a disparu. Toutefois, en dédommagement de cette perte, on a fait peindre sur le mur le sarcophage ancien avec cette épitaphe :

IN ISTO ANTIQVO GAYTANORVM SACELLO REQVIESCIT · CORPVS DNI BARTHOLOMEI GAYTANI NOBILIS ANAGNINI EPI FVLGINATEN ·A BONIFACIO VIII GENTILI SVO CREATI.

En architecture, je n'ai noté qu'une travée de voûte dont les nervures trapézoïdes reposent sur des consoles et sont relevées, à leur intersection, par un médaillon de l'Agneau pascal portant la croix.

Dévolue à la famille Lauri, comme héritage maternel, cette chapelle n'a que deux pierres tombales. La première nomme Jean-Baptiste Lauri, évêque élu de Véroli et internonce en France du saint-siége, né en 1626, mort en 1694.

La seconde inscription fut placée par Grégoire Lauri, fils d'Ambroise, et évêque de Ripatransone [1]. Il la tenait du chanoine Merangoni, qui l'avait fait extraire des catacombes de Rome. Le texte en est d'un grec assez ardu, et l'écriture, très-irrégulière, gravée sur une tablette de « breccia corallina », entre deux colombes et un vaisseau :

CEPHNIΛΛA ΠΑΡΘΕΝΟC
ZHCACAENIAYTωNKAIλλINACI
ENΘAΔEKEITEEN · I · PHNHTHTIPOIKALIAN

On pourrait traduire ainsi :

SERENILLA VIRGO QVÆ VIXIT ANNVM [2] ET MENSES X HIC IACET IN PACE [3] DIE ANTE X KAL IAN [4]

La fiole de verre, trouvée avec le corps dans le « loculus », détermina à admettre Sérénilla au nombre des martyres. On conserve parmi les reliques de

1. Il occupa cet évêché de 1717 à 1724, et passa à celui d'Ascoli.

2. Sous-entendu « unum ».

3. Sous-entendu « deposita ».

4. KAL(ENDAS) IAN(VARIAS). — A supposer que ce « jour avant le 10 des calendes de janvier » soit le 11 des mêmes calendes, sa « déposition » daterait du 22 décembre.

la sacristie [1] les cendres et l'ampoule : l'urne qui les renferme a pour titre :

SA SERENILLA V · ET · M · QVÆ VIXIT AN · VNVM · MENS · VNVM

Je ne conteste nullement l'authenticité de ce corps saint, puisque la sacrée congrégation des rites a décidé que l'ampoule était un indice suffisant du martyre ; je ferai seulement observer que Marangoni ou autres se sont peut-être mépris sur le terme ΠΑΡΘΕΝΟϹ, qui n'indique pas la « virginité » d'un enfant de deux ans à peine, mais simplement le nom, « cognomen », de Sérénilla. Les noms épithètes CLEMENS, FELICISSIMVS, PROBVS, FAVSTVS, CONSTANS, VICTOR, etc., ne sont-ils pas très-communs à cette époque? S'ensuit-il pour cela que les personnes qui les portent doivent être appelées et qualifiées « clémentes, très-heureuses, probes », etc.?

La chapelle des fonts baptismaux explique par ces paroles sa déposition de croix, fresque du XVIIe siècle :

AVE PRINCEPS GENEROSA MARTYRVMQVE PRIMA ROSA VIRGINVMQVE LILIVM

Le devant d'autel est en toile peinte. Ces deux vers font allusion au cœur entouré de fleurs et d'épines qui occupe le milieu du parement :

SVM · VIRGO · SVM · MATER · EGO · SVM · MARTYR · ET · IPSA
QVÆ · DECEANT · TITVLIS · NECTITE · SERTA · MEIS ·

Une urne cinéraire de marbre blanc tient lieu de crédence. Païenne d'origine, elle est ornée de cornes d'abondance et de guirlandes de fleurs et de fruits que béquètent des oiseaux. En 1130, l'antipape Anaclet II y déposa, comme dans une châsse, le corps de la vierge sainte Olive. L'inscription gravée sur le devant date de ce temps : HIC REQESCIT SCA OLIVA ⁝. — En 1703, on déposséda la sainte, et le sarcophage fut jeté au rebut. Il répugnait au XVIIIe siècle de laisser dormir sainte Olive dans une urne primitivement profane, et il n'avait nulle honte d'aller puiser chez les Romains et les Grecs, souillés de paganisme, des motifs d'architecture et de décoration d'églises. Quelle contradiction!

Le chœur d'hiver des chanoines fut terminé en 1299, aux frais des comtes Gaétani qui en sont seigneurs et patrons. Au fond, Pierre, évêque de Sora et oncle de Boniface VIII, Loffredo [2], comte de Caserta et Jacques, tous les deux frères du même pontife, ont une sépulture et un monument communs. C'est en architecture et en mosaïque une des œuvres les plus gracieuses et les plus délicates de la fin du XIIIe siècle. Deux colonnes minces supportent une ogive

1. Sous le n° 13.

2. Et non « Goffredo », comme a lu Marangoni.

trilobée, inscrite dans un fronton aigu : de chaque côté montent deux clochetons armoriés. Sous cet arc un vaste sarcophage, élégamment émaillé aux armes des Gaétani, « d'or à une bande jumelle ondée d'azur », est surmonté d'une fresque que l'humidité a presque rendue méconnaissable. On y distingue cependant la Vierge assistée de deux anges et recevant les prières de l'évêque Pierre et du comte Loffredo, que recommande avec bienveillance saint Étienne son protecteur. Le comte, vêtu d'une toge rouge fourrée, est coiffé d'un bonnet d'hermine. L'inscription étant illisible, je l'emprunte à Marangoni.

IN ISTO TVMVLO REQVIESCVNT OSSA DON PETRI EPISCOPI QVI NVTRIVIT DOMINVM BONIFATIVM PP · VIII · ITEM SVBTVS OSSA DOMINI GOFFREDI GAYETANI [1] COMITIS CASERTANI · ITEM OSSA DOMINI IACOBI GAYETANI · HIC RECONDITA KAL · AVGVSTI ANNO DOMINI · M · CC · LXXXX · IIII

L'autel, tourné vers l'orient, ne diffère de celui de la basilique, que par les colonnettes demi-engagées qui flanquent les angles.

A l'occident, un remarquable tableau sur toile date de 1325. Appliquée et tendue sur bois, cette toile offre un fond blanc gaufré en réseau et à fleurs de lis d'or [2]. Les nimbes sont aussi en relief : par une bizarrerie iconographique, inexplicable à cette époque, celui de l'enfant Jésus ne se distingue pas du nimbe de sa mère. Assise, la Vierge est voilée de son manteau bleu que retient à sa poitrine un fermail ouvragé. Ses pieds sont chaussés. Son enfant sur ses genoux bénit à trois doigts le donateur Rainaud, qui prie humblement et dont la chasuble rouge est garnie en avant d'une croix en T, d'or. La dédicace est peinte au marchepied du trône :

HOC · OP' · FIERI · FECIT · DON' · RAYNALD'
PRECBITER · ET · CLIC' [3] · ISTI' · ECCLIE · SVB
ANO · DNI · M · CCC · XXV · MENSE MADII :·

: IBI · SVNT · D · RELIQIS · SCORVM · THOM · ARCHIEPI CANT · THOM · D · AQNO · [4]
ET · PETI · EPI · ANAGNINI :·

Au côté nord, la chapelle du crucifix anticipe sur la nef, et celle de saint Charles Borromée ou des Raoli s'enfonce démesurément. Sénèque, vicaire général de l'archevêché de Milan, sous saint Charles, puis évêque d'Anagni, fut enseveli dans cette dernière chapelle. On a peint sous son portrait un éloge funèbre, aussi pompeux que prolixe. Nous ne l'insulterons pas sur

1. Cette orthographe avait donné lieu à notre traduction française « Cajétan ».

2. Le « Musée chrétien du Vatican », vingtième armoire, possède un tableau sur toile, qui date de la seconde moitié du XIIIe siècle. Il représente saint François d'Assise, et est signé :

MARGARIT DE ARETIO ME FEC

3. « Clericus ».

4. « Thome archiepiscopi Cantuariensis. — Thome de Aqvino ».

sa tombe : mais nous dirons avec satisfaction que c'est pour la dernière fois que son nom et ses œuvres reparaissent dans nos notes. Paix à la mémoire de celui qui nous a tant inquiété!

Outre ses trois portes ouvertes à l'orient, la basilique de Sainte-Marie en avait encore deux autres au nord et au midi. On montait à la porte méridionale par un large escalier que l'on supprima par économie, et dont on ne conserva que le palier accommodé en balcon. C'est de là que l'évêque donne, quatre fois l'an, au peuple réuni sur la place, la bénédiction papale qui, de cette hauteur, doit acquérir un nouveau caractère de solennité.

Livré sans défense par l'infidélité des habitants d'Anagni aux mains coupables de Nogaret et de Sciarra, Boniface VIII pardonna dans sa clémence à ses compatriotes, un instant égarés, puis honteux et repentants. Un des chanoines, désireux de perpétuer la mémoire de cette généreuse réconciliation, fit sculpter et placer au-dessus de la porte la statue en haut relief du « magnanime [1] » pontife. Boniface, assis sur un siége à têtes de bélier, paré de la chasuble et du pallium, coiffé de la tiare, tient dans la main gauche les deux clefs, emblèmes de ce pouvoir spirituel et temporel, qu'il définissait dans sa bulle « unam sanctam » au clergé de France, avec une mâle énergie [2]; de l'autre main, il bénit paternellement la cité tout entière, prosternée à ses pieds. Type admirable de la majesté unie à la douceur, de la fermeté tempérée par la patience. cette statue du vénérable vieillard a un charme indicible. Elle s'abrite sous un dais armorié, étayé de deux colonnettes à crochets. Les six écussons, incrustés d'émaux, se blasonnent : deux aux armes des Gaëtani; deux aux armes du chanoine, qui sont « d'or à l'aigle éployée, partie d'azur et de gueules »; un à une tiare; le sixième au pavillon pontifical.

En signe de possession, les armes du pape régnant [3], de l'évêque siégeant et du chapitre sont appendues, peintes sur de grandes tables de bois, au milieu et de chaque côté de l'archivolte.

Une pente douce, qui commence à l'ancienne porte claustrale, conduit, sous

1. Saint Antonin.

2. « In hac ejusque potestate duos esse gladios, spiritualem videlicet et temporalem, evangelicis dictis instruimur. Nam dicentibus apostolis : Ecce gladii duo hic; in Ecclesia scilicet, cum apostoli loquerentur, non respondit Dominus nimis esse, sed satis. Certe qui in potestate Petri temporalem gladium esse neget, male verbum attendit Domini proferentis : Converte gladium tuum in vaginam. Uterque ergo in potestate Ecclesiæ, spiritualis scilicet gladius et materialis : sed is quidem pro Ecclesia, ille vero ab Ecclesia exercendus : ille sacerdotis, is manu regum et militum : sed ad nutum et patientiam sacerdotis. Oportet autem gladium esse sub gladio et temporalem auctoritatem spirituali subjici potestati ».

3. L'évêché d'Anagni est sous la juridiction immédiate du pape.

une série d'arcs aigus, à la porte septentrionale. Il ne reste que quelques morceaux des fresques qui historiaient les parois de ce vestibule. A l'une, le Sauveur (IC XC) bénit et montre le livre de vie. Il est assis entre saint Luc et saint Cataldus. Saint Luc (son nom, S̄ LVCAS, écrit verticalement), déploie sur son phylactère les premiers mots de son Évangile. Saint Cataldus (S̄ CATALDS, écrit verticalement aussi), habillé en évêque, tient un livre fermé [1]. Une restauration maladroite a dénaturé en partie cette fresque du XIIe ou XIIIe siècle. Au XVe siècle, les fils Raya choisirent leur sépulture dans ce vestibule. Ils firent peindre à fresque la voûte et les pieds-droits de la porte, et écrire au linteau :

IN.....PSE DNI · SCAN'AR · E [2] SEPVLCRV .... V · VIDELIC · DNI · ELIGII · DNI · PAES CASII · DNI · LIGII · ET · DNI · PETRI · RAYA · FILII · IPI' [3] · AN · EORVM REQ · IN · PACE · AMEN

Le Christ bénit et a le globe du monde en main : saint Magne, saint Pierre, saint Benoît, abbé (S. BENEDICT'), sainte Claire, saint François d'Assise, un pape et quatre autres saints sont rangés autour de lui dans des médaillons. Plus haut, la Vierge assise tient sur ses genoux l'enfant Jésus entièrement nu; à droite et à gauche sont deux évêques. Au rang inférieur, saint Jean-Baptiste dit en gothique carrée sur son « volumen » : ECCE ANGNVS DEI. Saint Jean évangéliste et saint Paul (S. PAVLVS) occupent la droite; saint Pierre, suivant les traditions romaines, n'est qu'à la gauche, et sa tête rasée offre l'origine et le modèle de la tonsure ecclésiastique [4]. Près de lui saint Étienne, habillé en diacre, porte l'évangéliaire, insigne de son ordre, et la palme, symbole de son martyre.

Il est bien rare que les monuments funéraires ne soient dans les églises que des hors-d'œuvre et des contre-sens. La famille Raya avait certainement pris le

1. On invoque dans le pays saint Cataldus pour les hernies et les maladies secrètes.

2. Est.

3. « Ipsius. Anima eorum requiescat... »

4. Saint Pierre est considéré par saint Germain, patriarche de Constantinople (« Eccles. rer. Contempl. », t. XIII de la « Bibliothèque des Pères », édit. de Lyon, p. 50); par Jean Morin (« De sacr. Eccl. ordin. », part. III, « Exercitatio de tonsura clericali »), et par le savant Mabillon, comme l'auteur de la tonsure cléricale. L'opprobre souffert par le prince des apôtres à Antioche est devenu, par la bénédiction du Christ, un signe d'honneur; aussi l'Église, en imposant à ses clercs l'obligation de raser leurs cheveux, leur a proposé pour modèle, non plus un objet de dérision et de mépris, mais une marque d'adoption et de faveur. « Ex capillorum significatione, imaginem refert venerandi capitis apostoli Petri, quod, quum missus esset ad prædicationem Domini et magistri, ei attonsum fuit ab iis qui ejus sermoni non credebant, ut illuderetur ab ipsis, eique magister Christus benedixit, et infamiam in honorem, illusionem in gratiam convertit ». — « Acta SS. ord. S. Benedicti », sæc. III, par. I, page 144. Paris, 1672.

meilleur parti; elle décorait la basilique et s'effaçait en ne mettant que les noms de ses membres. Nous savons qu'en Angleterre de tels faits ne sont pas sans exemple; on donne une verrière, un retable, des stalles, toutes choses durables et utiles, au lieu de dépenser la même somme aux frais d'un tombeau aussi vain que fastueux.

Je termine par quelques mots sur l'extérieur de la basilique. Enclavée au nord dans les bâtiments canoniaux, elle est au midi empâtée de ses chapelles latérales, toutes irrégulières de forme, de hauteur et de style. Au-dessous de la corniche, les anciennes gargouilles de pierre, séparées du toit qui a été surélevé, ne versent plus d'eau; les fenêtres étroites et cintrées éclairent les bas-côtés et s'espacent de distance en distance, deux par travées. Le transsept déborde peu sur la nef qu'il domine. Son pignon est encore surmonté de la « bretèche » où se suspendait la cloche qui appelait les chanoines à matines.

L'abside, appareillée en magnifique travertin[1], sort du transsept. Une frise, semée de billettes, indique la séparation de ses deux étages. Son arcature cintrée pose sur des modillons ou se prolonge en mince contre-fort jusqu'au soubassement. Une fenêtre, à archivolte feuillagée, colonnes aux pieds-droits, tympan à croix ancrée, correspond à la crypte. L'étage supérieur a les plus grandes analogies avec la galerie semi-circulaire de la basilique des Saints-Jean-et-Paul, à Rome. Les colonnettes y alternent avec les consoles pour le support des arcs cintrés. Ces consoles, fantaisie romane, sont sculptées de feuillages ou de têtes d'animaux grimaçants : pour les colonnettes, provenant, fût et chapiteaux, des monuments païens, elles s'ajustent tant bien que mal à l'œuvre de saint Pierre, car le moyen âge italien avait la bonhomie de ne pas les retoucher; il les employait tels qu'il les trouvait. Aussi il en résulte un pêle-mêle de chapiteaux ioniques ou corinthiens, de fûts cannelés ou unis, de morceaux intacts ou brisés qui contraste singulièrement avec la netteté et la régularité de la construction. Les deux absidioles reproduisent l'étage inférieur de l'abside; leur hauteur et leur grosseur sont proportionnées aux nefs qu'elles terminent.

VI. — CRYPTE DE LA CATHÉDRALE.

Un double escalier de vingt marches débouche sur les latéraux et conduit à la crypte de saint Magne, privilégiée, comme l'église supérieure, du titre de « basilique sacrosainte ». Si l'on descend par le côté droit, on rencontre, au dernier palier, dans une espèce de renfoncement, une porte, un autel et

1. Le travertin est une pierre noirâtre et poreuse, formée de concrétions.

une fresque. La porte mène à l'oratoire de Saint-Thomas de Cantorbéry, et l'autel moderne a été motivé par la grande dévotion des habitants d'Anagni à une madone du XIIIe siècle, peinte sur le mur. Une lampe, à mon avis, était le seul hommage possible en cet endroit; car, dans ce passage obscur et constamment fréquenté, un autel, désorienté surtout, est d'une réelle inconvenance. La fresque se développe sur la paroi septentrionale et appartient également au XIIIe siècle. Au centre, le Christ assis bénit à la manière latine et présente le livre de vie fermé, car lui seul est digne de l'ouvrir. A sa droite, saint Magne, en chasuble rouge et pallium [1], continuant en apôtre la mission évangélique, enseigne et bénit. Sainte Néomisie tient à la main une lampe marquée au monogramme de l'X et de la croix. A sa gauche, saint Pierre présente le livre de ses Epîtres; il porte au bras ses deux clefs pendues. Saint Jean-Baptiste, vêtu d'un manteau rouge par-dessus sa tunique de poil, montre le Sauveur et dit qu'il n'est que la voix de celui qui crie dans le désert : EGO VOX.

L'oratoire de Saint-Thomas a pris sa dénomination de l'illustre archevêque de Cantorbéry qui venait y prier et célébrer à son autel [2]. Cet autel existe encore : c'est un massif de maçonnerie couvert d'un enduit peint à la détrempe; il est au fond de la chapelle et peut-être même adossé au mur qui se dirige vers l'orient. La forme de cette chapelle, « sacellum », est un parallélogramme, d'une longueur de 60 pas et d'une largeur de 25. Sur les murs, pas le plus léger ressaut, mais une surface unie dont toute l'ornementation avait été abandonnée par l'architecte au peintre. Les fresques, qui revêtent les parois et la voûte en berceau, représentent en détail l'histoire de la création [3] et les principaux traits figuratifs de l'Ancien Testament. Le Christ, assis dans une auréole elliptique soutenue par des anges, domine l'autel vers lequel s'achemine processionnellement une longue file de saints, avec toute la variété des différents ordres notés dans les litanies. Chacun se reconnaît à son attribut spécial et à son nom. Je ne me souviens que de saint Grégoire, S. GREGORIVS. Ces saints

1. La chasuble rouge lui est constamment attribuée dans les fresques d'Anagni, à cause de son martyre. Le pallium serait l'insigne de la dignité archiépiscopale que lui donnent quelques hagiographes, entre autres le P. Roch Volpi.

2. « In ejus autem extrema parte adest altare, sed directum, in quo orasse et sacrum celebrasse ferunt S. Thomam Cantuariensem archiepiscopum et martyrem, et proinde et oratorium S. Thomæ Cantuariensis appellatus.... Eidem sancto martyri dicatum fuisse hoc oratorium putandum est tempore Alexandri papæ III, a quo, dum Signiæ moraretur, in sanctorum album relatus fuit, anno 1173, biennio post ejus martyrium. » — « Acta », p. 136.

3. L'Esprit-Saint, dans une auréole circulaire, plane sur les eaux que vomit un large masque d'Océan et où se jouent toutes sortes de poissons.

sont peints au soubassement de la chapelle. Symbolisme, histoire des costumes, peinture intelligente et parfois savante, épigraphie; voilà, bien sommairement, hélas! ce que je n'ai pu qu'entrevoir dans ce précieux mais méphitique souterrain. J'y étais à peine depuis quelques minutes, que je dus au plus vite rebrousser chemin. J'étais devenu blême et je sentais que mes forces défaillaient. Qu'était-il donc arrivé? J'aimerais à le taire; mais la science, à laquelle je n'ai pu donner satisfaction, me fait un devoir de parler. Puissent mes trop justes réclamations trouver un écho sympathique dans les successeurs de ces chanoines qui, sur la fin du siècle dernier, violaient et profanaient le sanctuaire d'un martyr[1]. Vers 1740, les chanoines d'Anagni, las d'être enterrés avec le commun des fidèles, voulurent avoir un caveau à part. En construire un nouveau était la chose du monde la plus naturelle et la plus logique. Mais leur avarice étant à l'avenant de leur vanité, ils renoncèrent à ce projet et trouvèrent plus commode d'installer leurs cadavres dans le spacieux oratoire de Saint-Thomas, inutile d'ailleurs au service de la cathédrale. On fit donc de cette gracieuse chapelle, je ne dirai pas un cimetière, c'eût été trop sensé, mais un charnier infect où l'œil peut scruter les horreurs de la mort. Les premiers qui l'occupèrent et en prirent possession furent inhumés, mais à fleur de terre; puis les bières s'empilèrent successivement, comme on entasse des caisses dans un magasin ou des futailles dans un cellier. Aujourd'hui, elles envahissent les murs; elles ne laissent visibles, par ci par là, que quelques figures isolées; elles rétrécissent le passage, montent jusqu'à la retombée de la voûte et enjambent sur l'autel, fracturé et abandonné. Affaissées sous le poids qui les fatigue, les bières inférieures sont béantes et vomissent, dans cette atmosphère qui ne se renouvelle pas, les miasmes les plus délétères. Qu'on ne me dise pas que ces bières sont scellées au moment de leur déposition : quelques millimètres d'un enduit sans consistance sont un bien faible obstacle aux exhalaisons de la tombe; sous une pression incessante, cet enduit éclate, et le bois qui pourrit l'entraîne dans sa chute.

C'est à regret que je quitte inachevée cette partie de mon travail et que je laisse à de moins susceptibles la description de ces fresques du XIIIe siècle, qui, dans vingt ans, n'existeront peut-être plus. Allons donc consoler notre regard affligé par la contemplation et l'étude des suaves et délicieuses peintures qui embellissent le souterrain.

La crypte de Saint-Magne dessine en plan sept nefs de trois travées chacune.

1. « Hoc subterraneum sacellum, nonnullis abhinc annis, ad ibidem recondenda variis in loculis deposita canonicorum cadavera, deputatum est ». — « Acta », p. 136 — C'est alors que l'on supprima les fenêtres qui éclairaient la chapelle souterraine

Sous œuvre, elle mesure soixante-seize pas de largeur et quarante-trois de longueur. Ses trois absides correspondent aux absides de la cathédrale, et même, extérieurement, elles n'en sont que la continuation. L'architecture remonte à l'épiscopat de saint Pierre, aux premières années du XIIe siècle; l'autel et le pavage portent la date de 1231. Les peintures appartiennent aux trente premières années du XIIIe siècle; si elles n'y sont pas antérieures de très-peu, elles doivent être contemporaines des restaurations de l'évêque Albert.

Le pavé-mosaïque, intact jusque dans ses plus minimes détails, est du même style que celui de la basilique supérieure; comme lui, il est signé du nom de maître Cosme, qui y travailla avec ses deux fils, Luc et Jacques.

Les sept nefs à travées de cette basilique souterraine sont séparées par des colonnes isolées et monolithes. Les voûtes à arêtes posent sur des arcs cintrés [1] qui mettent en communication les différentes travées. Aux parois, la retombée se fait sur des pilastres. Un soubassement de pierre tourne autour de la basilique. Dans ce pays où, comme à Rome et même comme au moyen âge, l'usage des chaises est inconnu, cette précaution de siéges fixes n'est pas inutile.

Dans la première moitié du XIIIe siècle, cette crypte, à surfaces lisses, fut livrée aux « peintres imagiers ». Ils enduisirent les murs et les colonnes d'une couche épaisse destinée à recevoir la fresque; empâtèrent les chapiteaux, qui sont d'un style trop grossier, et dont on peut voir, entre les crevasses de l'enduit, les larges feuilles épanelées; puis ils enroulèrent des spirales et des chevrons brisés autour des colonnes, relevèrent les chapiteaux de feuillages découpés et, sur un fond d'outre-mer, historièrent les murs et les voûtes des faits de l'Apocalypse et de l'Ancien Testament, de la légende de saint Magne et de celle des autres saints et saintes d'Anagni. Comme étude de costumes civils, ecclésiastiques et militaires, au point de vue du sentiment chrétien qui fait briller toutes ces physionomies d'une joie céleste, peu de peintures ont à la fois cette valeur historique et artistique.

Humide et mal éclairé, ce souterrain aurait besoin, pour sa conservation ultérieure, d'air et de lumière qui l'éclairassent et l'assainissent. Il y fait froid, et il faut s'y tenir bien couvert; il y fait sombre, et c'est avec un cierge à la main ou fiché au bout d'un roseau, que j'ai minutieusement parcouru les plus petits détails de la peinture et recueilli toutes les lettres des inscriptions qui élucident les faits.

Il est une autre source de détérioration contre laquelle je n'ai cessé de pré-

1. Une seule travée, celle du centre de cette crypte, a ses formerets en ogive.

munir MM. les chanoines. J'aime trop Anagni pour lui cacher ses défauts. La fumée, souvent même la flamme des cierges, a déjà noirci plusieurs travées. Lustres, chandeliers et cierges sont en disproportion avec le local. Le jour de la fête de saint Magne, le souterrain a été illuminé. J'étais sur les épines à la vue du dégât qu'une seule fête occasionne. Brûlez tant de cire qu'il vous plaira pour honorer votre saint patron; mais, de grâce, épargnez et ne brûlez pas les belles peintures de sa translation et de ses miracles.

L'abside centrale rappelle l'ancien « presbyterium ». Le siége épiscopal y est flanqué, à droite et à gauche, comme à SS.-Nérée-et-Achillée et à Saint-Alexis, de bancs de marbre qui s'adossent à l'hémicycle. Élevé de deux gradins sculptés d'entrelacs, il a pour pieds deux supports en S; pour accoudoirs, deux plaques carrées de marbre posées à angle droit; pour dossier, le mur même de l'abside rehaussé du monogramme du Christ, peint dans un nimbe ou médaillon bleu.

Dans l'ébrasement de la longue fenêtre qui surmonte le siége, deux personnages debout, si défigurés qu'il est impossible de les nommer, peut-être saint Pierre et saint Magne, appellent la bénédiction et la récompense sur ce siége que l'un protége et que l'autre illustre; car, à la voûte, la main de Dieu, dans un ciel bleu qui s'arrondit en nimbe, bénit à la manière latine et montre une couronne de laurier accompagnée de deux paons, emblème de repos et d'immortalité.

Les fresques s'échelonnent en trois zones. La première, susceptible de dégradation par le va-et-vient continuel, monte à hauteur d'appui. Ses motifs sont assez simples: rinceaux courants, comme aux arcs-doubleaux, imitations d'étoffes, combinaisons géométriques, etc. La deuxième zone intermédiaire termine la partie supérieure de la muraille. Entre ciel et terre, se lisent en peinture les actes de ces saints qui ont mis Anagni au rang des cités les plus célèbres. Enfin, à la voûte, la Jérusalem céleste étale avec complaisance ses figures allégoriques du passé, et ses visions inspirées de l'avenir. Au dos des bancs canoniaux, de riches draperies; plus haut, le martyre et les diverses translations de saint Magne.

Si l'on s'en rapporte à la légende, c'est dans sa cellule que saint Magne se retira pour prier, tandis que, suivant les peintures de la crypte, ce serait dans son oratoire. Au reste, oratoire et cellule n'étaient-ils peut-être qu'un seul et même appartement. Les soldats entrent précipitamment dans l'oratoire et trouvent, agenouillé devant un autel, le saint mitré et vêtu d'une chasuble rouge. Au-dessus de cet autel décoré d'une seule croix, couvert d'un parement rouge et d'une nappe blanche tombante, pend une lampe allumée.

Les soldats frappent à la tête du cadavre inanimé et ne privent pas du martyre celui qui avait déjà tant combattu pour la foi : « martyrem faciunt, ne martyrii honore privaretur ».

Un ange, à pieds chaussés, sonne de l'oliphant et annonce que l'âme du généreux pontife est montée au ciel sur cette voie constellée qui part d'un globe bleu où resplendissent le soleil et la lune ; traduction matérielle et littérale de ce vers qui explique le sujet :

POSTQVAM MIGRAVIT IVGVLATVS AD ASTRA [VOLAVIT?]

Consommant leur œuvre d'iniquité, les soldats pillent l'oratoire et jettent dans un brasier ardent livre, croix, calice, nappe d'autel. Le livre est ouvert au titre LIBER LEIS (*sic*). Probablement ce « livre de la loi » est un évangéliaire[1]. Nous n'avons plus qu'une partie de l'inscription : VILIA MONSTRANTVR... Huit hommes viennent de passer la porte de la ville de Fondi (FVNDI). Tête nue, jaquette courte, souliers à la poulaine[2], ils portent sur un brancard la châsse découverte où saint Magne, MAGNVS, dort en pontife. Ils arrivent à une rivière où Platon les attend. Les insignes du tribun chrétien de la compagnie, [TRIBV] NVS, sont la couronne, le manteau et la croix processionnelle. Du doigt, il montre Véroli, B[ERVLA] où se presse une foule considérable de peuple que précèdent le clergé, l'évêque en chasuble, mitre et crosse, et un clerc tenant à la main le bénitier :.. PLATO DEDIT HVNC BERULANIS... Déposé dans la crypte de Saint-André, saint Magne est à découvert dans sa châsse. Au grand arc de la voûte pendent deux lampes et une couronne. Quand la troupe insolente de Muca eut profané ce sanctuaire, tous les chevaux qui y avaient été renfermés furent frappés de mort. Un des soldats, à peine au seuil de la porte, paraît moins stupéfait qu'irrité du prodige.

QVID IVS SANCTORVM VALEAT MORS D CTAT IQVORVM.

La ville, (CI) VI (T) AS, s'étend derrière la cathédrale ; c'est un curieux assemblage de fortifications, de maisons et de toits aigus.

Muca, MVCA, vend aux habitants d'Anagni le corps de saint Magne. Assis sur un pliant, la couronne fermée en tête, le bouclier au bras, un manteau de vair sur les épaules, il est gardé par quelques soldats casqués, debout, la

1. « Templum ubi vir sanctus erat, ingressi (satellites), quæcumque ad sacra mysteria pertinebant incenderunt ». — « Acta ».

2. Les laïques portent seuls dans ces peintures les souliers à la poulaine qui furent introduits, au témoignage d'Orderic Vital, par Foulques d'Anjou et prohibés aux clercs par les statuts diocésains et les conciles provinciaux. Le concile d'Angers, tenu en 1365, dit au chapitre XIII : « Prohibemus ne clerici in nostra provincia utantur brevibus vestibus vel sotularibus de pelena ».

lance à la main. Agenouillés au pied du trône, les nobles de la ville offrent au roi barbare un coffret plein d'or et les vases sacrés dont ils ont dépouillé leurs églises pour payer le tribut exigé : ces vases sont quatre encensoirs ronds, sans chaînes, deux bassins d'aiguières, et un chandelier à trois pieds et deux nœuds.

[P]RE[TIVM] EXQVIRIT SED ANAGNIA [LIBEN]TIVS EMIT.

Porté par douze hommes, saint Magne, S. MAGNVS, est reçu à l'entrée de la ville d'Anagni, ANAGNIA, par le peuple empressé, le clergé et l'évêque en habits pontificaux. Devant l'évêque marchent, entre deux chandeliers[1], deux croix pattées et ornées de cabochons[2], et deux clercs, vêtus de dalmatiques, dont l'un tient l'encensoir et l'autre le bénitier et son aspersoir :... ANAGNIA.

Après la translation suit la déposition ; saint Magne est placé dans la cathédrale d'Anagni. L'évêque, avec ses clercs qui tiennent la croix, le bénitier et l'encensoir, le bénit et lui chante : REQVIESCAT IN PACE.

[SARCO]PHAGO TRVDVNT STV'IO SANCTVMQ [REPONVNT?]

Un ange, armé de la croix, déroule un phylactère écrit sans doute à la louange d'Anagni. Ces deux seuls mots sont lisibles : NEQVE ANAGNIE... — L'abside, trop étroite, était insuffisante à contenir toute l'histoire de saint Magne ; le peintre en reporta la continuation au mur oriental.

Saint Magne, portant la crosse et paré en évêque, prend Cita par la main, la fait lever du lit où elle est couchée, lui rend la santé et lui dit d'aller annoncer à saint Pierre que son corps est réellement dans la cathédrale. Saint Pierre fait venir un estropié, que l'on porte à dos, pour veiller près de l'endroit que l'on suppose être le tombeau du saint martyr, et acquérir par sa guérison la certitude qui lui manque.

Saint Magne, retrouvé, est déposé par saint Pierre dans un sarcophage, le même qui contenait ses restes vénérés, et placé définitivement sous l'autel construit dans l'abside de l'occident. Il s'y opère de nombreux miracles : les infirmes accourent en grand nombre ; parmi eux, André, le portier du cloître, marche péniblement appuyé sur ses béquilles :

ANDREAS CLAVS (*Clavdrs*).

En 1200, un habitant d'Anagni, Paterniano di Leone, tomba dans un puits profond et rempli d'eau. Il n'en fut retiré que longtemps après et déjà mort.

1. Ces chandeliers ont trois nœuds à la tige

2. Ces deux croix ne seraient-elles pas l'origine ou plutôt la forme première de la croix à double traverse qui distingue l'église d'Anagni ?

Confiants dans l'intercession de saint Magne, ses parents le portèrent au tombeau du saint martyr. Un prêtre récita des prières sur le cadavre, qui ne tarda pas à reprendre vie.

La même année, un jeune enfant d'Anagni cueillait des raisins à une vigne enlacée aux branches d'un grand arbre. La branche qui le portait cède et il tombe dans un puits ouvert au-dessous de l'arbre. Aussitôt, invoquant saint Magne, il ressent le puissant effet de sa protection, car le saint lui-même, en habits pontificaux, le prend par la main et le retire sain et sauf de ce puits.

Lorsqu'en 1073, la première année du pontificat de Grégoire VII, l'invention du corps de saint Magne eut lieu, le corps était renfermé dans un sarcophage que saint Pierre respecta et ne voulut ni changer ni modifier: « sarcofagum cinctum zonis ferreis... greco epigrammate denotatum... — Corpus Magni sanctissimi suo altare eodem sarcofago... recondidit veneranter. » Sous l'évêque Albert, en 1231, l'autel élevé par saint Pierre fut déplacé, et l'on y retrouva le même sarcophage que l'on eut soin de conserver et de remettre sous l'autel nouveau. Ainsi s'exprime l'inscription citée plus haut: « Fvit amotvm altare... infra qvod fvit inventvm in qvodam pilo marmoreo rvdi pretiosvm corpvs ipsivs martyris... in eodem pilo svb altari... profvnditvs est reconditvm cvm honore ». Nous avons donc la certitude que le sarcophage actuel, caché sous la masse de l'autel, n'est autre que celui de l'an 914, époque à laquelle Anagni transporta dans sa cathédrale le corps acheté au roi Muca.

L'autel dépasse la courbure de l'abside et avance dans la nef du milieu, dont il occupe la première travée. La table, épaisse et chargée de moulures au rebord, est sans croix de consécration. Elle pose sur quatre massifs carrés, flanqués aux angles de pilastres cannelés. L'autel fut consacré en 1255 par Alexandre IV, qui dédia les deux autels latéraux de sainte Secondine et de saint Sébastien. Maître Cosme écrivit sur sa face postérieure, du côté du célébrant:

+ HIC CORPVS MAGNI REQVIESCIT PRESVLIS ALMI.

Le XVIIe siècle, craignant qu'on ne sût pas lire cette inscription, dont au reste il ne comprenait pas lui-même la grâce, enleva la croix de mosaïque et grava, à la place, sur la face tournée vers le peuple, à l'orient, cette plate et prosaïque épitaphe, qui n'a pas même le mérite d'être bien orthographiée:

HIC REQVIESCIT CORPVS SANCTI MAGNI EPISCOPI ET MARTIRYS (*sic*).

L'abside est élevée d'une marche sur la nef: l'autel n'a également qu'une

marche, incrustée de mosaïques, comme l'abside, et signée encore, au côté gauche, du nom de maître Cosme et de ses deux fils Luc et Jacques.

Dans cette basilique mal tournée, l'autel est orienté, car c'est de l'orient que jaillissent ces flots de lumière qui illuminent le monde. Entrant dans la pensée de l'architecte, le peintre représenta, à l'orient, vis-à-vis le prêtre qui célèbre, le Christ (IC XC), seule vraie lumière. Assis sur un trône, il ouvre son évangile à cette page : EGO SVM LVX MVNDI QVI SQTVR... Pour encourager à marcher à sa suite, il bénit, à la manière grecque[1], en son nom propre, car il a dit : « Je suis la lumière du monde, celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres ».

Saint Pierre et saint Thomas l'assistent à droite ; saint Paul et saint Jean à gauche. Saint Pierre, S̄ PĒ, tient les menottes qui lièrent ses mains à Jérusalem ou dans la prison Mamertine, et dont est fière, à bon droit, la basilique de San-Pietro-in-Vincoli. Saint Thomas, apôtre, montre la ceinture que lui jeta du ciel la Vierge à son assomption, pour vaincre une seconde fois son incrédulité. Saint Paul a la tête rasée en partie, car quelques écrivains ecclésiastiques font remonter jusqu'à lui l'origine de la tonsure. Saint Jean, jeune et imberbe, IH̄O, raconte la généalogie du Verbe... PRINCIPI VERBV̄. Apôtres, ils ont, outre le nimbe, les pieds nus, avec cette particularité toutefois très-commune, on peut même dire ordinaire à Rome, d'une sandale fort mince qui ne protége que la plante des pieds.

La Jérusalem céleste, vue par saint Jean dans sa parure d'épouse[2], étend ses mystérieuses splendeurs sur la Jérusalem de la terre. Au-dessus de l'autel, à la voûte, l'apôtre bien-aimé que l'âge et l'exil ont blanchi, véné-

1. Malgré le nom grec du Christ, IC XC, qui est fréquent au moyen âge chez les Latins ; malgré surtout la bénédiction grecque, les fresques d'Anagni sont pour moi, indubitablement, l'œuvre d'un peintre latin, comme l'architecture romane appartient à un maître de nos contrées. Si donc l'on veut admettre une influence byzantine, elle sera tout au plus « indirecte » ; elle proviendra de l'étude que l'artiste aura faite de certains modèles byzantins, et non du travail même d'un Byzantin. La peinture est essentiellement latine dans ses types ; les deux signes grecs du nom et de la bénédiction, mêlés d'ailleurs à d'autres bénédictions et d'autres noms latins, justifient cette remarque de M. Didron : « Il ne serait pas impossible de rencontrer chez nous, dans nos monuments d'iconographie occidentale, une bénédiction grecque. Il faudrait constater avec le plus grand soin un pareil fait; car il démontrerait invinciblement une influence byzantine indirecte ou directe..... Une bénédiction grecque sur une image latine, et réciproquement, offrirait donc un grand intérêt historique ». — « Histoire de Dieu » et « Manuel d'iconographie chrétienne »

2 Et ego Joannes vidi sanctam civitatem Jerusalem novam descendentem de cœlo a Deo, paratam sicut sponsam ornatam viro suo ». — Apocal., XXI, 2. — Voyez, dans l'Apocalypse, tous les autres textes d'après lesquels ont été faites les peintures que nous décrivons ; il est inutile de les transcrire ici.

rable vieillard, debout au milieu de son île de Pathmos, attend pour écrire que le ravissement de sa vision soit passé. Il regarde d'où part la voix qui l'appelle, et il aperçoit entre sept chandeliers, à cierges allumés, quatre à droite et trois à gauche, le Fils de l'homme assis sur l'arc-en-ciel dans une auréole bordée d'étoiles. Sa tunique à manches serrées et sa ceinture sont ornées de pierres précieuses. Il tient dans ses mains étendues sept étoiles d'une part et deux clefs de l'autre. De sa bouche sort un glaive tranchant et ses pieds nus posent sur un arc-en-ciel. Il se nomme A Ω : le premier et le dernier, le commencement et la fin. Lui-même explique à son serviteur Jean le symbolisme des sept étoiles et des sept chandeliers d'or. Les sept chandeliers sont les sept églises, grandes basiliques surmontées de leurs clochers; et les sept étoiles, les sept anges qui veillent en protecteurs sur les sept églises. Ces anges sortent à mi-corps des nuages et tendent vers le Christ leurs mains, prêts à obéir au premier commandement.

Les âmes de ceux qui ont été tués pour une croyance et qui jusqu'à la mort ont rendu témoignage de leur foi, nues[1] et suppliantes devant le trône de l'Agneau, crient vengeance :

VINDICA DOMINE SANGVINE̅ NOSTRVM — XPE DEVS PRESTO VINDEX TV NOSTER ADESTO

Debout sur son trône, qui est un autel, l'Agneau divin a le nimbe crucifère. Derrière lui, le Christ, IH̅S XP̅S, étend en cercle au-dessus de sa tête une écharpe blanche : il a levé le voile de l'allégorie et montré que l'agneau c'était lui-même. Un ange, pieds chaussés[2], se tient à sa gauche.

Les quatre cavaliers, nimbés et montés sur de vigoureux coursiers, s'élancent pour punir et châtier; ils figurent les fléaux dont la colère divine afflige le monde coupable :

HAS PENICTVRAS · BIS BINAS DISCE FIGVRAS

Une série de modillons simulés indique la naissance de la voûte absidale. Ils sont unis entre eux par une arcature courante sous laquelle pend une couronne[3] où alternent une colombe et un vase plein de fruits.

1. Les âmes, suivant la tradition iconographique qui se continue de nos jours à Rome, sont nues et sans sexe.

2. A Anagni, comme à Subiaco, les anges ont les pieds chaussés. C'est la seule infraction aux règles ordinaires de l'iconographie, que j'aie notée. Partout ailleurs, elles sont très-fidèlement observées, soit pour le nimbe, soit pour la nudité des pieds.

3. Ces couronnes sont circulaires, divisées en caissons et ornées de perles pendantes qui en maintiennent l'équilibre. Peut-être les crochets fixés aux extrémités étaient-ils destinés à recevoir des cierges. Ce seraient alors des « couronnes ardentes ». Je lis dans la « Vie de Boniface VIII », écrite par le bénédictin Rossi (Rome, 1651), que ce pape fit don à la basilique Vaticane d'une cou-

Au centre, dans une auréole circulaire qui emprunte ses vives couleurs à l'arc-en-ciel, l'Agneau, à nimbe jaune uni, à sept cornes et sept yeux, détourne la tête, comme pour inviter à le suivre; il appuie son pied de devant sur le livre qu'il est seul digne d'ouvrir et où est écrit :

ECCE	VICIT
LEO	DE TRI
BV	IVDA
RADIX	DD
APERI	RE LI
BRVM	

Les quatre animaux nimbés l'entourent dans cet ordre: ange, aigle, lion, bœuf, qui est celui de l'iconographie et non celui de l'Apocalypse. Leurs ailes sont ocellées, le livre de leurs évangiles fermé et semé de cabochons sur la couverture. L'ange a les pieds chaussés et, comme chez les Grecs, il présente son évangile, les mains enveloppées respectueusement dans son manteau. Au-dessous vingt-quatre siéges destinés aux vingt-quatre vieillards rois et prêtres, qui doivent régner sur la terre. Ces vieillards offrent à l'Agneau, dans des calices parfumés, les prières des saints et chantent à sa louange un cantique qu'ils accompagnent de l'harmonie de leurs instruments. L'ancienne et la nouvelle loi, nous dit l'inscription, leur a conféré les honneurs et le titre de docteurs du monde:

┼ QVI LAVDANT · AGNVM ·· SENIORES BIS · DVODENI :
HOS VETVS ET NOVA LEX · DOCTORES CONTVLIT EVI :·

Réservé aux élus jugés dignes de louer et de suivre l'Agneau, le ciel apocalyptique est gardé par les anges qui en chassent les démons. Les deux travées qui avoisinent l'abside leur sont consacrées. A droite, sur un fond blanc semé de roses rouges, sans doute en signe de triomphe et de joie, brille une croix gemmée. Aux pendentifs, quatre anges chaussés combattent et terrassent quatre démons noirs, cornus et couverts d'un jupon aux reins.

A gauche, une croix bleue fleurie partage la voûte en quatre compartiments. Au centre, dans un médaillon rouge, le monogramme du Christ se complique d'une croix grecque, dont la tige supérieure, accompagnée de l'A et de l'Ω, s'arrondit en P; cette croix est coupée d'une autre croix en sautoir ou en X. Dans chaque canton, semé d'étoiles ardentes sur un fond blanc, un ange étend ses bras en croix et pose ses pieds nus sur une roue de feu; ses six ailes

ronne d'ivoire, historiée de douze faits du Nouveau Testament : — « Item vnam coronam de ebore, cum duodecim historiis Novi Testamenti valde pretiosam » — Voir p. 344.

rouges et ses mains sont ocellées. C'est ainsi que les deux Églises, grecque et latine, représentent l'ordre des Trônes.

Continuant à gauche, nous arrivons, par deux autres travées, en face de l'abside latérale, dédiée à sainte Secondine. Dans l'une, quatre anges chaussés soutiennent un médaillon bordé d'étoiles et marqué du monogramme précédent, où la colombe divine, reconnaissable à son nimbe crucifère, est appuyée sur un autel. Aux angles sont suspendues quatre grandes couronnes perlées, plus riches et plus ornées que celles de l'abside.

Dans l'autre travée, le Christ occupe à mi-corps une auréole circulaire dont la couleur bleue tranche sur le fond blanc de la voûte. Il bénit à la manière grecque et communique sa parole écrite aux quatre évangélistes. Nimbés et chargés de leurs livres, les quatre animaux sont assis dans des auréoles circulaires ainsi disposées :

AIGLE

BOEUF LION

ANGE

L'ordre iconographique est interverti[1] : l'aigle prend la place de l'ange, relégué au quatrième poste, et le bœuf passe avant le lion, qui seul est où il faut. Rigoureusement établie sur la nature même des symboles, la hiérarchie exigerait cette transposition :

ANGE

AIGLE LION

BOEUF

Sous l'autel latéral de gauche, orienté et isolé comme l'autel majeur, reposent les corps des saintes Secondine, Aurélie et Néomisie. Une inscription moderne l'indique en ces termes.

HIC REQVIESCVNT CORPORA S · S · S · SECVNDINÆ V · ET MART. AVRELIÆ ET NEOMISIÆ V · V

Quelques mots de leur vie avant de passer outre.

Sainte Secondine, vierge et martyre. — Sous l'empire de Dèce et de Valérien, des soldats furent envoyés de Rome à la recherche de saint Magne. Or, s'étant mis en route, au troisième mille hors de la ville', ils rencontrèrent le démon sous la forme d'un voyageur; ils l'accostèrent et ils en apprirent qu'il avait vu à Anagni, où l'avaient mandé les ordres de l'empereur, une noble jeune fille, nommée Secondine, que l'évêque Magne, grand enchanteur, avait trompée par ses maléfices et convertie au christianisme. Si bien renseignés, les

1. Il existe, au musée chrétien du Vatican, deux croix processionnelles de la fin du XIII[e] siècle, où l'ordre hiérarchique est le même qu'à Anagni.

émissaires impériaux vont à Anagni ; ils saisissent, par la trahison de Tarquinius, la vierge chrétienne, et, la trouvant inébranlable dans la confession de sa foi, la jettent en prison. Cinq mois après, Valérien député de nouveaux soldats pour la décider à sacrifier aux idoles. Sur ses refus obstinés, ils déchirent son corps en lambeaux. Mais elle, calme dans les tourments, priait pour la ville et les fidèles qui se recommandaient à son souvenir. Au moment où son âme s'envola au ciel, quittant un corps dont le sang s'était changé en lait embaumé, Dieu, par de terribles éclats de tonnerre, apprit aux persécuteurs qu'il veillait toujours sur ses saints. Longtemps elle dormit dans une grotte solitaire, jusqu'à ce qu'enfin la piété des habitants d'Anagni songeât à honorer par un culte celle qui, par son martyre, avait tant illustré la cité[1]. Sa fête est fixée au 15 janvier. Voici la collecte de son office :

« Deus, qui beatam Secondinam rutilanti virginitatis gloria et lacteo martyrii cruore decorasti, tribue, quæsumus, ut secundis ejus precibus et meritis adjuvemur. »

Sainte Aurélie et sainte Néomisie, vierges. — Elles naquirent en Asie, au xe siècle, de parents chrétiens. Lorsqu'elles demeurèrent orphelines, elles vouèrent à Dieu leur virginité et distribuèrent tous leurs biens aux pauvres. Délivrées des mains des Sarrasins qui, quelque temps, les retinrent prisonnières, les deux sœurs partirent en pèlerinage pour la Palestine, où un ange leur promit, comme récompense de leurs fatigues, les couronnes éternelles que donne le Seigneur : « Post laborum ærumnas, coronas accipietis a Domino sempiternas. » A leur retour, jetées par une violente tempête sur les côtes d'Italie, elles parcourent la Pouille et la Lucanie, puis s'acheminent vers Rome pour y prier au tombeau des saints Apôtres. Là se déclare leur vertu par de nombreux miracles. Elles quittent Rome; mais, chemin faisant sur la voie latine, elles rencontrent une troupe de soldats barbares qui les fouettent indignement. Un orage les dérobe à leur brutalité. Retirées à Macerata, au pays d'Anagni[2], elles y vécurent saintement. Le son spontané des cloches de toute la ville et des églises environnantes[3] révéla au peuple étonné une vertu qu'il ignorait. A leur tombeau s'opérèrent de tels prodiges, que l'on bâtit un oratoire en leur honneur. Saint Léon IX, en 1054, fit la translation de leurs corps à la cathé-

1. « Traditur sepultum fuisse (corpus) in vico Alapix, unde postea in civitatem translatum fuit. Extat in clivo australi montis Anagnini, non longe ab urbe, locus quidam titulo sanctæ Secundinæ vocatus, ubi extat crypta quædam, in qua olim quievisse fertur ». — « Act. », p. 74.

2. « In pagum Anagnini agri qui Macerata dicebatur ». « Acta ».

3. « Cuncta tum pagi ipsius ac finitimarum ecclesiarum, tum vicinæ urbis templorum ænea campanæ per se ipsas per horæ ferme spatium tinnierunt. » « Ibid. ».

drale d'Anagni, et adjoignit à la mense capitulaire le fond de Macerata, donation que nous avons précédemment constatée dans une inscription contemporaine.

A la voûte de l'abside, la Vierge, assise sur un trône, reçoit la bénédiction de son fils, qu'elle tient sur ses genoux. A droite et à gauche, sainte Aurélie et sainte Néomisie, séparées de la Vierge par des palmiers chargés de fruits, sont vêtues d'un riche costume. L'une a des perles mêlées aux tresses de ses cheveux, l'autre un voile blanc sur la tête; toutes les deux tiennent à la main la couronne promise par l'ange. Leurs pieds sont chaussés, parce qu'elles ont eu constance et courage à marcher dans la voie des commandements de Dieu[1]. Soumises à Marie, reine des vierges, elles ont ainsi mérité, après leur mort, de participer à la jubilation et aux adorations des élus :

+ TE NIMIS IMPLORANT VIRGO : IVBILANT ET ADORANT · :
DVM TIBI · SVBDVNTVR · NATVM MORIENDO SECVNTVR : ·

Sainte Secondine (SCA SECVNDINA), tête nue, perles aux cheveux et chaussée, précède les actes de son martyre, qui se développe au pourtour de l'abside en neuf tableaux :

1. Elle est arrêtée par les soldats : ..... CEPERUNT · IIS CVSTODIRE DEDERV [NT] · — 2. Elle prie dans sa prison étroite : son attitude est celle des Orantes des catacombes. — 3. Elle comparaît devant le juge, peut-être le César, assis et couronné. — 4. Elle console les martyrs d'Anagni qui, de la chaudière embrasée où ils sont plongés, tendent vers elle leurs mains suppliantes. — 5. Nue et voilée d'un simple linge aux reins, elle est déchirée, sous les yeux de l'empereur, avec des ongles et des peignes de fer; elle prie pendant ce supplice. — 6. Un ange descend du ciel, pieds chaussés, et recueille dans les plis de son manteau l'âme de la vierge martyre, qui a la forme d'une colombe blanche nimbée d'or[2]. — 7. Six hommes transportent son corps à Anagni; le peuple joyeux accompagne, des palmes à la main. — 8. ..... MARTIR REMEAU..... A la porte de la ville se pressent les habitants, avides de voir le corps que la générosité de Léon IX leur confie. — 9. L'évêque Grimaud, mitré et en chasuble rouge, bénit la sainte à son arrivée dans la cathédrale; il récite sur

1. On lit dans la Règle de sainte Brigitte, dictée par le Sauveur lui-même : « Quand tu mettras ta chaussure, tu diras : Béni soit mon Dieu qui me commande d'avoir des souliers, afin que je sois forte et sans tiédeur à son service; fortifiez-moi donc, pour je puisse marcher dans la voie de vos commandements ». — « Regola del Salvatore detta di S. Brigida »; Genova, 1652, p. 108

2. Rien n'est plus rare, dans l'art chrétien du moyen âge, que la représentation de l'âme d'un saint ou d'une sainte sous la forme d'une colombe. Il faut donc noter avec soin cette particularité peinte à Anagni. (*Note de M. Didron.*)

elle des prières qu'il lit dans le rituel. Il est suivi de son clergé et des deux croix gemmées, que nous avons déjà remarquées lors de la translation de saint Magne à Anagni. On dépose le corps de sainte Secondine dans une châsse précieuse, sous un ciborium où pendent en son honneur une couronne perlée et deux lampes[1]; un clerc l'encense.

En dehors de l'abside, l'Agneau de Dieu inspire les deux saints Jean qui garnissent les écoinçons. Saint Jean-Baptiste tient la droite; nimbé et pieds chaussés, il reçoit l'eau qui coule du rocher, eau salutaire avec laquelle il baptise et régénère : DA SALVBRES AMNE POPVLIS · BAPTISTA IOHANES. Saint Jean évangéliste montre aussi ce fleuve mystérieux dont, par son vol hardi, il est allé découvrir la source dans les cieux : DANS POLICOS AMNES VERBO PETIT ASTRA IOHANNES.

A la paroi méridionale reparaissent sainte Aurélie et sainte Néomisie. Entre elles s'ouvre une petite fenêtre et est représentée une corbeille de fruits avec deux pains. Chaussées et nimbées, les deux sœurs reçoivent une couronne qu'une main d'en haut, ange ou Dieu, pose sur leur tête. Sainte Aurélie, [SC] A AVRELIA, se distingue par une seconde couronne qu'elle tient à la main, et sainte Néomisie, SCA NEOMISIA, par la lampe allumée et le voile des vierges sages.

L'autel de l'abside latérale droite est consacré aux saints Sébastien, Étienne, Vincent, Césaire, etc.; il regarde l'orient et a pour toute ornementation quelques incrustations de serpentin et de porphyre[2]. La conque de l'abside, reblanchie lorsqu'on s'avisa de la défoncer par un œil de bœuf monstrueux, a presque perdu ses peintures. Il n'en reste que des lambeaux bien mutilés. Les trois diacres : Étienne (STEFANVS), Vincent (VINCENTIVS), et Césaire (S CESARIVS), portent la large tonsure, la dalmatique et l'évangéliaire, insignes de leur ordre. Un saint, couronné et le livre à la main, est nommé S EMESIVS. A l'extérieur de l'abside, un ange marche pieds nus. Saint Sébastien (S SEBASTIANVS) est attaché à un poteau; un jupon couvre sa nudité. Deux soldats lui décochent des flèches avec une expression de fureur qui se manifeste sur leur

1. Cette lampe, commune aux fresques d'Anagni et de Subiaco, se voit également aux mains des vierges sages, dans cette belle mosaïque de la fin du XIII[e] siècle, qui orne la façade de Sainte-Marie-in-Trastevere.

2. Les mosaïques de pierres dures ou d'émaux s'incrustent, au moyen d'un bain chaud, dans un lit profond que l'artiste creuse dans le marbre. Les joints, laissés en blanc, dessinent les contours et produisent un effet analogue à celui des plombs dans les vitraux. On ne peut les supprimer sans détruire l'harmonie des couleurs qui, autrement, anticipent les unes sur les autres et s'amalgament. Le ciborium de Saint-Jean-de Latran, nouvellement restauré, en est un exemple. On a voulu éviter ce que l'on croyait un défaut dans l'œuvre du moyen âge, et l'on est tombé dans une faute plus grossière, si toutefois il y avait précédemment faute.

visage et dans leurs mouvements. Ces deux vers contiennent l'éloge de la constance du martyr et une prière pour les âmes pieuses qui l'honorent :

+ SVSTINET AFFIXAS DOMINO SERVANTE SAGITTAS
RESPICIAT MENTES MARTIR SVA FESTA COLENTES

Je ne puis croire que les deux autels établis, l'un au midi, l'autre au nord, datent de l'époque des restaurations. Je ne parle pas de leur forme actuelle qui a été rajeunie, mais de leur disposition première. Il n'est pas possible que dans cette basilique où, au XII[e] et XIII[e] siècles, l'on a un soin si scrupuleux d'orienter tous les autels, deux seulement soient dans des directions aussi insolites qu'anormales. J'ai du reste, à la décharge de ces siècles qui ne faisaient rien à la légère, le témoignage des « Actes », qui assignent à l'an 1322 la fresque de l'autel de saint Pierre. Cet autel s'enfonce sous une absidiole, faite évidemment après coup, car elle est taillée dans l'épaisseur même de la muraille. Il a pour rétable une grande fresque, où saint Pierre assis, en chasuble rouge marquée en avant de la croix en T, bénit et tient la crosse de la main gauche. Couronnées et voilées, sainte Aurélie et sainte Néomisie l'accompagnent ; l'une d'elles a un livre. Comme au XIV[e] siècle, les nimbes sont en relief et gravés. C'est sous cet autel que repose le corps de saint Pierre.

La travée de voûte correspondante offre sur un fond blanc un semis d'étoiles rouges et, au centre, dans une auréole circulaire, le même monogramme que nous avons noté et qu'adorent quatre anges issants, mains étendues.

Vis-à-vis l'autel de saint Pierre est celui de sainte Olive. Est-il bien à la place de l'autel que consacrait, en 1130, l'anti-pape Anaclet II ? Il est impossible de trancher la question, car l'autel actuel date seulement de 1704 et le marbre commémoratif a été enlevé et égaré, à cause du nom d'Anaclet. Mais, « à priori », je nie qu'en 1130, ou encore si l'on veut, en 1231, l'autel de sainte Olive ait été tourné au midi. Voici l'inscription telle que la cite Marangoni, dans les « Acta », page 167 :

+ ANNO DNICE INCARNATIONIS MCXXX PONTIFICATUS DMI ANAQLETI SCDI PP. ANNO IIII · INDICT · XII · MSIS SEPTBRIS DIE VII · DEDICATV E HOC ALTARE PER MANUS EIVSD DMI ANACLETI VNA CVM RAONE ANAGNINO EPO IBIQVE CORPVS BEATE OLIVE RECONDITV EST · FABRICANTE HAC AVLA DMO IOHE PATRICANO

Chanoine ou prévôt d'Anagni, je n'aurais pas de repos que cette inscription ne fût retrouvée, et, fier de ma cathédrale, à défaut de l'original, j'y apposerais cette copie, en face même de la dédicace de saint Pierre. Patricani, son contemporain, est un habile architecte et, soit qu'on restreigne ses travaux au sanctuaire proprement dit, à l'abside (AVLAM), soit qu'on les étende à la

basilique entière, son nom complète la série des artistes que nous avons mentionnés, et il est digne d'occuper parmi eux une noble place. Nous espérons donc voir ce nom remis au grand jour et tiré de cet oubli profond où l'avait précipité le schisme d'Anaclet.

Revenons à sainte Olive.

Sainte Olive, dont la fête se célèbre le 3 juin, vivait au ve siècle; elle naquit à Anagni, comme sainte Secondine, d'une famille patricienne. De bonne heure elle consacra à Dieu sa virginité, refusant les alliances les plus avantageuses que lui offraient ses parents. Elle vécut dans la prière, la pénitence et la mortification de la chair[1]. Elle s'endormit paisiblement dans le Seigneur, à la suite d'une vision béatifique du ciel. — L'autel actuel, où repose son corps, porte la date de 1704. Michel Machi, abbé de l'ordre de Citeaux en Pologne, désirait avoir une relique de sainte Olive pour l'église abbatiale qu'il venait de faire reconstruire. L'évêque Paul Gerardi, à qui il s'adressa, crut devoir ouvrir le tombeau de la sainte; il trouva son corps dans le sarcophage ou urne de marbre qu'il relégua sans destination dans une des chapelles supérieures de la basilique, et détacha de ce corps un des bras qu'il envoya à l'abbé, le 27 mars 1703. L'année suivante l'abbé, reconnaissant, gratifiait sainte Olive et le chapitre d'un don de cent écus d'or. Cet or fut employé comme on était capable de le faire alors : on plaqua de stucs dorés toute la travée, l'autel fut reconstruit à neuf, la statue de la sainte fut placée dans une ouverture qui devait donner de sa lumière à l'autel et cette inscription fut peinte en lettres d'or au commencement de l'œuvre :

D · MICHAEL ANT · HACKI ABBAS OLIVEN · ORD · CISTERC ·
DIOEC · VLADISLAVIEN · D · D · D · A · D · MDCCIV.

A tout ce remaniement, la crypte de saint Magne a perdu une travée historiée et une représentation de sainte Olive, qui tenait d'une main une branche d'olivier et de l'autre un bouquet de fleurs[2]; comme art, elle n'a absolument rien gagné.

L'histoire de l'arche d'alliance et de Samuel occupe seule sept travées; en voici l'indication sommaire :

1. « Quod si membrorum suorum legem aliqua ratione mentis legi repugnare sentiret, confestim suis ipsa mamillis aculeos infigebat, nec eos antequam sanies erumperet, evellebat, atque ita corpus suum castigando in servitutem spiritus redigebat ». — « Offic. sanct. eccl. Anagn. » — Sur sainte Olive et les autres patrons d'Anagni, voyez : « P. Filippo Ciammaricone da Sezze, min. conventual. — « Sanctuario Anagnino, dove si leggono l' historie delli gloriosi sancti, li sacri corpi de quali riposano nell' insigne cathedralo della citta d'Anagni ». — Velletri, 1704, in-4° de xxiv et 288 pages.

2. L'évêque Lauri l'a fait graver sur acier. Le dessin et la gravure sont détestables.

Les Israélites, déjà vaincus par les Philistins[1], vont chercher l'arche à Silo (SILO). Ils la placent au milieu d'eux, afin d'échapper à la main terrible de leurs ennemis. Le combat s'engage de nouveau. Les Israélites perdent trente mille hommes et l'arche reste, avec la victoire, aux Philistins. Ophni et Phinées (OBNI-FINEE), fils du grand prêtre Héli, sont mis à mort.

L'arche (ARCA DEI) est un coffre de bois à hauts pignons, porté sur quatre roues. Les soldats sont vêtus de la cotte de mailles et coiffés du chaperon ; ils ont aussi le casque conique et le bouclier rond ou triangulaire.

L'arche est transportée à Azot (AZOTVM) sur les épaules de quatre Philistins. Les soldats suivent, bagage sur le dos. Trois inscriptions, aujourd'hui mutilées, complétaient aux arcs-doubleaux cette scène historique :

+ PERDITVR ARCA DEI..... TI MO..... + SASON DEVS..... + IST.....

Marie, nommée par l'Église arche de la nouvelle alliance (FŒDERIS ARCA), est au milieu des quatre villes principales du royaume des Philistins. Elle a les mains levées et semble prier pour ces quatre villes infidèles, qui lui offrent des présents. Les idoles d'Azot (AZOT) sont tombées, et c'est ce qui a décidé ASCALON (ACCARON et GAZA) à battre le fer, à marteler un veau d'or, et accomplir cette parole mutilée (FACITE... ESAVSEOS7CE...) dans l'inscription, mais entière au premier « Livre des Rois », v. 5 et 17, ch. VI : « Facietisque similitudines anorum vestrorum et similitudines murium, qui demoliti sunt terram; et dabitis Deo Israël gloriam. — Hi sunt autem ani aurei, quos reddiderunt Philistiim pro delicto, Domino : Azotus unum, Gaza unum, Ascalon unum, Geth unum, Accaron unum. »

La voûte, divisée par une charmante croix de rinceaux, dont Marie est la fleur, n'offrait, dans ses quatre cantons, que quatre places pour les villes fortifiées des Philistins : Geth fut donc supprimée.

L'arche quitte Azot (AZOTUM) et arrive, traînée par deux vaches, au pays des Bethsamites (BESAMIS), où elle reçoit en hommage un sacrifice de deux taureaux. Le peuple se presse au-devant d'elle, et est puni de sa curiosité par la mort de cinquante mille personnes. Désolé, il s'écrie : QVIS POTERIT STARE Ī CŌSPECTU DN̄I ? Il prie les habitants de Cariathiarim (CIVITAS CARIATHERIM) de reprendre l'arche : ARCA DN̄I DESCĒDIT... AD VOS.

Ils vont la chercher chez les Bethsamites (CIVITAS BETHANIENSIUM) sur cette seconde instance : ARCA DOMINI DESCENDITE, résolus à la conduire jusqu'à la maison d'Abinadab : REDVCAM' EĀ Ī DOMO AMINAD.

1. Nous prions les lecteurs de recourir au premier « Livre des Rois », chapitres IV-X ; ils y trouveront tous les textes d'après lesquels ces peintures ont été exécutées.

Abinadab la place honorablement dans sa maison (DOMVS AMNADAB) sous un ciborium où pendent deux lampes allumées, et lui-même s'agenouille devant en prière.

Samuel commande aux enfants d'Israël de renvoyer les idoles : AVFERTE DEOS ALIENOS DE MEDIO VESTRUM ET ASTAROT. Aussitôt, la pioche à la main, ils se mettent à l'œuvre et renversent de leur piédestal Astaroth et Baalim (IDOLVM ASTAROT BALAI), puis adorent le Seigneur (IC XC) dont la tête sort des nuages.

Samuel asperge le peuple d'eau bénite : la main de Dieu, au ciel étoilé, lui accorde protection.

Samuel offre à Dieu un agneau, au nom du peuple qui le supplie : NE CESSES CLAMARE PRO NOBIS AD DOMINV. Dieu montre, par sa bénédiction, qu'il agrée le sacrifice.

Aidés par ce secours du ciel, les Israélites sortent de Masphath; poursuivent les Philistins avec la lance, la hache d'armes et le glaive; font des prisonniers qu'ils attachent nus à des arbres, et s'avancent jusqu'à Betchar (BETHAR). Samuel prend une pierre carrée (LAPIS AIVTORII), qui marquera le lieu de la victoire et la délimitation du territoire agrandi[1] : DIXIT D'... VSQVE AVSILIATISE... NOBIS.

Samuel montre le jeune Saül au peuple qui lui demande un roi : STATVE... REGE...

Samuel (SAMVEL) invite Saül (SAVL) à sa table. Saül s'agenouille en présence du juge qui va le consacrer, et Samuel verse une pleine corne d'huile sur la tête de l'élu.

Samuel, dans toutes ces représentations, est nimbé, non comme personnage historique, mais comme figure du Sauveur. Terminant cette série, le Christ (IC, XC) bénit à trois doigts et indique que, lui aussi, a régné sur son peuple et l'a sauvé par la croix. Cette croix, resplendissante de pierreries, est soutenue par quatre anges dont les pieds nus ne sont garantis que par de minces sandales. Comme Samuel, le Christ a renversé le culte des idoles par son Évangile que les quatre évangélistes propagent par le monde. Ils sont ainsi diposés :

AIGLE
LION BOEUF
ANGE

L'ange a six ailes, les pieds nus, les mains étendues; il est ocellé sur toute la surface du corps.

Saint Jean, le disciple bien aimé (S IIIO), obtient ici une mention particu-

lière. En présence de Domitien (DOMITIAN), il est plongé, nu et imberbe, dans une large chaudière placée devant la Porte Latine[1], tandis qu'un de ses bourreaux lui coupe les cheveux.

La Vierge est traitée avec prédilection dans cette basilique de Sainte-Marie. L'artiste y revient une autre fois : il la peint allaitant son enfant, tandis que saint Pierre, les clefs du ciel en main, saint Paul, saint Jean (imberbe), et un autre apôtre, tous avec le « volumen » roulé, l'escortent et écoutent les accents lointains des prophètes : David, couronné dit :

MATER SION DICET HOMO ET..... FACTVS EST IN EA 7 ISE FVNDAVIT EAM ALTISSIM?

Isaïe l'annonce dans un texte bien connu : ECCE VIRGO...

Deux reines, peut-être deux sibylles, prophétisaient aussi. Les paroles écrites sur leurs phylactères sont malheureusement illisibles. Prophètes et sibylles s'abritent sous les branches feuillagées d'une croix dont l'Agneau divin occupe le centre. A cette faveur s'ajoute celle du nimbe[2]. Ce nimbe m'intrigue encore, et il me ferait douter que ces reines ou princesses fussent des sibylles, si plus loin je ne rencontrais les saisons nimbées.

Je finis avec l'Ancien Testament par les deux travées qui surmontent l'autel de saint Sébastien. Leur place ne pouvait être mieux choisie; car, dans ces pains offerts à ABRAHAM par Melchisédech, et dans cette nourriture miraculeuse apportée par le corbeau au prophète Élie, l'allusion à l'Eucharistie et au sacrifice de la messe est évidente.

Prêtre du Très-haut, Melchisédech offre à l'autel, enrichi d'ũn ciborium.

1. Un petit oratoire constate à Rome l'emplacement du supplice. Une inscription du XII[e] siècle, encastrée dans le mur intérieur, nous fait connaître les reliques qui y sont conservées ,

+ MARTIRII CALICĒ BIBIT HIC ATHLETA IOHĒS.
PRINCIPII · VERBV̄ · CERNERE QVI · MERVIT ·
VERBERAT · H̄C FVSTE · PROCSVL · FORFICETONDET ·
QVĒ · FERVENS · OLEVM · LEDERE · N̄ VALVIT ·
C̄DITVR HIC · OLEV̄ · DOLIV̄ · CRVOR · ATQ; CAPILLI ·
QVE C̄SECRANTVR · INCLITA ROMA · TIBI ·

Benoît Adam, auditeur de rote pour la France, restaura cet oratoire, en 1500, et inscrivit au-dessus de ses armes : de..... à trois aigles éployées de..... 2 et 1, et de sa devise, AV · PLAISIR · DE · DIEV :

DIVO · EVANGTE · SACELLVM · BENEDICTVS ·
ADAM · AVDITOR · GALLIC' · DICAVIT ·
IVLIO · II° · PONT · MAX · AN° · M° · CCCCC° · VIIII ·

2. Pinturicchio ou un de ses élèves a nimbé David et Salomon dans ses fresques de Saint-Pierre-in-Montorio.

Sa mission lui vaut le nimbe, comme le vaut à Abraham celle de « Père des croyants »[1].

Élie (ELIAS) est nimbé, et ses pieds nus ne portent que des sandales. Assis dans une auréole elliptique, il prend le pain que lui apporte un corbeau. Plus loin, il conduit lui-même un char de feu, et jette son manteau au prophète Élisée : Élisée s'élance pour le saisir et murmure. Nous n'avons plus que l'écho de sa plainte :... AEL ET AVRIGA EIVS[2].

Les fresques qui tapissent la paroi orientale sont, à part celle de la travée médiane, des hors-d'œuvre et des répétitions inutiles. Le grand thème était achevé, et cependant il restait encore quelques vides. On y supplée lestement. Saint Magne[3] et saint Onuphre[4] y reparaissent deux fois. Saint Paul y tient son glaive levé et le livre de ses Épîtres ouvert; saint Pierre, les menottes qui chargèrent ses mains; saint Jean, toujours imberbe et pieds nus, montre les premiers mots de son Évangile : IN PRINCIPIO ERAT VERBV̄.

Sur ces vingt et une travées de voûtes, l'une est consacrée aux sciences naturelles et à l'influence des saisons sur l'homme. C'est en peinture monumentale ce que les gravures du commencement du XVIe siècle mettent en tête de leurs livres d'heures illustrés. L'homme nu (HOMO) est assailli aux pieds, à la tête et aux flancs par les quatre saisons, petites têtes nimbées, qui disent dans des paroles incomplètes : VER HVMIDV ET CALIDVM — ESTAS CALIDA ET SICCA — [AVTVMNVS] FRIGIDVS... — [HYEMS] HVMIDA.

L'arc-doubleau renchérissait par de plus amples explications : DE QVO...... ODICTVR HVIVS — ETAS HVMI... QVASI... + DE SE F... Avec un échafaudage et de la patience, je serais venu à bout de déchiffrer ces curieuses inscriptions. Mais l'un m'a plus fait défaut que l'autre.

Suivent les quatre éléments : l'air, la terre, l'eau et le feu, que Gallien et Hippocrate étudient et spécifient : IGNIS... XXVII TVS — AER SVBTILIS XVIII. — ... TERRA VIII... DORPVLENTA IMMOBILIS.

Gallien (GALIENVS), assis sur un pliant et placé devant une table dont une colonne forme le support, écrit que le monde qu'il a près de lui est composé des susdits éléments : MUNDI PRESENTIS SE ..... MANET EX ELEMENTIS.

1. Dans une peinture grecque sur bois, Melchisédech a le nimbe et les pieds chaussés (musée chrétien du Vatican, XXe armoire).

2. « Eliseus autem videbat et clamabat : Pater mi, pater mi, currus Israël et auriga ejus. Et non vidit eum amplius... » — « Regum IV », cap. II, v. 12.

3. Sa chasuble rouge est brodée d'un appareil réticulé, perlé aux points de jonction : dans chaque losange figure une croix fleurdelisée.

4. Saint Onuphre n'a d'autre vêtement que ses longs cheveux et son épaisse barbe blanche.

Hippocrate (IPCRAS), plongé dans un fauteuil, médite sur ces éléments qu'il a combinés et qu'il a concentrés, en vrai alchimiste, dans des fioles de verre symétriquement placées sur ses étagères. Il développe la pensée de Gallien, et parle comme lui, en vers :

EX HIS FORMANTVR QVE SVNT QVICVQ; CHREMANTVR

J'ai cherché inutilement sur les murs quelques noms de peintres. J'aime mieux croire qu'ils ont disparu dans les restaurations ou les dégradations de certaines travées, que de supposer que ces artistes, peu modestes de leur nature, n'ont pas signé. Le peintre ne sera pas resté en arrière sur l'architecte, le sculpteur[1] et le mosaïste. Nous ne sommes d'ailleurs qu'à cinq lieues de Subiaco, et là, pas une seule fresque n'est anonyme. Ainsi, au couvent de Saint-Benoît, près Subiaco, les peintures sont signées, dès le XIIIe siècle, de deux noms :

FRATER ODDO .·. MO[NACHVS]

Après le frère Oddo, on lit le nom de maître Conxolus ou Gozzoli :

MAGISTER CONXOLV' PIXIT HOC OP'

Pour le XVe siècle, en 1466, 1488 et 1489, on lit :

STAMMATICO · GRECO · PICTOR · PERFECI

Dans la crypte d'Agnani, au lieu de ces noms de peintres, si instructifs pour l'histoire de l'art, je n'ai rencontré que des noms de voyageurs gravés à la pointe, en gothique carrée; mais ces noms sont assez insignifiants pour que je ne m'y arrête pas davantage.

1. Le marbrier sculpteur, Vassalleto, qui signa le chandelier pascal de la cathédrale d'Anagni, a signé également un lion de marbre blanc, accroupi en dehors du portique de l'église des Saints-Apôtres : + BASSALESTVS. Nous retrouvons, encore et toujours à Anagni, mais dans la cathédrale de Saint-André, le même sculpteur du XIIIe siècle. Sur le siége épiscopal de cette église Saint-André, il a écrit : VASALET' DE ROMA ME FECIT. Pour l'histoire des artistes, l'Italie est une mine inépuisable, et, malgré tout ce qu'on y a déjà pris, une mine à peu près vierge. Les noms d'artistes y abondent par centaines, pour ne pas dire par milliers. En ce moment, 30 mai 1856, je possède environ cent noms d'artistes du moyen âge, que j'ai récoltés à Rome même ou dans les environs.

TRÉSOR DE LA CATHÉDRALE

I. — DE LA MITRE.

La mitre est de droit, dans les solennités, la coiffure des évêques et des abbés, et, par concession, des cardinaux, des chanoines de certains chapitres privilégiés, comme celui des cathédrales de Naples et de Milan, et des protonotaires apostoliques [1].

La plus ancienne mitre connue serait incontestablement celle que possède à Rome l'église de Saint-Martin-des-Monts, s'il était possible de prendre au sérieux la tradition qui donne cette mitre comme celle offerte par l'empereur Constantin au pape saint Sylvestre. Hugues Ménard [2], Onuphre Panvinius et le cardinal Bona ne font pas remonter l'adoption de la mitre au delà de l'an 1000. Cependant, dès 835, Théodulphe, évêque d'Orléans, la mentionne assez clairement dans ces trois vers :

> Aurea pontificis cingebat lamina frontem,
> Quæ bis binus apex nomen herile dabat;
> Illius ergo caput resplendens mitra tegebat.

Mabillon, dans sa préface au ve siècle bénédictin, nous fournit le commentaire de ces vers :

« Ex quibus verbis quadrifidam olim fuisse mitram episcopalem non nemo forsan colligeret : at adverbium numericum, bis, non cadit in adjectivum binus, sed in verbum dabat; ita ut sit sensus : Binus apex bis dabat herile nomen; nempe jus, ut puto, quod vocant spirituale et temporale. »

Voici donc, dans les deux cornes de la mitre, une double puissance indiquée. Sera-ce, comme l'a prétendu dom Tosti, pour la double couronne de la tiare des papes, une marque non équivoque de pouvoir spirituel et

1. « Novem autem sunt ornamenta specialia pontificum, videlicet : caligæ, sandalia, succinctorium, tunica, dalmatica, MITRA, chyrothecæ, annulus et baculus ». — INNOC. III, « de sacrificio Missæ », lib. I, cap. 10.

2. « Existimo, vix ante annum post Christum natum millesimum, mitræ usum in Ecclesia fuisse ». — « In libr. Sacrament. » S. GREGORII MAGNI.

temporel? Mabillon l'affirme. J'aime mieux le symbolisme que lui attribue, au XIIe siècle, saint Bruno, évêque de Ségni :

« Mitra, quæ linea est, castitatis odorem munditiamque significat.... Hoc autem ornamentum multum erat capiti necessarium, quia ibi sunt quinque corporis sensus, quibus corruptis facile castitas violatur. Mox ne ergò sensus corporis episcopi violentur, merito mitrâ castitatis ejus caput ornatur [1] ».

Ce texte mentionne la seule « mitre de lin ». Maintenant encore, en présence du pape, les évêques assistants au trône n'en portent pas d'autres. Ce lin signifie la bonne odeur et l'éclat de la chasteté ; l'évêque en fait un ornement qui couvre et préserve les cinq sens de sa tête, sens fragiles et impressionnables, par lesquels le parfum pourrait s'évaporer et la blancheur se ternir.

Le pape, évêque de Rome, officie pontificalement et assiste aux chapelles avec la mitre ; la tiare est exclusivement réservée, comme symbole d'autorité, aux processions et aux bénédictions les plus solennelles. Innocent III en expliquait ainsi la raison, aux premières années du XIIIe siècle.

« R. Pontifex in signum imperii utitur regno, et in signum pontificii utitur mitrâ. Sed mitrâ semper utitur et ubique ; regno verò nec ubique neque semper, quia pontificalis auctoritas et prior est et dignior et diffusior quàm imperialis. Ecclesia in signum temporalium dedit mihi coronam : in signum spiritualium contulit mitram. Mitram pro sacerdotio, coronam pro regno : illius me constituens vicarium, qui habet in vestimento et in femore scriptum : Rex regum et dominus dominantium [2] ».

Les cérémoniaux du moyen âge distinguent deux sortes de mitres, la mitre « simple » et la mitre « à orfrois ». L'orfroi s'applique de trois manières : verticalement, en « titre » ; horizontalement en « cercle » ; en « titre » et en « cercle » à la fois. « Prima est alba tota ; altera de auriphrygio in titulo, sine circulo ; tertia auriphrygiata in circulo et in titulo » [3]. La mitre à double orfroi sert pour les fêtes, excepté en temps de pénitence et de deuil. Celle dont l'orfroi est en « titre » figure dans les consistoires et les jugements ; l'orfroi sans perles s'emploie aux féries. La mitre blanche est affectée aux dimanches et à l'Avent.

« Aurifrixiata in circulo et in titulo utitur in officiis diebus festivis et aliis, excepto a Septuagesima usque ad Pascha, et ab Adventu usque ad Natale et quando cantat pro defunctis. Et ratio, quia coronam repræsentat, et activæ et

1. « In lib. de Sacramentis ecclesiæ et mysteriis ».
2. « Sermo de S. Sylvestro pp. ».
3. « Cérémonial » de GRÉGOIRE X, XIIIe siècle.

contemplativæ vitæ discursum. Mitra verò cum aurifrigio in titulo, sive in circulo, utitur cùm sedet in consistorio et judicat, undè coronam regalem repræsentat. Mitra alba utitur diebus dominicis et aliis non festivis ab adventu Domini usque ad vigiliam nativitatis Domini in vesperis, præterquam in tertia dominica adventus quæ dicitur dominica Lætare, quia tunc papa facit quamdam solemnitatem »[1].

« Sunt duo pluvialia et tres mitræ : alba aurifrigiata cum perlis, alia sine perlis aurifricata, quam defert diebus feriatis. Quibus sic peractis, deponitur ei mitra aurifricata et recipit similem de garnello albam et planam »[2].

J'ai trouvé dans le riche trésor de la cathédrale d'Anagni plusieurs mitres papales contemporaines des textes que je viens de citer. Je suis heureux de les opposer à la laideur des mitres modernes, françaises et italiennes; de forme triangulaire, elles sont basses, légères et élégantes.

La beauté d'un vêtement dépend le plus ordinairement de la coupe. Le moyen âge n'a pas connu d'autre type pour la mitre que le triangle. L'effet qui en résulte est si gracieux, que j'ai moi-même taillé des patrons sur ces mitres du XIIIe siècle pour les offrir comme modèles. Ils sont déposés au bureau des « Annales Archéologiques ». Il y a toujours quelque inconséquence dans les choses humaines. Savez-vous où se réfugia l'ogive, quand elle fut répudiée par les architectes? sur la tête des évêques. Aussi sont-ils singulièrement coiffés depuis que leur mitre s'est transformée en monument ogival, gothique, si l'on veut, suivant la dédaigneuse expression du temps. J'ignore quelle mitre portait Fénelon; mais je serais curieux d'apprendre que l'ogive, ce « colifichet » contre lequel il cria si haut, s'était implantée, bon gré mal gré, sur la tête de son détracteur.

Les mitres étaient basses, car toute coiffure doit être proportionnée à la taille de celui qui s'en sert. Il y en a de différentes hauteurs au XIIIe siècle. Ainsi celles que j'ai apportées d'Anagni varient de vingt et un à vingt-trois centimètres en raison égale de la largeur. Maintenant, au contraire, le modèle est le même pour tous indistinctement, et, pour tous, il est exagéré. J'ai souvent entendu dire : la mitre actuelle ne diffère pas de celle des Pères du Concile de Trente. Vraiment! eh bien, archéologues, nous serions trop contents de voir les évêques habillés comme ils l'étaient à cette époque. L'exagération commençait, la décadence n'était pas encore venue. Le concile passé, sur la fin du XVIe siècle, cette décadence arrive grand train. J'espère pouvoir un jour prouver cette thèse par les monuments existants à Rome. La mitre de damas blanc, conservée

1. « Cérémon. » de GRÉGOIRE X.
2. « Ordre Romain » du card. GAETANI, sous Boniface VIII.

comme relique de saint Charles Borromée dans son église titulaire de Sainte-Praxède, tient le milieu entre la forme fixée par la tradition et la forme actuelle complétement dénaturée. Laissant cette dernière, le choix n'est pas difficile.

La mitre moderne, ajoute-t-on, est plus majestueuse. Question de goût. Mais alors si la majesté est proportionnée à la hauteur de la mitre, quelle extension ne sera-t-il pas possible de donner à cette majesté? L'un en voudra plus et l'autre moins; quant aux brodeuses, elles n'en trouveront jamais trop.

La mitre actuelle emprisonne la tête dans un étui de gros carton, jugé nécessaire pour la maintenir dans sa rigidité. Lourde, elle écrase et fatigue le dignitaire qu'elle n'embellit pas, mais qu'elle fait suer. Je demande pardon d'entrer dans ces détails dont chacun peut vérifier l'exactitude. Voici dans toute sa simplicité la façon d'une mitre du XIII[e] siècle : une feuille de parchemin, cousue entre deux morceaux de soie, dont l'un, brodé, revêt l'extérieur et dont l'autre, uni, joint les deux cornes en se modelant sur le triangle qu'il contourne et dont se forme la coiffure intérieure. Avec de pareilles mitres, souples et légères, la longueur des processions ou des offices n'est plus à redouter.

L'élégance ressortira de la description suivante des mitres d'Anagni :

1° Mitre de laine blanche. Les fanons droits sont frangés de rouge.

Commencement du XIII[e] siècle.

2° Mitre blanche, également de laine, à orfrois brodés en « titre » et en « cercle ». Travail byzantin du XII[e]-XIII[e] siècle. Sur le fonds noir de l'orfroi se détachent, avec les vives couleurs de la laine et de l'or, dans des médaillons alternativement losangés ou circulaires, des effigies de Saints. A la partie antérieure et en « titre », le Christ bénit et tient le livre de vie. Il est accompagné à droite et à gauche d'une fleur de lis. L'orfroi en « cercle » détaché par le prince Massimo, m'ont assuré les chanoines, figure aujourd'hui dans sa collection. Si le fait est vrai, on ne saurait trop protester contre une semblable mutilation, faite d'ailleurs sans autorisation capitulaire.

Au revers, Marie, $\overline{\text{MHP}}$ $\overline{\Theta\text{Y}}$, prie les bras ouverts et étendus. Plus bas, un saint bénit et montre le livre des évangiles. Deux anges les regardent et les assistent; ils ont à la main une fleur de lis. Tous ces petits sujets, où les personnages ne sont vus qu'à mi-corps, sont traités avec beaucoup de finesse, selon les règles ordinaires de l'iconographie chrétienne.

3° Mitre de soie blanche, doublée de soie rouge.

L'orfroi la partage en « titre » et en « cercle ». C'est un simple galon d'or très-étroit, où l'on distingue encore parfaitement la place qu'occupaient autrefois les cabochons. Sur un semis de fleur de lis et de croissants d'or, par

allusion peut-être aux armoiries du donateur, saint Thomas de Cantorbéry occupe le côté droit de l'orfroi, et saint Nicolas le côté gauche. On les reconnaît à leur nom écrit à la hauteur de la tête : THOMAS. — NICHOLAVS. Le SANCTUS est ici oublié, tout aussi bien que le nimbe. Les deux évêques, vêtus pontificalement, bénissent à la manière latine. Au revers, le semis est d'étoiles et de croissants d'or ; des deux personnages imberbes, l'un se nomme saint Jean l'évangéliste (IOHANNES). Aucun signe particulier ne caractérise le second.

Deux fanons, longs et élargis à l'extrémité inférieure, sont attachés par derrière. De soie blanche, ils sont brodés, comme la mitre, de fleurs de lis et de croissants d'or. Leur longueur peu commune s'explique par l'usage de les ramener en avant, usage constant selon les monuments romains et que paraît avoir ignoré dom Tosti dans cette phrase de son histoire du pontificat de Boniface VIII : « A son couronnement, dit-il, on plaça sur sa tête une mitre à deux pointes, qui laissait tomber à droite et à gauche sur ses épaules les saintes infules [1]. »

L'écriture, qui tend à la gothique ronde, et la raideur des personnages me font attribuer cette mitre à la seconde moitié du XIIIe siècle.

4° Mitre blanche, sans parchemin, mais renforcée de grosse toile. L'orfroi de soie rouge, autrefois rehaussé de perles et de paillettes, est bordé d'un galon d'or. Il est mis en « titre » et en « cercle », et en médaillons circulaires de chaque côté du « titre ». Les fanons n'existent plus. Nous sommes ici aux dernières années du XIIIe siècle, peut-être même aux premières du XIVe.

II. — DE LA CHASUBLE.

1° La cathédrale d'Anagni possède une chasuble et deux dalmatiques faussement attribuées au pontificat d'Innocent III ; je les assigne à celui de Boniface VIII. Quand la mode changea, sous l'épiscopat de Sénèque, sans aucun doute, la chasuble trop ample fut retaillée en chape, et, du surplus, on fit des manches à la dalmatique et à la tunique, qui offrent actuellement un bizarre assemblage de pièces rapportées. C'est donc moins pour leur forme qu'au point de vue iconographique que ces vêtements méritent d'être étudiés. L'étole seule paraîtrait authentique.

La légende, qui accompagne la plupart des scènes, est en gothique ronde, aussi régulière que belle. La broderie suit, sur un fonds de toile fine, le dessin

1. T. I, p. 134.

préalablement tracé à la plume. La chasuble, méconnaissable dans sa transformation en chape, est ainsi décrite par l'« Inventaire de Boniface VIII » :

« Item. Una planeta contexta ad aurum, et de serico, de ystoria Saluatoris. Ab annuntiatione beate uirginis et natiuitate xpi usque ad resurrectionem. Et de assumptione beate uirginis. Et foderata sennato rubeo cum aurifrisio ex parte ante cum pernis ».

Trente médaillons circulaires, brodés en soie de diverses couleurs, représentent la vie de Notre-Seigneur. Des anges agenouillés et nimbés, pieds nus, la navette en main, encensent entre les médaillons. Tous les personnages se détachent sur une broderie dont les fils d'or imitent ce qu'on a depuis appelé « point de Hongrie ». Voici l'« histoire » peinte à l'aiguille sur cette chasuble.

L'ange Gabriel, debout devant Marie, lui annonce, sur un cartel déployé, qu'elle sera mère de Dieu. La Vierge aussitôt s'est levée de sa haute « chayère » et a cessé la lecture des prophètes, pour écouter les paroles mystérieuses que l'Esprit saint, colombe divine, souffle à son oreille. Un lis fleuri, planté près d'elle dans un vase, témoigne de sa virginité. — Marie visite sa cousine sainte Élisabeth. — Nativité. Marie est couchée sur un lit ; l'enfant Jésus dans la crèche est réchauffé par l'âne et le bœuf, tandis que saint Joseph médite sur le mystère qui vient de s'accomplir. — Un ange annonce aux bergers la naissance du Sauveur. Ces bergers, vêtus d'une tunique bleue et d'un scapulaire rouge à capuchon, jouent de la cornemuse ou, le bâton à la main, prennent le chemin de l'étable. — Les trois rois mages, Gaspar, Balthazar et Melchior, suivent à cheval l'étoile miraculeuse qu'ils ont aperçue au ciel. — Ils sont admis à la cour d'Hérode qui leur parle assis, la couronne en tête et le glaive à la main. — Ils offrent leurs présents dans des coffrets d'or au divin enfant qui, assis sur les genoux de sa mère, leur donne sa bénédiction. — Assis sur un même banc, la tête appuyée dans la main, ils dorment : un ange les avertit de retourner dans leur pays par un autre chemin. — Jésus, retrouvé dans le temple, est emmené par sa mère. — Joseph, son bagage sur le dos, précède l'âne de la fuite en Égypte. Je note ici comme exception l'absence du nimbe autour de la tête du saint patriarche. — Parabole du Semeur qui prend le grain dans une toile attachée à son cou et qu'il relève en avant. L'homme ennemi se montre sous la forme de trois soldats, couverts d'une cotte de mailles à capuchon et d'une jaquette sans manches, la lance au poing, pour ravager la moisson dont les épis sont déjà mûrs [1]. — Massacre

1. Je ne sais pourquoi cette scène, ainsi représentée en Italie, me rappelle ce passage :

Impius hæc tam culta novalia miles habebit,

des Innocents au commandement d'Hérode. — Présentation au temple. Siméon s'avance pour prendre sur l'autel l'enfant Jésus qui le bénit ; ses mains, par respect, sont enveloppées dans un linge blanc. Une femme nimbée suit Marie et porte dans un panier l'offrande exigée par la loi. — Dormition de la Vierge. Elle est étendue sur un drap rouge bordé de blanc ; les Apôtres, saint Pierre le premier, reconnaissable à sa large tonsure, sont rangés autour du lit. Du ciel étoilé sort la main de Jésus-Christ qui bénit sa mère. — Assomption de Marie au ciel dans une auréole, dont les nuages onduleux dessinent la forme elliptique et que soutiennent quatre anges. — La sainte Vierge, assise sur le même trône que son Fils, reçoit, les mains jointes, sa bénédiction. Jésus-Christ pose sa gauche sur le globe du monde surmonté d'une croix, en souvenir de la Rédemption. — Deux anges encensent la Vierge mère, qui présente son enfant à leur adoration. — Le Christ, la croix à la main, défend à Madeleine de le toucher. — Trois personnages nimbés, déposent dans le tombeau et oignent de parfums le corps de Notre-Seigneur. Seraient-ce Nicodème et Joseph d'Arimathie ? — Jésus-Christ est déposé de la croix. Le soleil et la lune sont voilés par les nuages. — Jean et Marie assistent à la crucifixion du Sauveur, percé de trois clous seulement. Les astres ne montrent plus au ciel qu'un orbite sans lumière. — Jésus-Christ, poussé par des soldats armés de lances et de hallebardes, porte sans aide sa lourde croix sur ses épaules. — Assis, les yeux bandés, il est souffleté par ses bourreaux. — Les trois myrrophores nimbées approchent du tombeau. Un ange, assis sur la pierre qui le fermait, leur dit que Celui qu'elles cherchent est ressuscité ; pour preuve, il leur fait voir le linceul qui est resté au fond du sépulcre. — Les soldats, préposés à la garde du tombeau, sont endormis. — Jésus-Christ descend aux limbes avec sa croix. Il tire de la gueule du dragon les âmes qui attendaient sa venue. Ève sort la première ; saint Dixmas, le bon larron, vient le dernier. — Ascension. Marie, saint Pierre tonsuré et les Apôtres lèvent les yeux au ciel, où ils aperçoivent encore les pieds du Sauveur que les nuages leur dérobent. — Pilate, après s'être lavé les mains, se les essuie à une

Barbarus has segetes. En quo discordia cives
Perduxit miseros ; en queis consevimus agros !

Le brodeur d'Anagni semble avoir eu sous les yeux ces vers de Virgile en peignant à l'aiguille le Semeur. Chez nous, comme dans l'Église grecque, l'homme ennemi de la bonne semence est représenté par le diable. Voyez le « Manuel d'iconographie chrétienne », page 207. Du reste, le texte même de la parabole du Semeur (S. Marc, IV-15) demande Satan ; il fallait donc être virgilien et païen, comme l'Italie l'est à bon droit, et comme l'est Anagni où une des portes de la ville porte le nom de Cérès, pour remplacer le diable par des soldats.

(*Note de M. Didron.*)

serviette passée au cou de son serviteur. — Judas reçoit des mains du grand-prêtre le salaire de sa trahison. Apôtre, quoique infidèle, il conserve les honneurs du nimbe. — Dégradé, sans nimbe, mais pieds nus, il baise le Christ. — Flagellation. Jésus-Christ est attaché à une colonne ; il n'a d'autre vêtement qu'un jupon autour des reins.

Il n'est pas, que je sache, de vêtement plus riche et plus complet que cette chasuble papale[1]. Malgré ses mutilations et le désordre, plus apparent que réel, de ses médaillons, en voici, ce me semble, le symbolisme :

Le prêtre, à l'autel, est véritablement un autre Christ : « Sacerdos, alter Christus ». La faiblesse de son humanité s'efface et la sublimité de son ministère se manifeste seule. Les vertus, dont il doit être orné sont les vertus mêmes de Celui qu'il représente : « Sacerdos omnibus virtutibus debet esse ornatus..... Sacerdos, sacris vestibus indutus, Christi vices gerit ». (De Imit. J.-C., lib. IV.) Identifiant le Christ et le prêtre, et appropriant l'ornement à sa destination, l'artiste du XIIIe siècle a puisé les motifs de son ornementation dans l'Évangile, et fait disparaître sous les traits éclatants de la vie du Sauveur, l'impuissance de son ministre. Tout ce qui se rattache à la terre s'abaisse à la partie inférieure du vêtement : de la Nativité à l'Ascension, de la Mort de Marie à son Couronnement, l'on monte par degrés ; double échelle qui, à droite et à gauche, part de l'humiliation pour arriver à la gloire, figurée au bord supérieur.

2° Boniface VIII, toujours généreux pour la basilique de sa ville natale, lui fit don d'une autre chasuble, ainsi mentionnée dans son « Inventaire » :

« Item. Una planeta de samito laborato de auro, cum acu, ad leones, pappagallos, grifos et aquilas cum geminis capitibus, et aurifrisio de samito laborato de auro, ad ymagines genealogie Saluatoris, cum pernis et lapidibus pretiosis ».

Le « samit » est une espèce de satin rouge ; on le nomme en Italie « raso ».

1. Je demande une mention particulière et des plus honorables pour la chape de saint Louis de Toulouse, conservée aujourd'hui dans l'église de Saint-Maximin, département du Var. Cette chape magnifique, qui date du XIIIe siècle comme la chasuble d'Anagni, a été décrite avec un grand détail par M. L. Rostan, membre des Comités historiques, et dessinée avec une rare précision par M. Ph. Rostan, ancien élève de l'École polytechnique. Ce travail forme une monographie qui comprend onze pages de texte et 16 planches petit in-folio. L'important, le curieux ici, c'est que les scènes d'Anagni sont à peu près les mêmes que celles de Saint-Maximin, et qu'elles sont au nombre de trente dans chacun des deux vêtements. Du reste, même sujet général, naissance et mort de la Vierge et du Sauveur. La chape de Saint-Maximin est parfaitement française d'ornementation, de sujets et de personnages, et nous n'hésitons pas, sans crainte de la voir pâlir, de la mettre en regard de celle d'Anagni. Voyez le beau travail de MM. L. et Ph. Rostan, publié en 1855 sous le titre de « Notice sur la chape de saint Louis, évêque de Toulouse ».
(*Note de M. Didron.*)

La mozette d'été du pape est de cette étoffe. J'ai vu à Anagni cette chasuble de « samit », qui doit dater de la fin du XIII[e] siècle ou du commencement du XIV[e]; elle est couverte de médaillons d'or brodés à l'aiguille et reliés entre eux par des rinceaux courants. Dans chacun de ces médaillons sont brodés des griffons, des aigles à deux têtes ou des perroquets affrontés.

L'orfroi descend verticalement sur le dos, comme aux chasubles italiennes de nos jours. Sept apôtres y sont représentés : saint Pierre, à la place la plus digne, par conséquent au haut de l'orfroi; il bénit et il tient les deux clefs, emblème du double pouvoir que lui confia Jésus-Christ; sa tête est tonsurée. Saint Paul porte le livre de ses Épîtres et le glaive qui le décapita ; saint Jean, imberbe, un livre ; saint André, vieillard, la croix sur laquelle il fut crucifié ; les trois autres, sans attributs spéciaux, prient les bras ouverts ou tiennent le livre qui désigne leur apostolat.

En avant, l'orfroi affecte la forme d'une croix en T; tel est encore l'usage italien. Sur cet arbre sacré qui restitua la vie au genre humain [1], l'habile brodeur fit fleurir cette tige merveilleuse qui a sa racine dans Jessé, son développement dans les rois de Juda, et son épanouissement et son fruit dans le Fils de Dieu. Cette généalogie selon la chair commence à Jessé, a sa filiation dans Ezéchias, Salomon et David, tous couronnés et le sceptre fleurdelisé en main. Leurs noms étaient écrits sur leurs livres ; on n'y lit plus que ces deux : EZEHIA [2] — DAVIT. La Vierge, fleur de l'arbre, étend les bras, comme une orante des catacombes. Au-dessus d'elle, le Christ, placé entre l'A et l'Ω surmontés de la croix, bénit à trois doigts pour confirmer l'œuvre de salut qu'il a commencée dans le monde par la rédemption et continuée par la propagation de son évangile.

3° « Item. Una planeta de panno tartarico ad aurum, cum aurifrisio de auro cum multis scutis, et in pede a tergo cum litteris : Penne fit me ». — « Invent. » de Boniface VIII.

Je n'ai trouvé dans le trésor qu'un lambeau de l'orfroi de cette chasuble. J'ignore l'utilité d'une foule de petits écussons armoriés qui sont tissés dans l'étoffe même, deux à deux. Malheureusement, le nom de l'artiste PENNE, qui nous intéresserait davantage, a disparu.

1. « Qui salutem humani generis in ligno crucis constituisti ». — « Préface de la Passion ».

2. L'ordre généalogique de cet « Arbre de Jessé » est interverti, car Ézéchias y figure avant Salomon et David. — On remarquera le son dur de l'H dans EZEHIA, que l'on prononçait au moyen âge avec la valeur du K, comme les Italiens l'observent encore pour MIHI et NIHIL, que le moyen âge français écrivait en conséquence MICHI et NICHIL.

III. — DE LA DALMATIQUE.

Je ne saurais dire avec quel dépit j'ai vu, ces dernières années, un chasublier étaler à la devanture de son magasin, vis-à-vis de Saint-Louis-des-Français, à Rome, des étoffes et des ornements sortis des fabriques de Lyon. Notre église nationale a altéré la tradition romaine, en exigeant l'importation à Rome de nos modes françaises. Saint-Louis est un de ces établissements mixtes, où l'on n'est ni sincèrement romain, ni franchement gallican. Ainsi à toutes les solennités se présente cette anomalie d'un célébrant habillé d'une chasuble française, assisté d'un diacre et d'un sous-diacre vêtus de la dalmatique et de la tunique romaines; à vêpres, on voit trois chapiers avec trois chapes différentes et dont la forme trahit l'origine.

A Rome, la tradition s'est sévèrement maintenue. La chasuble y est encore souple et longue; elle drape et couvre les épaules. En France, elle est raide, courte et étriquée. Nous avons plus complétement dénaturé la dalmatique, le plus ridicule et le plus contrefait de tous les vêtements d'église. La dalmatique romaine, si elle était prolongée dans sa hauteur et aux manches, si elle était serrée davantage aux extrémités, ne différerait en rien de la dalmatique du moyen âge; je n'en connais pas de modèle plus parfait que celui du reliquaire de Saint-Étienne[1].

Passons maintenant à l'examen des dalmatiques d'Anagni, dont nous pouvons, grâce au texte si clair de l'inventaire déjà cité, préciser l'époque de confection.

I. « Item vna dalmatica contexta de auro, argento et serico cum octuaginta duobus plactis de auro, et pernis, ad ystoriam beati Nicolaj. »

Cette dalmatique existe aujourd'hui à l'état de chasuble. Le remaniement lui a fait perdre ses « perles de nacre » et soixante-dix-huit médaillons (en italien « piatti ») de son « histoire de saint Nicolas ». L'orfroi qui y a été appliqué est tissé à grands losanges piquetés d'or, alternativement rouges ou violets. Le fonds blanc de l'étoffe est brodé en fils d'or au « point de Hongrie ». Entre les médaillons circulaires courent des rinceaux où, comme au soubassement de la Sainte-Chapelle de Paris et aux stalles de la cathédrale de Poitiers, des anges éclairent avec leurs chandeliers, parfument avec leurs encensoirs-boules, ou présentent de chaque main une couronne. Le motif des

1. Voir les « Annales Archéologiques », volume XIII, en regard de la page 323.

sujets est emprunté à la « Légende dorée ». Saint Nicolas, enfant, refuse de boire au sein de sa mère, par esprit de mortification. Son père, les jambes croisées [1], en est dans l'étonnement. Il apprend à lire ; son maître a le fouet à la main, pour l'en punir, s'il n'est pas docile. Trois jeunes filles s'entretiennent avec leur père de leurs moyens d'existence. Saint Nicolas sauve leur honneur en leur jetant de l'argent par la fenêtre [2]. Assis sur son trône, et vêtu de la chasuble et du pallium, il reçoit de deux évêques qui le bénissent la crosse et la mitre. Il ressuscite par sa bénédiction les trois jeunes écoliers qu'un aubergiste avait coupés par morceaux et mis en réserve dans un charnier. Il apaise une violente tempête suscitée par le démon qui a déjà brisé le mât d'un vaisseau. Il chasse le démon par le signe de la Croix. Il donne sa bénédiction à des guerriers vêtus d'un surcot rouge sur une cotte de mailles, dont le chaperon est rabattu sur les épaules. Il accueille le présent d'un vase d'or que lui fait un enfant. Un ciboire est offert à son autel. Ses funérailles. Couché sur un drap mortuaire rouge [3] bordé de blanc, il porte tous les insignes du pontificat. Sa chasuble rouge est ornée du pallium que lui donna la sainte Vierge. Un évêque, coiffé de la mitre blanche et vêtu d'une chasuble bleue [4], asperge d'eau bénite le corps du défunt. Le diacre et le sous-diacre l'assistent, et chantent les prières du rituel. Sur le côté, deux

1. Les textes et les monuments s'accordent pour confirmer l'antiquité et la généralité de cet usage si fréquent dans les représentations peintes ou sculptées du moyen âge. J'ai souvent entendu, au séminaire de Saint-Sulpice, les directeurs protester contre cette posture, peu mortifiee, disaient-ils, mais en tout cas trés-commode. Je m'empresse de leur fournir un trait historique qui va fort bien à leur argumentation : « Saint Arsène, solitaire d'Égypte, avait coutume, étant assis, de croiser les jambes et de mettre un pied sur le genou. Par la considération dont on l'honorait avec tant de justice, on avait peine à lui donner un avis direct. Le saint abbé Pastor se servit de l'expédient suivant. Il convint, avec un autre des anciens Pères, de se mettre lui-même en cette posture, quand la communauté serait assemblée, et de donner ainsi lieu à cet ancien de le reprendre. Cette scène innocente se fit comme on en était convenu ; et Arséne, qui ne manqua point de pénétrer le dessein des acteurs, en profita avec une humilité édifiante. Les ascètes considéraient cette habitude comme une vanité du siècle. » Bérault-Bercastel, « Histoire de l'Église », t. III, p. 25.

2. Fra Angelico da Fiesole a peint sur bois, au XVe siécle, plusieurs traits de la vie de saint Nicolas. Les originaux en sont conservés au Musée du Vatican. Je doute que l'artiste qui a dessiné les cartons de la dalmatique lui soit inférieur en beauté et en grâce. La broderie accuse plus de fermeté et de caractére, le tableau pêche par trop de finesse et de détail.

3. Le deuil ecclésiastique du pape est encore ce qu'il était au moyen âge pour le clergé : Sa Sainteté ne paraît aux chapelles mortuaires et ne fait l'absoute qu'avec l'étole violette, la chape rouge et la mitre de drap d'argent, bordée d'un galon d'or.

4. On trouve également cette couleur, symbole de jouissance et de béatitude, dans les cérémonies funèbres du moyen âge.

chandeliers à pied triangulaire portent des cierges de cire jaune [1] qui brûlent auprès d'une croix à haute tige, fichée en terre [2].

II. « Item vna dalmatica de samito rubeo cum diuersis passionibus sanctorum · ad ymagines Saluatoris et Virginis in pectoralj · et foderata sennato uiridi ».

J'ai observé fréquemment, dans les miniatures des missels, que la dalmatique et la tunique diffèrent non-seulement entre elles pour la couleur et le dessin, mais encore avec la chasuble du célébrant sous ce double rapport. La symétrie moderne exige similitude entre les trois vêtements. Aussi, pour accompagner la chasuble historiée de la vie du Sauveur, on fit de la dalmatique, où figuraient les « Passions des Saints », une dalmatique et une tunique. L'étoffe manquait pour parfaire, on en emprunta quelques morceaux à la légende de saint Nicolas. Il résulte, de ce partage, le plus singulier assemblage qu'il soit possible d'imaginer. C'est d'autant plus regrettable que le travail de la broderie est bien supérieur au précédent.

Je reviens d'abord à saint Nicolas qui, quoique de l'ordre des confesseurs pontifes, a subi par les mains des sacristains d'Anagni un affligeant martyre auquel il ne s'attendait certainement pas. Il guérit un aveugle avec l'huile de la lampe. Une personne dévote a placé sa statue sur un coffre, dans son appartement; elle l'invoque. Il ressuscite un enfant. Un enfant tombe à la mer, un vase d'or à la main. Tempête. Il prend l'enfant par la main et le présente au roi. Il renverse les idoles. Le démon, travesti mais reconnaissable à ses cornes, parle à des marins pendant une tempête. Saint Nicolas les rassure en les bénissant [3].

Les sujets sont renfermés dans des quatre-feuilles anguleux. L'iconographie est traitée suivant les règles ordinaires, sauf pour les anges, qui sont

1. La chapelle papale n'admet que les cierges de cire jaune pour les offices des morts.

2. En Anjou, c'est la croix de procession que l'on met ainsi à la tête du défunt; en Poitou, une petite croix en cire blanche, qui reste pour le casuel du curé. La Congrégation des rites a déclaré que cet usage était contraire aux rubriques du missel romain.

3. Les Grecs avaient, au XVII[e] siècle, une coutume superstitieuse dont parle en ces termes le « Moniteur de l'armée »: — Ils ne partaient pas sans embarquer trente petits pains qu'ils nommaient pains de saint Nicolas, et qu'ils réservaient pour les cas de mauvais temps. Quand la tempête se levait, ils jetaient à la mer quelques-uns de ces petits pains, en adressant une prière au saint, protecteur des matelots. J. Spon raconte que le navire sur lequel il était, ayant fait côte dans un gros temps, et ayant été tiré de ce danger par une felouque vénitienne, tous les passagers crurent devoir récompenser les matelots libérateurs en leur offrant quelque argent. Il ajoute : « Le sieur Dimitry, qui avait plus peur que tous et qui avait déjà jeté dans la mer des petits pains de saint Nicolas, que les Grecs croient être bons pour conjurer le mauvais temps, fut le premier à mettre la main à la bourse pour reconnaître un si bon office. »

chaussés à Anagni comme à Subiaco. Ils offrent aux vainqueurs un sceptre ou une couronne. La Trinité se compose du Père et du Fils qui bénissent, et du Saint-Esprit qui, colombe divine, vole de l'un à l'autre. Les trois personnes ont le nimbe crucifère. L'archange Gabriel salue Marie par ces mots, notés sur son livre en notation grégorienne : AUE MARIA. Les rois mages offrent la myrrhe, l'or et l'encens à l'enfant Jésus. La croix sur laquelle Jésus-Christ est attaché est un arbre vert. Le Sauveur est couronné d'épines. On lit au titre : HIC NAZAREN' REX IVDEOR[1].

Deux hommes déchirent avec des peignes de fer l'évêque saint Blaise qu'ils ont dénudé : les reins seuls sont couverts. Le mot BLASII exige PASSIO sous-entendu. — Un soldat, à casque ailé, tranche la tête à saint Denis : S · DIONISIVS. L'évêque de Paris porte dans ses mains sa tête coiffée d'une mitre. Un ange lui offre, comme récompense, une couronne. — Saint Georges est scié : S GEORGII. Un ange tient son étendard rouge timbré d'une croix[2]. — Saint Mathias, en chasuble, a la tête tranchée par un personnage dont le chapeau est orné de deux ailes. La main de Dieu le bénit au ciel, tandis que sur terre une femme implore sa protection par cette prière des litanies : S MATHIE ORA PRO NOBIS. — Domitien est assis sur son trône pour juger. Saint Jean est plongé dans une chaudière d'huile bouillante devant la Porte-Latine. Saint Jean, imberbe, S. I...HANN, boit le poison que Domitien lui présente[3]. — Un des bourreaux active, avec un gros soufflet, le feu de la chaudière. Un ange console l'apôtre bien-aimé en lui montrant la couronne qui récompensera son courage. — Saint Thomas de Cantorbéry, S THOME CANT... IE.... PI, [4], est agenouillé devant l'autel où s'est accompli son martyre politique. Son diacre tient près de lui la croix archiépiscopale. Deux soldats, vêtus de cottes de mailles, s'avancent pour le décapiter. — La main de Dieu bénit du haut du ciel saint Magne agenouillé. — Un coup de hache fait rouler à terre le chef de saint Edmond, roi d'Angleterre : S : EDMVN. — Martyre des saints apôtres Jacques et Philippe : DI REGIS : ... PL'ORUM : PHILIPPI. — La main de Dieu bénit sainte Lucie décapitée : ..... CIE. — Personnage à genoux..... IBBA. — Décapitation de saint Paul, les yeux bandés[5] : APL'I. — Saint André est crucifié

1. Les Cisterciens de l'abbaye de Sainte-Croix-de-Jérusalem, à Rome, possèdent les deux tiers de ce « titre » écrit sur bois, conformément à l'évangile, dans les trois langues hébraïque, grecque et latine.

2. Cet étendard de saint Georges est exposé, le jour de sa fête, à Rome, dans son église de Saint-Georges-in-Velabro. Voir mon « Année liturgique », 23 avril.

3. Voir « Ann. liturgique », à l'ostension solennelle des reliques de Saint-Jean-de-Latran.

4. « Cantuarie episcopi ».

5. Voir « Année liturgique », 20 mai.

sur une croix en X. Dieu le bénit : SCI ANDREE APL'I. — Un ange joue du violon avec un archet fort long. — Sainte Agathe, presque nue, a les mamelles emportées par des crocs de fer. — Un ange sonne de la trompette. — Saint Pierre, S : PETRI, est fixé à sa croix par des clous que ses bourreaux enfoncent à coups redoublés. — Sainte Catherine d'Alexandrie reste immobile entre les roues qui vont se briser dès qu'elles seront mises en mouvement. Pour exprimer le calme de cette scène, un ange joue d'un psaltérion qu'il appuie sur ses genoux. — Sainte Marguerite, S MARGARETE, prend par les oreilles un démon vert[1] ailé comme une chauve-souris, l'enchaîne et le fouette. — Saint Pierre, APOSTOL', est crucifié, la tête en bas, sur le Janicule. — Saint Barnabé, ... NABE, nu et les mains liées, a la tête sciée. — Sainte Cécile, saint Valérien et saint Tiburce subissent le supplice du bain de vapeur que la légende ne mentionne que pour sainte Cécile[2]. S' CECILIE : ET : TYBVRCI : ET VALERIANI. — Un ange chante en l'honneur de Marie, assise avec son enfant, couronnée et un lys à la main, ces premières paroles d'un motet de l'Église : « Ave regina celorum ». — Une femme prie agenouillée devant un autel dont le parement rouge est bordé de vert, et sur lequel est posé un calice couvert du purificatoire.

Il n'est pas nécessaire d'insister pour montrer que la « Passion » des saints n'est que la continuation d'une « Passion » plus douloureuse qui commence en Jésus et Marie au Calvaire. Cette dalmatique complète la chasuble décrite précédemment, comme le diacre complète et aide le prêtre dans l'oblation et la consommation du saint sacrifice.

III. « Item una alia dalmatica rubea cum grifis et aliis auibus et aquilis cum duobus capitibus et paraturis in manicis et fimbriis ad imagines et pernas ».

De cette dalmatique unique, la mode et la symétrie en ont fait deux qui accompagnent dans les solennités la chasuble de samit rouge. Comme elle, ces dalmatiques sont brodées en or avec perroquets, griffons et aigles à deux têtes. Les parements « imagés » des manches et des extrémités ont reçu apparemment une autre destination, car je ne les ai pas retrouvés. Les « perles de nacre » ont été également enlevées.

1. « Le vert, comme les autres couleurs, eut une signification néfaste ; si elle était le symbole de la régénération de l'âme et de la sagesse, elle signifia, par opposition, la dégradation morale et la folie. Dans le vitrail de la Tentation de Jésus-Christ, à Chartres, satan a la peau verte et de gros yeux verts ». — FR. PORTAL, « des Couleurs symboliques dans l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes », page 212.

2. Voir « Année liturgique », 22 novembre.

IV. — DE LA BOURSE.

La bourse est destinée à recevoir le corporal plié. J'ignore si celles de la cathédrale d'Anagni sont authentiques. J'en parlerai néanmoins à cause des broderies qui les revêtent. Leur dimension est à peu près celle des bourses actuelles : carrées, elles se composent de deux morceaux d'étoffe doublés de forte toile, cousus sur trois côtés et ouverts en avant pour donner entrée au corporal. Le caractère de la broderie pourrait les faire assigner aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles.

I. — La plus ancienne, d'origine grecque, est bordée d'argent. Le fond en est rouge. Sous trois arcs cintrés, supportés par des colonnettes, saint Grégoire, saint Basile et saint Nicolas bénissent à la manière grecque et tiennent de la main gauche les saints Évangiles. Tous les trois sont nimbés et ont la tête nue. Saint Grégoire porte seul le pallium. Leurs noms sont écrits en lettres grecques, suivant cette disposition :

O'	BA	NI	O
A	CI	KO	A
ΓΙ	ΛΕ	ΛΑ	ΓΡΗ
O'	OC	OC	ΓΟ
			ΡΙ
			O'

Saint Pierre aurait-il rapporté de Constantinople cette étoffe byzantine? Ses longs voyages et son séjour à la cour rendraient plausible cette hypothèse.

II. — Cette seconde, de travail grec comme la précédente, est partagée en trois compartiments. Dans celui du milieu, le Christ, c̄ x̄, bénit et tient le livre de la vie, de la lumière et de la vérité. Il domine la croix et une tête encadrée dans un quatre-feuilles, peut-être le COSMOS des Byzantins. Par une inversion assez bizarre et qui ne s'explique que par le rapprochement des diverses pièces dont est formée cette bourse, la Vierge chaussée, ΜΗ̄Ρ, cède la droite à un saint qu'il serait difficile de nommer, tandis qu'elle reste humblement à la gauche, elle la mère de Dieu.

III. — A la troisième, une croix d'orfroi est appliquée sur un fond rouge. Pour tout ornement, quelques flammèches aux angles du carré.

IV. — Sous une arcade ogivale, entourée d'une torsade et bordée de rinceaux verts, saint Joseph, pieds nus (particularité curieuse) et nimbé, conduit l'âne qui porte en Égypte la Sainte Famille. Derrière suit un personnage, les

mains suppliantes. Ce morceau, du même style que l'ornement de Boniface VIII, ne proviendrait-il pas de l' « aube parée » que mentionne l'inventaire de ce pontife : « Item alia alba cum pectorali ad aurum cum imagine beate Virginis fugientis in Egyptum » ?

V. — ÉTOLE ET MANIPULE.

L'étole et le manipule de la cathédrale d'Anagni, larges de trois doigts, se composent d'un morceau d'orfroi broché, or et soie, à losanges. Comme sur les tombeaux et les vitraux du moyen âge, ils sont droits et ne s'élargissent pas aux extrémités. Peut-être parce que la partie inférieure n'existe plus, car, dès la fin du XIIIe siècle, je constate sur les broderies de la « dalmatique de saint Nicolas » l'étole pattée, à peu près semblable à celle usitée encore à Rome. Toutefois, la croix, au lieu d'être appliquée vers la partie étroite, ce qui produit un effet disgracieux, l'est sur le développement même de la partie terminale de l'étole. Ce n'est ni la première ni la dernière fois que le XIIIe siècle donne des leçons de bon goût au XIXe.

Quant aux étoles pastorales, dont les curés français savent si bien relever leur dignité et dont ils sont si fiers, je ne veux pas troubler leur pacifique agonie par une critique importune : la liturgie romaine est en train de les anéantir, et bientôt il n'en sera plus question qu'à l'article du « vandalisme » passé.

VI. — DU PAREMENT.

L'autel, où s'accomplit l'acte le plus solennel de la liturgie, a été assimilé, par les écrivains du moyen âge, à cette Jérusalem nouvelle qui descend du ciel, parée comme l'épouse qui s'orne pour plaire à son époux [1]. Sur ce trône, l'Agneau divin se tient chaque jour debout, quoique avec l'apparence d'une victime, et il écoute les cris des martyrs qui, par leur sang, ont rendu témoignage à sa parole [2].

L'autel « altare », dans sa signification première et étymologique, indique une « hauteur ». Pour le liturgiste, c'est la hauteur même des cieux qui s'abaisse. La terre y est représentée par ses saints, dont les ossements reposent dans le « sépulcre » ; le ciel, par l'offrande ; l'union de la terre et du ciel, par les pierres fortement cimentées de la « cité », qui forment à la fois un trône et un tombeau.

1. « Et ego Johannes vidi sanctam civitatem Jerusalem novam descendentem de cælo à Deo, paratam sicut sponsam ornatam viro suo ». — « Apocalypse », Ch. XXI.

2. « Apocalypse », ch. V, v. 6 ; chap. VI, v. 9-10.

J'ai parlé ailleurs[1] de la nécessité et de la multiplicité, à Rome, des parements d'autel. En dehors de la question purement symbolique, de ce « paratam » qui oblige autant que le texte du « Cérémonial des évêques », il y a une question de goût et de convenance que la France réformatrice du siècle dernier a méconnue. Nos fêtes occasionnent un grand étalage de bouquets artificiels, d'expositions en fleurs et de nappes en coton brodé, superfétations extérieures qui ne parent pas l'autel même. L'autel, aussi bien que l'église, reste dans sa nudité accoutumée. Les puristes s'en applaudissent : le marbre est si beau, disent-ils, la dorure si éclatante ! J'aime bien mieux l'usage traditionnel de l'Italie : l'église est tendue de damas rouge et l'autel paré de son vêtement de soie. On sent, dès en entrant, que la fête est générale, que l'autel n'est pas plus excepté que l'église, et que partout se manifeste la joie de la solennité.

Saint-Louis des Français ne pare pas. Si vous demandez pourquoi, l'on vous répondra : Est-ce l'usage des Français de parer?

En France l'on « pare », quand il s'agit de fêter un mort, mais on répugne à accorder cet honneur à Dieu et aux vivants. Qu'ont-ils donc fait pour être si mal traités?

Anastase le Bibliothécaire nomme « vêtement »[2] ce que les Italiens traduisent avec synonymie par « palliotto »; le terme français « parement », mieux choisi et plus exact, est aussi plus significatif.

L'« Inventaire de Boniface VIII » cite en ces termes les deux parements de Sainte-Marie qui m'ont frappé d'étonnement par la beauté des types, l'harmonie des couleurs, la disposition des personnages, la profondeur du symbolisme, et la perfection de la broderie.

« Item vnum dossale pro altari laboratum cum acu ad aurum battutum cum ymaginibus Crucifixi, et beate Virginis et plurium aliorum scorum; et in circuitu cum rotis ad grifos, et pappa gallos »[3]. — Item vnum dossale ad aurum cum arbore vite cum mantilj de opere theotonico ».

I. Parement des saints. — Les saints y sont disposés sur deux rangs, neuf

1. Voyez « Notice sur l'état de l'église nationale de Saint-Louis des Français, à Rome, au XVII[e] siècle », pages 59-69.

2. « Necnon in ecclesia beate Dei genitricis Marie, Domine nostre, que ponitur infra civitatem que vocatur Anagnia, obtulit (Leo IV) vestem de fundato cum gammadiis auro textis unam, et vela de fundato quatuor ».

3. Au moyen âge, « papegaux », en italien, « papagalli ». — Un prélat disait, à l'occasion du conclave qui suivit la mort de Pie VIII, au cardinal Gallo : « Savez-vous ce que pensera le peuple, si vous êtes élu pape? — Non. — Eh bien! il dira : Nous avons un papa gallo coiffé de la tiare, ce qui ne s'était jamais vu ».

en haut et sept en bas. Une série d'arcades tréflées les abrite; les retombées sont supportées par des colonnettes dont les chapiteaux ont des crochets. Ces saints sont tous nimbés et ils ont les pieds chaussés de sandales, règle iconographique qui, en Italie, répond à la nudité des pieds.

Le Christ préside sur sa croix à la partie inférieure. Ses pieds, qui ne sont pas percés de clous, reposent sur un « suppedaneum ». Un large jupon entoure ses reins. Jean et Marie assistent à cette douloureuse agonie qui fait pleurer les anges au ciel. A droite, saint Paul est décapité; on le lapide, et saint Pierre le quitte; il est baptisé par infusion; à côté, baptême par immersion, formes sous lesquelles le sacrement a été administré dès l'origine de l'Église et pendant toute la durée du moyen âge [1]. A gauche, en partant toujours du centre pour rejoindre l'extrémité, saint Pierre, dépouillé de ses vêtements et n'ayant qu'un jupon pour voiler sa nudité, est crucifié la tête en bas; Notre-Seigneur le rencontre fugitif sur la voie Appienne et lui reproche d'abandonner sa prédication [2]; saint Pierre et saint Jean montent au temple. A la partie supérieure, Marie, « reine des anges et de tous les saints », assise sur un trône, reçoit la bénédiction de son enfant qu'elle tient avec affection sur ses genoux. Tous les deux acceptent les parfums que leur présentent des anges dans des cassolettes ou encensoirs-boules sans chaînes; la fumée de l'encens s'échappe par trois hautes cheminées cylindriques [3]. Ces anges sont chaussés. A leur droite, saint Paul, avec son glaive et son livre; saint Jean imberbe; saint Barthélemy, avec le couteau qui l'écorcha et un rouleau. Ils font pendant à saint Pierre, tonsuré et le livre à la main; à saint Jacques Majeur, qui marche appuyé sur son bourdon de pèlerin et à un autre apôtre qui, pour tout insigne, tient un rouleau. Sur les côtés, s'étalent deux bandes ou orfrois brodés de griffons, d'aigles et de perroquets inscrits dans des cercles que tous les inventaires du moyen âge appellent des « roues ». La « mantille », qui retombe à la partie supérieure, est garnie de figures de saints.

II. L'arbre de vie. — Je ne puis commencer la description de cette page, une des plus belles et des plus sublimes du livre de l'iconographie chrétienne, sans avouer mon impuissance à en faire goûter le charme complet. Le « parement de l'arbre de vie », longtemps négligé par l'incurie des chanoines, tombe

1. Le « Rituel du diocèse de Poitiers », publié en 1712, fait cette recommandation, à l'article du Baptême : « Dans les lieux où l'on baptise par l'immersion soit de tout le corps, soit de la tête seulement, le cathécumène se dépouillera..... »

2. V. « Ann. liturgique », p. 73.

3. « 1399. Un encensoir d'or, à quatre cheminées et quatre lucarnes..... » Inventaire de Charles VI. Voir « Notice des émaux, bijoux et objets divers du Musée du Louvre », par M. de Laborde, p. 261.

en lambeaux; les fils d'or et de soie sont éraillés, les inscriptions mutilées et les noms souvent insaisissables. Pour plus d'embarras, cloué au fond d'une armoire, dans la salle obscure du trésor, il ne peut être étudié minutieusement. Ce qu'il m'a été possible de recueillir, je le livre avec empressement aux archéologues, leur souhaitant plus de facilité dans leurs recherches. Le premier parement est italien; le dessin en est moelleux et correct. Celui-ci est « allemand »; de là, son défaut dominant : dureté et sévérité. Dans l'un, la grâce de l'expression; dans l'autre, la vigueur de la pensée.

L' « arbre de vie », c'est la croix, parce qu'il importait dans les desseins de Dieu que le bois, source de mort, devînt source de vie, et que le démon fût vaincu par l'instrument même de sa victoire [1]. Cet arbre qui avait produit des fruits, longtemps frappé de stérilité [2], revit quand le sang de Jésus-Christ, séve féconde et abondante, coule sur lui et le fait briller de l'éclat de la pourpre [3].

Le Sauveur est attaché par trois clous à un tronc d'arbre ébranché, mais vert; on sent que la vie y circule : HEC EST ARBOR VITE. Jésus est couronné d'épines; un linge est noué à son côté, ses pieds sont disposés en croix, et le titre le proclame « Nazaréen et roi des Juifs ». — : I : N : R : I : — Dans le feuillage épais de cet arbre choisi [4], niche le pélican qui épanche, de sa poitrine entr'ouverte, des flots de sang pour rendre à sa « piété » un souffle de vie. Un poëte du XIII[e] siècle, saint Thomas d'Aquin, explique ce rapprochement dans une strophe de son hymne « Adoro te supplex ». La voici telle que le missel romain l'a conservée :

Pie pellicane, Jesu Domine,
Me immundum munda tuo sanguine,
Cujus una stilla salvum facere
Totum quit ab omni mundum scelere.

Un autre rapprochement naît de l'isolement du Sauveur sur le Calvaire, et la légende ajoute avec David :

SIMILIS : FACT' : SVM : PELLICANO : S : (solitudinis).

Jésus-Christ avait dit en parabole : « Ego sum vitis »; conciliant l'idée d' « ar-

1. « ..... ut unde mors oriebatur, inde vita resurgeret, et qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur ». — Préface de la Passion.

2. V. la « Légende dorée ».

3. « Arbor decora et fulgida,
Ornata regis purpura ».
Hymne de Venance Fortunat.

4. « Electa digno stipite ». — Ibid.

bre » et de « vigne », l'artiste a fait jaillir du côté percé et ensanglanté un cep vigoureux dont la tige consacre la « sollicitude et les larmes du Pasteur, la royauté du maître du monde et la consécration du pain » qu'il laisse pour nourriture à ses enfants d'adoption.

IHV : PASTOR : SOLLICIT' : I[E 1] : FLETV : RI GAT' : I[E] : REX : ORBIS : AGNIT' : I[E] : PANIS : SACRATVS :

Les pampres annoncent sa constance dans les tourments, la nouveauté du trône, l'équité du jugement, sa confiance dans le péril, l'excellence de son origine et la sublimité de sa vertu :

COSTĀCIA : Ī : CRVCIATV :
THRONI NOVITAS
EQVITAS IVDICII
CONFIDĒCIA IN PERICLIS
CELSITVDO VIRTVTIS
P̄CLITAS ORIGIN

Une autre tige s'allonge du côté opposé. On y lit que « Jésus est Fils de Dieu, que des figures ont présagé sa venue et que, s'il est descendu des cieux, c'était pour s'abaisser dans le sein de Marie ».

IH̄V : EX : DEO : GENIT' : I[E] : P̄FIGVRAT' : I[E] : EMISSVS : CELITVS [2] : I[E] : MARIA : ȲATVS

Les pampres le disent « humble, éternel, patient ». Pour achever par deux traits ravissants ce tableau magnifique, ils le peignent « sublime dans son ascension » vers la croix, et « plein de cette piété » qui s'immole pour le salut du genre humain :

ETERNITER AGNI
HVMILITAS...........
ASCĒCOIS : SBL'MIS
PACIĒCIA : Ī : ....
PLENITVDO : PIETATIS

Un ange et un prophète étaient là, à ce rendez-vous du ciel et de la terre, pour chanter la rédemption et aussi le Rédempteur. L'ange déroulait sur son phylactère ces mots aujourd'hui interrompus : ILLVM OPO. . . . . Sophonie, SOPHONIAS, nimbé comme le serait un saint de la loi nouvelle, montrait sur son livre :

FECIT : REDĒPTŌNĒ : P : S : (populi sui)

1. Ipse.

2. Cette expression appartient au XIIIe siècle, qui avait déjà dit, dans le « Veni sancte Spiritus » d'Innocent III : « et emitte celitus ».

Dix-huit médaillons, contenant les prophètes et les témoins de la crucifixion, encadrent le sujet principal, l'« arbre de vie ». En voici l'indication :

Isaac bénit Jacob et se réjouit à « l'odeur de son Fils que la bénédiction de Dieu soutient et que les peuples doivent servir ».

ECCE : ODOR : FILII : MEI : SICVT : ODOR : AGRI : P..... CVI :
BENEDICIT : DNS : SERVIENT : ILLI : POPVLI [1] :

Un autre reconnaît à l'« arbre sous lequel on se repose » la vertu de « réconforter le cœur ».

......ENTUR : PENES : VESTRI : ET : REQVI .... SVB : ARBORE :
ET : CONFORTETVR : COR : VESTRVM : [2]

Ezéchiel, ESECHIEL, reste muet, ainsi que plusieurs autres dont je n'ai même pas retrouvé les noms. Je n'ai pu lire sur le phylactère d'Isaïe, ISAIAS, que ce début d'un texte : ISTE. . . . . — Ailleurs, Jésus-Christ est comparé à la « fleur du Liban », et l'on célèbre la « bonté des fruits de cet arbre » vivifiant.

.... ARBOR : BONA : FRVCT'..........
FLOS : LIBANI : ET : ....

Marie presse « sur son sein, comme un bouquet de myrrhe », son enfant qui bénit, « premier-né » qu'elle abandonne pour le « salut du peuple », et qui substitue « la bénédiction à la malédiction » appesantie sur le monde [3].

FASCICVLVS : MIRRE : DILECT' : MEVS : M^I : ĪTER : VBERA : MĀ [4] : DABO : PRIMOGĒITŌ :
MEŌ : ET : ARC................ MI : PRO : PET : POPVLI

Saint Pierre, assis, tonsuré, une seule clef à la main, affirme ce que lui aussi a pu « penser de ce bois », qui fut l'instrument de son supplice :

PVTA : .... SVO : SVPER : LIGNV

Chacun des assistants s'est prononcé individuellement sur l'acte solennel qu'il a « vu » ; mais tous, à la fin, se réunissent en chœur et chantent, mon-

1. Genes., c. XXVII, versets 27-29.

2. La broderie n'en existe plus. Les lettres furent d'abord tracées en noir sur la toile; les dimensions avaient été mal prises et la légende n'était pas assez longue pour faire deux fois le tour du médaillon. Recommençant alors sur un plus grand modèle, l'artiste traça ses caractères au vermillon. Le noir et le rouge ajoutent par leur superposition une confusion qui n'embarrasse pas moins que la caducité du parement.

3. « Solvens maledictionem dedit benedictionem, et confundens mortem donavit nobis vitam æternam ». — Ant. des Vêpres de la Conception.

4. « Cantic. cantic. », c. I, v. 12.

trant, non plus l'« arbre », mais une croix fleurdelisée, ces paroles que la croix répète encore à l'univers :

MELIOR : EST : FRVCT' : MEVS : AVRO : ET :
LAPIDE : PRECIOSO : QVI : ME : INVENERIT..........
DIE :

Heureux « celui qui trouve le fruit de l'arbre de vie », il possède un trésor « préférable à l'or et aux pierres précieuses »; au dernier jour, il ne périra pas.

C'en est assez : je reste sous le charme de ces dernières paroles. Plus tard, je l'espère, le directeur des « Annales » et moi rapporterons de l'opulente Anagni le dessin qui, malheureusement, nous fait défaut en ce moment.

Les richesses archéologiques que je viens d'énumérer sont incontestablement de premier ordre. Je serais heureux si mes paroles avaient assez d'autorité pour décider quelque artiste à les publier. Tous ces vêtements, où l'art moderne pourrait puiser des inspirations, laissent bien loin derrière eux les étoffes, plus curieuses qu'utiles, reproduites à grands frais dans les « Mélanges d'archéologie et de littérature ».

J'achève cet inventaire du trésor et de la sacristie par l'indication de quelques pièces d'orfévrerie, de sculpture et de dévotion.

Châsse en cuivre avec émaux limousins champlevés, XIIIe siècle. Saint Pierre, sa croix sur les épaules, veille à la porte de l'occident, et saint Paul se tient debout au chevet de la petite basilique. Sur la paroi nord, où souffle le vent des frimas et de la mort, deux soldats fondent, le glaive levé, vers saint Thomas de Cantorbéry. Le saint archevêque, vêtu pontificalement, célèbre à un autel : son calice est posé devant une croix à trois pieds. La main de Dieu le bénit. Au toit, enveloppé d'un drap mortuaire bleu, il reçoit la dernière bénédiction d'un évêque. Cette châsse, évidemment destinée à renfermer les reliques du saint martyr, contient aujourd'hui les corps de plusieurs saints Innocents. Saint Thomas est expulsé de l'oratoire où il avait prié et de la châsse qui avait recueilli ses ossements; en vérité, MM. les chanoines d'Anagni paraissent peu soucieux d'une de leurs gloires. — Le revers de la châsse est réticulé et semé de quatre-feuilles.

Cassette de vermeil, travaillée au repoussé; XIIIe siècle. Elle ne sert plus de châsse, depuis que l'on s'est aperçu que les versants du toit sont historiés de ciselures mythologiques fort légères. Ce coffret, carré long, à double versant et crête feuillagée, me paraît une boîte de mariage.

Crosse émaillée, XIIe siècle. La volute se termine par un dragon. La hampe est recouverte d'une feuille d'argent très-mince. On assure qu'elle a servi à

l'évêque saint Pierre. — Crosse en ivoire avec sa hampe; la volute finit en tête de serpent.

Encensoir pyramidal d'argent, XIVe siècle. Le pied circulaire est semé de petites roses. Sur les huit pans de sa cassolette rampent des griffons à tête humaine, découverte ou encapuchonnée. La calotte a deux étages de hauteur. Au premier, chaque pan de l'octogone est percé d'une fenêtre, dont les deux baies en ogive tréflée sont surmontées d'une rosace dans le tympan, et d'un pignon aigu pour amortissement avec choux aux rampants. Des contre-forts, prolongés en clochetons, dissimulent la saillie des angles. Le second étage, en retraite sur le premier, s'arrondit en coupole. Des quatre-feuilles y donnent passage à la fumée de l'encens. La coupole a pour couronnement un fruit de la nature de celui qui forme le nœud du calice d'Hervée, publié dans le volume III des « Annales Archéologiques », page 206. Des lézards descendent vers les côtés. Cinq chaînes fixent la cassolette à la patère, qui affecte la forme d'un lis renversé et aplati, sur lequel courent des lézards.

Siége épiscopal en bois, fin du XIIIe siècle. Quatre colonnes trapues et à chapiteaux épannelés soutiennent le siége, sous lequel règne une arcature ogivale. Une galerie à jour, de trois ogives posées sur des colonnettes, sert d'accoudoir. Des pommes sont sculptées aux bras et au dossier, un peu plus élevé que la partie antérieure.

Calice en or offert par Pie VIII, qui, étant vicaire général d'Anagni, annota les « Institutiones juris canonici » de son évêque Devoti [1].

Reliques. — L'ostension solennelle se fait par un chanoine chapé, en présence de l'évêque, le jour de l'Annonciation, à la messe et aux vêpres. Suivant l'usage de Rome, quand une relique est présentée à la vénération du peuple, un chantre lit à haute voix, en latin et en italien, le nom de cette relique et souvent son histoire. J'ai toujours remarqué une telle affluence à ces ostensions, que ce me semble un moyen excellent et fort populaire pour exciter à la dévotion et à la confiance aux saintes reliques. Je ne m'arrête qu'aux principales :

Du voile de sainte Lucie, vierge et martyre. Ossements, vêtement et cheveux de saint Roch [2]. De la chair de saint Vincent de Paule. De la chair de saint Charles Borromée. Des vêtements des trois rois mages. Reliques des saints Innocents [3]. Chef de saint Pierre, évêque d'Anagni. Partie du chef de

1. Cet ouvrage est le seul adopté pour l'enseignement de l'université de la Sapience.

2. V. mon « Année liturgique, à Rome », 16 août.

3. « Ibid. », 28 décembre.

saint Magne [1]. De la peau de saint Barthélemy, trois doigts du même apôtre. Dent et os de saint Mathieu. Bras et os de saint Jacques Majeur. Dent et relique de saint André; de sa croix. Dé la tête de saint Jean-Baptiste. Deux dents de saint Pierre, arrachées par Boniface VIII lui-même à la bouche du prince des apôtres. Le manteau et le bâton de saint Joseph. Du voile et de la chemise de la sainte Vierge. De la crèche, de la paille, des langes, du vêtement de pourpre et de la table de la Cène de Notre-Seigneur; de la pierre sur laquelle il était assis lorsqu'il parlait à la Samaritaine; de la pierre du Calvaire teinte de son sang (elle fut prise à l'endroit même où était plantée la croix); partie d'une épine et morceau insigne de la vraie croix. La tradition rapporte que ce morceau est celui sur lequel Jésus-Christ appuyait sa tête pendant sa crucifixion. Il devait faire partie de la traverse de la croix, car on voit encore l'emplacement du clou qui l'assujettissait à la tige.

La salle du trésor, où reposent ces riches étoffes, ces reliquaires précieux, ces reliques vénérées, est un carré de deux travées ogivales, arrondi en absidiole à l'occident. De grosses colonnes, coiffées de chapiteaux à crochets, supportent les arcs-doubleaux. Les murs sont épais, les voûtes basses, les jours étroits; cet appareil sombre et sévère, fortifié d'une porte à triple verrou, indique au voyageur ce que vaut un pareil trésor.

1. « Ibid. », 19 août. Les reliques de Rome complètent celles d'Anagni. Ce rapprochement est aussi facile qu'intéressant, avec l' « Année liturgique ».

INVENTAIRE DE BONIFACE VIII

L' « Inventaire », dont le texte va suivre, appartient à la cathédrale d'Anagni. Écrit sur vélin en belle gothique minuscule, il date des premières années du XIVe siècle. Lorsque j'en fis la découverte dans les archives, il gisait méconnu et abandonné, en compagnie d'une foule de bulles et de documents relatifs à la France et à l'Angleterre; ses abréviations avaient effarouché sans doute les savants de la ville, qui se vengeaient par un injurieux dédain de n'avoir pas pu le lire. Pour moi, qui ai eu le bonheur de le posséder quelque temps entre les mains, je lui attribue une haute valeur liturgique, une importance réelle au point de vue de l'archéologie; aussi, lorsque je le fis copier sous ma dictée par l'abbé Sibila, élève du séminaire diocésain, je ne crus pas pouvoir apporter trop de surveillance, trop de soins pour en avoir une transcription exacte.

Le nom seul de Boniface VIII, si généreux pour la cathédrale qui l'éleva et où, jeune chanoine, il chanta les louanges de Dieu, rendrait intéressante cette longue liste de cent et un articles; mais, au détail, qui ne saisira la pompe et l'éclat des fonctions sacrées dans la basilique de Sainte-Marie, quand il saura qu'aux richesses acquises de son trésor s'ajoutèrent dix-sept chasubles, seize dalmatiques, sept tuniques, seize pluviaux, vingt-cinq parements, six touailles, deux orfrois, deux aubes, quatre pièces de tentures, quatre calices, deux chandeliers et une croix d'autel, une burette, un pectoral, une statuette et deux triptyques ?

J'ai laissé subsister le moins possible d'abréviations, car elles embarrassent inutilement. Je n'ai respecté que l'orthographe, gardant scrupuleusement à leur place les lettres u, v, j, y, e, que le temps a modifiées, dans les mots « donauit, vna, alijs, ymaginibus, ecclesie » et autres. Le latin de l' « Inventaire » est si facile et si clair, que je me suis abstenu d'en donner en regard une traduction; c'eût été double emploi et allonger démesurément mon travail, sans grand profit pour le lecteur. Cependant j'ai mis en tête une introduction

qui résume les observations saillantes, générales, qui ressortent naturellement du texte; puis j'ai fait suivre les articles qui en avaient besoin d'une note complémentaire qui explique, interprète les passages où se fait sentir l'influence locale, symbolique et artistique.

Orfèvrerie. — L'orfèvrerie est représentée dans cet « Inventaire » par des calices, des chandeliers, une croix d'autel, un pectoral et une burette. Rarement elle se montre seule : l'art du lapidaire et celui de l'émailleur concourent à l'embellir. A l'instar d'Anastase le Bibliothécaire, le chanoine-sacriste d'Anagni paraît fort préoccupé du poids du métal, or, argent et vermeil, du nombre et de la qualité des gemmes, saphirs, grenats, topazes et perles de nacre.

Émaillerie. — L'émailleur ne s'exerce que sur de petits objets; à son art n'est assigné qu'un rang secondaire, soit qu'il mêle des émaux aux tissus brodés, soit qu'il choisisse pour récipient le métal des vases sacrés.

Sculpture sur ivoire. — Cette branche si délicate et si fine de l'art gothique, qui a fourni au Musée du Vatican ses plus jolis chefs-d'œuvre, nous offre une statuette de la Vierge, de grande dimension sans doute, puisqu'elle devait orner la cathédrale, et un triptyque historié.

Artiste. — Nulle part les noms d'artistes ne sont plus communs qu'en Italie. S'ils ne signent pas leurs œuvres, il se trouve quelque chroniqueur qui ne laisse pas périr leur nom. Ici les deux se rencontrent à la fois, et l' « Inventaire » note qu'un brodeur, qui mérite certainement nos éloges par le peu qui a survécu de ses œuvres, avait écrit au bas d'une chasuble : « ...cum litteris PENNE FIT ME.

Vêtements ecclésiastiques. — Les vêtements ecclésiastiques, décrits et énumérés par l' « Inventaire de Boniface VIII », sont : la chasuble, la dalmatique, la tunique, l'aube et le pluvial.

La chasuble est constamment nommée « planeta ». On y distingue le devant (« ante ») et le dos (« tergum »), l'un et l'autre parés d'un orfroi, («frisium, aurifrisium »). En avant, sur la poitrine, se place le pectoral (« pectorale »), qui, comme sur les chasubles actuelles d'Italie et sur quelques-unes de France, au moyen âge, termine en tau l'orfroi destiné à figurer la hampe de la croix.

La dalmatique, « dalmatica », que revêt le diacre, et la tunique, « tunica », réservée au sous-diacre, diffèrent moins entre elles pour la forme que pour la couleur et l'ornementation. J'ai déjà fait observer qu'elles ne concordent pas davantage avec la chasuble du célébrant. Je compte quatorze dalmatiques et sept tuniques. Pourquoi cette différence ? Serait-ce à cause des offices pon-

tificaux où les chanoines-diacres devaient faire cercle, « circulus », avec les chanoines-prêtres, autour de leur évêque, chacun dans l'habit de son ordre? Les dalmatiques sont en général plus riches, plus « parées » que les tuniques, parce que le « Cérémonial » établit une juste différence entre le diacre et le sous-diacre, qui, hiérarchiquement parlant, lui est inférieur d'un degré.

Comme les chasubles, les dalmatiques ont une partie antérieure et une partie postérieure, un pectoral et des orfrois; mais, de plus que celles-ci, des manches, des épaulières, des parements, des cols, des franges, de la passementerie, toutes choses que l'« Inventaire » détaille en ces termes : « Ex parte ante, à tergo in pectorali, cum aurifrisio, manicis, brachialibus, spatulis, ad paraturas, ad collum, cum fimbriis ».

L'aube, suivant une loi invariable au moyen âge, est « parée » d'une étoffe brodée aux manches, « in manicis »; au bas de chaque côté, « in fimbriis », et au pectoral, « cum pectorali ».

Enfin le pluvial, « pluviale », que nous nommons « chape » en France, quoique ce vêtement soit différent de la « cappa », pour laquelle il ne nous reste que le nom latin, se pare aussi d'orfrois, s'agrafe sur la poitrine avec des boutons, « quatuor bottonibus », ou un pectoral, « pectorale », d'argent doré serti de pierres précieuses, « saphirs, grenats et grosses perles de nacre ». Le « Cérémonial des évêques, » livre II, chap. I, autorise l'usage du pectoral aux vêpres solennelles : « pluviale cum pectorali in conjunctura illius ». A Rome, il est porté par les cardinaux-évêques et le pape. Celui des cardinaux, le même pour tous et pour tous fort laid, a l'apparence d'une plaque de métal, découpée en ellipse, rehaussée de trois mamelons de perles superposées et appliquées sur une patte d'étoffe, au lieu de servir à rapprocher les deux bords du pluvial.

Parements d'autel et de siége. Touailles. — Le mot « dossale » a trois significations : il veut dire dossier du siége épiscopal, dossier des bancs du clergé, et draperie pendante au ciborium, aux termes mêmes de Guillaume Durand, de Scot et de la chronique de Saint-Théofroid : « Dorsalia sunt panni in choro pendentia a dorso clericorum » (Guill. Durand., Ration. divin. officio., lib. I, cap. III). « Ubi vero Episcopi sedebant, dorsalia pallia pendebant » (Marian. Scotus in Chronic. an. 1064). « Unum dorsale ejusdem operis, quod totum solebat ambire ciborium » (Tabular. monast. S. Theofredi). Une quatrième signification nous est révélée par la survivance, à l'« Inventaire », d'un de ces dossiers, dont l'emploi, d'après les dimensions, devait être d'un parement d'autel, et par cette expression : « dossale pro altari ».

Aux chapelles papales de la Sixtine ou des basiliques, des draperies formant

dossier sont encore tendues, comme au XIIIe siècle, sur le trône du pape et les siéges des cardinaux et de la prélature. Telles sont les prescriptions du « Cérémonial des évêques, » lib. I, cap. XIII : « Forma sedis erit, prælta et sublimis, sive ex ligno, sive ex marmore, aut alia materia fabricata in modum cathedræ, et throni immobilis, quales in multis ecclesiis antiquis videmus : quæ debet tegi et ornari aliquo panno serico ». La pierre, le bois et le marbre ont en effet été employés à la confection de ces siéges. Celui d'Agnani, sculpté en bois, date du XIIIe siècle ; ils ne sont pas rares de cette époque à Rome. Qu'il me suffise de citer les plus beaux que conservent respectueusement les basiliques de Latran, de Saint-Césaire, de Sainte-Balbine et de Saint-Laurent-hors-les-murs. Les « Annales Archéologiques » en ont signalé en pierre dans les cathédrales de Toul (t. II, p. 174) et d'Arras (t. VIII, p. 184).

La nappe d'autel se nommait touaille, « tobalea » ; et le parement brodé qui retombait à la partie antérieure, fronsal ou frontal, « fronsale, frontale ». Lindwod, cité par Ducange, la définit très-exactement, « apparatus, pendens in fronte altaris ».

TENTURES ET TAPIS. — Quand on veut célébrer dignement une fête, on accroche des tentures à ses murailles et l'on étend des tapis sous lesquels disparaissent les dalles de l'édifice. Je ne soupçonne pas une destination différente à ces nombreux « panni », que l'Italie ne néglige dans aucune de ses solennités religieuses.

COULEURS LITURGIQUES. — Sept couleurs, peut être par symbolisme, sont désignées par l' « Inventaire » pour l'accomplissement des fonctions sacrées : le blanc, l'or, le rouge, l'azur, le vert, le violet et le noir. Or le noir, emblème de tristesse, ne se combine pas avec le blanc, trop joyeux, mais avec l'or, ainsi que l'a prescrit, dans une décision récente, la Sainte-Congrégation des Rites, à l'exclusion formelle du blanc.

ÉTOFFES, TISSUS, POINTS DE BRODERIE, DOUBLURES. — Je remarque, parmi les étoffes, le samit, le sennat, le diaspre, le tartaire et la pourpre ; parmi les tissus, la soie rayée (« serico virgato »), les tissages d'or, d'argent et de soie, ou simplement d'or et de soie, ainsi qu'à l'or trait, le tartaire rouge en dehors et vert en dedans. Enfin, parmi les points de broderie, le travail à l'aiguille et l'ouvrage allemand, « laboratum cum acu, de opere theotonico ».

Deux doublures seulement sont mentionnées : sennat et pourpre.

IMAGERIE. — Dans la trame de ces étoffes sont tissés ou sur leur partie lisse se détachent en broderie les thèmes variés de l'iconographie chrétienne : la généalogie du Sauveur ou l'arbre de Jessé, le Christ, la Vierge et les Apôtres, l'arbre de vie, l'histoire du Fils de Dieu et de sa Mère depuis l'Annonciation

jusqu'à l'Assomption, celles de saint Nicolas et de saint Eustache, l'Agneau de Dieu et les Évangélistes, les Anges et les Saints, Samson, et, par une de ces fantaisies ordinaires au moyen âge, « Alexandre élevé dans les airs par des griffons ». Pour compléter cette vie, ce mouvement, qui est celui de l'humanité glorifiant Dieu, d'autres voix, d'autres accords partent des créatures animées qui, lions, perroquets, griffons, cerfs, aigles, oiseaux, courent. passent, voltigent, gazouillent au milieu des feuillages, des arbres, des rinceaux, des lis et des roses, des perles et des pierres précieuses.

Armoiries. — Les armoiries jouent un grand rôle dans l'histoire nobiliaire de l'Italie. Est-ce par pure vanité qu'elles s'étalent sur les vêtements destinés au culte ? Oui, peut-être, mais aussi pour ne pas tenir dans l'oubli les noms des donateurs généreux que la postérité doit connaître. Le blason, apposé au pectoral d'une chasuble et d'une dalmatique, au fermail ou au bas de chaque orfroi du pluvial, à droite et à gauche du parement de l'autel [1], tissé même dans l'étoffe des tentures, ce blason, dis-je, quelle qu'en soit l'origine, plaît à l'ecclésiologiste qui y lit, comme dans le sceau en cire appendu aux châsses, un nom, un titre, une date et une donation. Cette coutume par elle-même ne nous choque pas ; mais l'abus qui s'en fait de nos jours dépasse les bornes de la convenance, et il est aussi puéril que ridicule de broder des armoiries sur un vêtement dont on exclut systématiquement toute décoration, pour ne laisser qu'une surface unie.

Je m'arrête, car je m'aperçois qu'il est enfin temps de laisser le lecteur apprécier lui-même, à sa guise, l'« Inventaire » latin et manuscrit de la cathédrale d'Anagni.

IN NOMINE DNI. AMEN. HEC SUNT PARAMENTA QUE DONAUIT ECCLESIE ANAGNINE SANCTISSIMUS PATER DNS BONIFATIUS [2], PAPA OCTAUUS, DIUERSIS TEMPORIBUS.

In primis vna planeta de samito rubeo, cum frisio de auro cum pernis [3], et ymagine Saluatoris in pectorali et tredecim alijs ymaginibus [4].

1. Voyez « Notice sur l'état de Saint-Louis-des-Français, à Rome, au XVII[e] siècle », p. 56 et 60.
2. « Bonifatius » est écrit par un T et non par un C, comme eût fait le moyen âge français.
3. Perles de nacre. V. « Glossaire de Ducange », v° « perna ».
4. Les « treize images », qui accompagnent ici le Sauveur, ne sont pas autres probablement que la Vierge ou saint Jean-Baptiste et les douze apôtres.

Item vna planeta de samito rubeo cum aurifrisio amplo [1], diuersis laborerijs laborato.

Item vna planeta de sennato rubeo infortiato [2], cum aurifrisio, de auro [3], amplo, laborato de serico ad arbores et aues, et cum alijs laborerijs.

Item vna planeta de samito uiridi cum aurifrisio, de auro; ad ymagines Saluatoris et Virginis in pectorali, et sex Apostolorum, et beati Gregorij ex parte ante [4], et nouem ymagines a tergo.

Item vna planeta de samito uiridi in herba [5] cum aurifrisio de auro amplo, laborato de serico ad arbores et aues.

Item vna planeta de diaspero [6] cum aurifrisio de auro amplo ad arma ipsius Dni Pape, et alio opere.

Item vna planeta de samito albo cum aurifrisio de auro amplo laborato ad gemmas [7], arbores de serico.

Item vna planeta de samito albo cum aurifrisio amplo de auro et serico.

Item vna planeta de samito laborato de auro cum acu, ad leones, pappagallos [8], grifos, et aquilas cum geminis capitibus, et aurifrisio de samito laborato de auro, ad ymagines Genealogie [9] Saluatoris, cum pernis et lapidibus pretiosis [10].

Item vna planeta de panno tartarico [11] ad aurum, cum aurifrisio de

1. Orfroi large.

2. A double chaine, renforcé ?

3. Ce « de auro » doit s'entendre d'une étoffe d'or ouvragée de soie. Puissent nos brodeuses modernes s'inspirer de cet exemple et ne plus broder, avec un goût fort équivoque, or sur or, d'où il résulte une platitude de ton et une absence de relief complètes. Les ornements du sacre de Charles X en sont la meilleure preuve.

4. En avant, croix en tau, où prennent place : horizontalement, au sommet, J.-C. et Marie; sur la tige, verticalement, six apôtres et saint Grégoire, pape. En arrière, longue bande d'orfroi, partageant en trois le dos de la chasuble et sur laquelle sont étagées, les unes au-dessus des autres, « neuf images » de saints.

5. Vert, couleur d'herbe, clair, tendre.

6. Diaspre, Diapré. V. Ducange, v° « Diasprus ».

7. Il existe à Rome, dans le trésor de l'église de Saint-Pierre-ès-liens, sur l'Esquilin, une mitre historiée en « titre » et en « cercle », que la tradition attribue à saint Ubald, évêque de Gubbio, au XIIIe siècle. On y remarque parfaitement la place qu'occupaient les pierres précieuses qui ont été enlevées et le petit cordonnet de soie ou bourrelet qui les retenait dans l'étoffe.

8. En italien « papagalli »; au moyen âge « papegaux », qui est la traduction littérale du mot latin.

9. « Sic » pour « Genealogie ». Il s'agit de la « Généalogie » selon la chair du Sauveur.

10. Cette chasuble, un des plus riches ornements de la cathédrale et des mieux conservés, a été décrite précédemment, t. XVII, p. 235-236.

11. Étoffe de Tartarie; Ducange traduit « Tartaire ».

auro cum multis scutis [1], et in pede a tergo cum litteris : Penne fit me [2].

Item alia planeta de panno tartarico açorinno [3], ad aurum cum aurifrisio ambo de auro et serico.

Item vna planeta ad aurum, cum aurifrisio de auro amplo ad ymagines Saluatoris in pectoralj. Et a tergo in capite beate Uirginis, et viginti alias.

Item vna planeta de panno ad aurum, ad leones cum aurifrisio ad ymagines Saluatoris, beate Uirginis, et beati Johannis Baptiste in pectorali et duodecim apostolorum.

Item una planeta contexta ad aurum [4], et de serico, de ystoria Saluatoris, ab annuntiatione beate Uirginis, et natiuitate Xpi usque ad resurrectionem. Et de assumptione beate Uirginis. Et foderata [5] sennato rubeo cum aurifrisio [6] ex parte ante cum pernis [7].

Item due planete similes de samito subtili [8] uiolato [9], cum aurifrisiis similibus.

Item vna planeta violata de samito grosso cum aurifrisio.

· : SUMMA DICTARUM PLANETARUM : DECEM ET SEPTEM.

Item vna dalmatica contexta de auro, argento, et serico cum octuaginta duobus plactis [10] de auro, et pernis; ad ystoriam beati Nicolaj [11].

Item vna dalmatica contexta ad aurum, cum grifis et aquilis cum geminis capitibus [12], et pappagallis. Et ymaginibus Saluatoris, et apostolorum Petri

1. Tous écussons ogivés... V. « Annales Archéologiques », p. 236, t. xvii, la description de cet orfroi.

2. Nom de l'artiste.

3. Pour « azurino ». La transformation du z en ç cédillé n'est pas moins curieuse que la couleur d'« azur » de cette chasuble.

4. L'or broché sur la soie, en imitation de chevrons continus ou de point de Hongrie.

5. Fourrée, doublée; en italien « foderata ».

6. La chasuble était brodée, sur toute la surface, de médaillons circulaires; mais, comme leur ensemble, quoique fort riche et élégant, ne pouvait suppléer qu'à l'orfroi du dos, il n'en fallait pas moins, pour former la croix du devant, un orfroi perlé que l'on surajouta.

7. V. sa description iconographique, « Annales Archéologiques », t. xvii, p. 233-235.

8. Cet article et le suivant nous apprennent à distinguer les deux espèces de « samit » dans lesquelles furent taillées les trois chasubles données par Boniface VIII : le samit fin, « de samito subtili » et le samit gros, « de samito grosso ».

9. Les Italiens ont deux noms pour désigner les deux nuances différentes du violet : le violet foncé, tirant sur le bleu, répond au « violato » de l'« Inventaire » et au « violaceo » moderne; le « pavonazzo » est un violet clair, teinté de rouge, un violet lilas.

10. Médaillon; en italien, « piatto », objet de forme circulaire, comme un plat.

11. Décrite dans le t. xvii des « Annales Archéologiques », p. 272-273.

12. L'aigle héraldique, impériale, que portent plusieurs nobles maisons d'Italie, entre autres les princes Piccolomini de Sienne.

et Paulj, ex parte ante. Et bete[1] Uirginis, sci Johannis, et sci Nicolai, a tergo. in fimbriis de auro. Et in manicis cum decem ymaginibus et aurifrisio ad spatulas cum pernis, et foderata sennato rubeo[2].

Item dalmatica de dyaspero cum pappagallis ad pedes rubeos, ad paraturas in manicis et per pedes[3].

Item vna dalmatica de panno tartarico ad aurum cum fimbrijs et manicis et spatulis ad arma ipsius Dni pape[4], regum Francie, Anglie et Castelle.

Item vna dalmatica de samito rubeo cum diversis passionnibus scorum[5], ad ymagines Saluatoris et Uirginis in pectoralj[6] et foderata sennato uiridi.

Item una dalmatica de dyaspero laborata ad acum pappagallos et flores qui ad modum crucis[7] cum fimbriis ad ystoriam sci Eustacij, et aurifrisio in spatulis et collo[8], cum pernis et manicis ad minutas ymagines et aues.

Item una dalmatica de panno tartarico, intus rubeo et foris uiridj, ad aurum cum aurifrisio in brachialibus[9], cum pernis et paraturis similibus in manicis et fimbrijs ad aquilas cum duobus capitibus.

Item una dalmatica de panno tartarico uiridi ad aurum cum aurifrisijs in brachijs et a latere[10], et a latere[11], et paraturis in manjcis, et in fimbrijs de panno tartarico ad aurum.

Item una tunica similis coloris[12].

1. « Sic ».

2. Pour rendre cette description intelligible, que l'on suppose la dalmatique divisée en trois parties égales, sur chaque face; sur la bande centrale et en avant, le Sauveur, saint Pierre et saint Paul; en arrière, la sainte Vierge, saint Jean et saint Nicolas; à droite et à gauche, des deux côtés, des aigles à deux têtes, des perroquets et des griffons semés sur un fond d'or, un galon d'or contournant le bord qui avoisine les pieds, un orfroi perlé aux épaules et des manches historiées de « dix images », cinq pour chacune.

3. Parements aux manches et aux pieds, c'est-à-dire au bord inférieur de chaque côté. Les peintures murales de Saint-Laurent-hors-les-Murs, à Rome, et du « sacro speco », à Subiaco, offrent de fréquents exemples de cette disposition.

4. Les armes de Boniface VIII se blasonnent : d'or à une bande jumelle ondée d'azur.

5. Les « passions », ou martyres des saints, décrites p. 273-275 du t. XVII des « Annales Archéologiques ».

6. En France, nous partageons nos dalmatiques dans le sens de la hauteur; en Italie, c'est le contraire, dans le sens de la largeur, peut-être à cause de l'ancienne disposition horizontale des parements au pectoral et à l'extrémité inférieure.

7. Fleurons crucifères.

8. Orfroi droit ou rabattu, à l'instar d'un collet, ou même cousu autour du cou de la dalmatique, ainsi qu'on peut en juger par les tableaux et les fresques de l'époque.

9. La partie de la dalmatique qui couvre les bras.

10. Orfrois sur les côtés.

11. « Sic », répété deux fois.

12. Voici une tunique qui doit aller avec la dalmatique précédente. On remarquera immédiatement sa simplicité, qui n'admet aucune broderie, et pas autre chose que la similitude de couleur.

Item. j. dalmatica de serico ad armas [1] regis Castelle, cum aurifrisijs et cerratis in manicis, et a latere foderata sannato rubeo.

Item. j. tunica eiusdem coloris.

Item. j. dalmatica de dyaspero cum paraturis rubeis in manicis et fimbrijs laboratis ad aurum et grifos.

Item. j. dalmatica de dyaspero cum paraturis de panno ad aurum in manicis et fimbrijs et aurifrisijs ad collum et super spatulas.

Item. j. tunica eiusdem coloris ad fimbrias nudosas [2].

Item. j. dalmatica de samito rubeo ad paraturas in manicis et fimbrijs ad aurum et leones.

Item. j. tunica eiusdem coloris, et similibus paraturis.

Item. j. tunica de panno serico virgato [3].

Item. j. dalmatica de samito uiridi cum paraturis in fimbrijs instoriam [4] Alexandri eleuati per grifos in aerem [5].

Item una tunica eiusdem coloris.

Item vna dalmatica de samito uiolato cum paraturis in manicis et fimbrijs de panno tartarico ad aurum.

Item vna tunica eiusdem coloris.

SUMMA DALMATICARUM PREDICTARUM, QUATUORDECIM. ET TUNICARUM, SEPTEM.

Item unum pluuiale de samito rubeo laborato ad acum de auro battuto [6]

1. « Sic », au féminin pluriel. Ces armes font supposer une donation royale, puisqu'un des droits honorifiques, le plus en vogue à Rome et dans toute l'Italie, est précisément d'apposer sur l'objet offert, à titre de sceau, son écusson qui atteste aux générations futures le nom et la qualité du donateur, et authentique pour ainsi dire la donation.

2. Pour « nodosas? » galon à nœuds, imitant des nœuds.

3. Vergé, rayé.

4. « Sic ».

5. Selon la légende, Alexandre voulant connaître le ciel empirée, ne trouva pas de moyen plus expédient que d'atteler à son char des griffons qu'il excitait à monter de plus en plus haut, en leur montrant, au bout de longues piques qu'il élevait sans cesse, des morceaux de viande fraîche dont ils sont très-friands. Arrivé au ciel, il étudia les constellations, le cours des astres et, pour redescendre, usa du même stratagème, ayant soin seulement de fixer en bas la vue des griffons. — Curieux de savoir également ce qui se passait dans la mer, il fit fabriquer un tonneau en verre où il se renferma, et, l'ayant suspendu à un vaisseau, il en suivit le cours jusqu'à la fin de ses investigations sous-marines. — Ces deux gestes, empruntés au « Roman d'Alexandre », forment le sujet d'une magnifique tapisserie de haute lisse, du XVe siècle, que possède la maison princière Pamphili-Doria, à Rome.

6. M. de Laborde définit en ces termes l'or trait ou or battu : — « Or trait. C'est de l'or ou de l'argent doré, étiré, et d'une grande ténuité. Cette expression est encore en usage, et cet or servait à la passementerie..... Cet or, trait ou étiré dans les trous de la filière, forme une

ad grifos, pappagallos, et aquilas cum duobus capitibus et aurifrisio cum pernis.

Item unum aliud nobile pluuiale album auro contextum cum auibus et diuersis nominibus [1] cum aurifrisio de pernis, cum septuaginta duobus petijs auri qui pro smaltis [2], et quatuor boctonibus de auro et pernis.

Item vnum pluuiale laboratum ad acum de auro battuto et serico, de diuersis ystorijs et passionibus sanctorum, foderatum de purpura rubea ad aues croceas [3].

Item unum pluuiale de dyaspero cum aurifrisio, et quatuor bottonibus de pernis.

Item vnum pluuiale de samito albo cum aurifrisio ad arbores et aues.

Item pluuiale cum samito rubeo cum aurifrisio de auro laborato ad arbores et aues, de serico.

Item unum pluuiale de samito rubeo cum aurifrisio.

Item vnum pluuiale ad arma regis Castelle cum duobus pernis de argento in caputio [4].

Item. j. pluuiale de samito viridi cum aurifrisio de auro sine opere.

Item. j. pluuiale de samito uiolatio cum aurifrisio de auro laborato ad flores, rosas, et aues.

petite lame quand on le fait passer sous la pression d'un cylindre, et il sert, en cet état, dans la broderie et le tissage des étoffes dites lamées; ou bien, enroulé autour d'un fil de soie, il lui sert d'enveloppe, en lui donnant l'apparence d'un fil d'or massif. Ces fils étaient appelés or de Chypre au moyen âge.» —V. « Notice des émaux, bijoux et objets divers du Musée du Louvre, Glossaire », p. 413. —Voici, sur un autre inventaire des objets donnés par Boniface VIII à la basilique de Saint-Pierre au Vatican, une mention expresse de tissus lamés en or de Chypre : « Item quinque aurifrigia, quorum tria sunt de opere cyprensi, et vnum est de opere anglicano, et vnum est ad smaltos, habens figuras sanctorum integras, nobilissimum. Item quatuor camisas de cortina, cum pectoralibus et gramiciis de opere cyprensi. Item septem amictus cum aurifrigiis de opere cyprensi. Item duo paria corporalium cum domibus de opere cyprensi »

1. Ces « noms » seraient-ils ceux des « oiseaux » brodés sur le « noble pluvial »? — Toujours est-il qu'à quelques pas de la cathédrale, au noble palais des Astalli, j'ai vu une salle immense, entièrement peinte à fond rouge, couvert d'un appareil réticulé, jaune et perlé, où dans chaque losange pose un oiseau, désigné sous son nom vulgaire par une inscription en gothique arrondie du XIVe siècle. La poussière qui couvrait les murs ne m'a pas permis de copier les séries si variées de ce « volucraire »; il eût fallu nettoyer, je n'en avais pas le temps, car, une heure après cette découverte, je partais pour retourner à Rome.

2. « Pièces d'or » qui tiennent lieu d'émaux. Nous avons déjà vu et nous verrons encore que le moyen âge italien rehaussait d'émail ses broderies.

3. Oiseaux d'un jaune couleur de safran.

4. Ces perles de nacre montées sur argent formaient une agrafe dont le mordant retenait à la fois les extrémités du « capuce » ou chaperon ramené en avant, et les deux côtés du pluvial.

Item vnum pluuiale de samito violacio [1] cum aurifrisio amplo de auro.

Item vnum pluuiale de samito violatio cum aurifrisio de auro laborato ad arbores et aues.

Item vnum pluuiale de samito uiolatio cum aurifrisio amplo de auro cum diuersis operibus de serico.

Item vnum pluuiale de samito nigro cum amplo aurifrisio de auro sine opere.

SUMMA DICTORUM PLUUIALIUM QUATUORDECIM.

Item vnum dossale pro altari laboratum cum acu ad aurum battutum cum ymaginibus crucifixi et beate Virginis, et plurium aliorum scorum, et in circuitu cum rotis ad grifos, et pappagallos [2].

Item vnum dossale ad aurum cum arbore vite cum mantilj. de opere theotonico [3].

Item vnum dossale ad crucifixos [4].

Item vnum dossale ad arma predicti Dni pape et duobus capitibus [5].

Item vnum pannum tartaricum rubeum longum ad aurum.

Item vnum pannum tartaricum violatium ad aurum longum.

Item dossale ad ymagines sci Nicolai [6].

Item. j. pannum longum et amplum ad rosas cum geminis grifis ad arma gaytana [7] et stellis albis.

Item vnum dossale ad aurum de opere tartarico ad tres gistas ad aurum ab vno capite.

Item vnum dossale de serico ad rosas rubeas cum geminis pappagallis, cum capitibus de auro et stellas ad aurum.

SUMMA DOSSALIUM ET PANNORUM · X ·

1. Cette manière d'écrire « violatio, violacio » laisse du doute sur l'ancienne prononciation. Si, au moyen âge, le c avait la prononciation du ch, comment se fait-il que parfois il ait pour équivalent le T ?

2. Ce parement et le suivant existent encore. Je les ai décrits précédemment.

3. L' « Inventaire de Saint-Pierre, déjà cité, semble mettre de la différence entre l'œuvre teutonique et l'œuvre allemande : « Item viginti tobalias tam sericeas quam operis alemannici. »

4. Sur ce parement sont brodés plusieurs « crucifiés », peut-être le Christ entre les deux larrons, quoique la triple crucifixion me soit inconnue dans l'État pontifical avant le XV[e] siècle.

5. Le texte est clair : les armes de Boniface VIII occupent les « deux chefs », les deux extrémités du parement.

6. Saint Nicolas, dont l'histoire et l'image reviennent si souvent, paraît avoir eu l'affection du donateur ou du brodeur.

7. Armes des Gaétani, maison ducale et princière, dont Boniface VIII fit la noblesse et qui compte parmi les sept étoiles, « le sette stelle », d Anagni.

Hec sunt paramenta que misit idem Dns. papa, per magistros Jacobum de Sco-Germano[1], et Matheum de Anegnia canonicos anagninas, tertio anno pontificatus sui[2] mense maiy, die prima.

In primis unum pluuiale ad aurum cum grifis et auibus de auro et aurifrisio cum pernis, portandum per Dnm Epm tantum in festis beati Magui[3].

Item unum aliud nobile pluuiale album auro contextum cum avibus et diuersis operibus cum aurifrisio de pernis, cum centum septuaginta duobus petijs auri qui pro smaltis, et quatuor bottonibus de auro et pernis, quo solus Eps debet uti tantum in festis beate Virginis[4].

Item vna dalmatica de dyaspero cum pappagallis ad pedes rubeos, ad paraturas in manicis et per pedes.

Item una alia dalmatica rubea cum grifis et alijs auibus et aquilis cum duobus capitibus et paraturis in manicis et fimbrijs ad ymagines et pernas.

Item vna alba cum pectorali de auro et pernis grossis ad ymagines Saluatoris et beate Virginis, et quatuor aliis cum fimbrijs de dyaspero laborato ad pappagallos, et alios labores in manicis paraturas cum tribus ymaginibus.

Item alia alba cum pectorali ad aurum cum ymagine beate Virginis fugientis in Egyptum[5], et in manicis tres ymagines per quamlibet, et cum fimbrijs aureis laboratis ad plures ymagines.

Isti sunt panni donati ecclesie anagnine ex quo dictus Dns papa cepit uenire Anagniam[6].

In primis duo dossalia rubea ad aurum cun ymaginibus Sansonis, consuta[7].

Item aliud dossale ad aurum ad ceruos.

1. Saint-Germain, petite localité du royaume de Naples, au pied du Mont-Cassin.

2. La troisième année du pontificat de Boniface VIII répond à l'an 1296.

3. Saint Magne, patron de la cathédrale. — Au mois d'août 1855, j'assistais à l'office pontifical de cette fête; je ne saurais parler et on ne saurait se faire une idée du charivari que j'y ai entendu sous prétexte de musique vocale et instrumentale.

4. On remarquera l'usage de certains ornements réservés à l'évêque et à des fêtes déterminées.

5. J'ai décrit précédemment cette « Fuite en Égypte ». V. « Annales Archéol. », t. XVII, p. 277.

6. Le cardinal Gaétani, prêtre du titre des Saints-Sylvestre-et-Martin-des-Monts, fut élu pape à l'unanimité par les cardinaux réunis en conclave à Naples (1294). Il quitta Naples aussitôt, passa par Anagni, sa ville natale, et continua sa route vers Rome, où il se fit consacrer, le 5 janvier 1295, dans la basilique de Saint-Pierre au Vatican. Il fut couronné et prit possession à Saint-Jean-de-Latran sous le nom de Boniface VIII. Au commencement de l'été de la même année, il fixa sa résidence à Anagni, où il reçut en ambassade, successivement, l'évêque d'Orléans, l'abbé de Saint-Germain-des-Prés et l'archevêque de Lyon, Henri de Villars, dont la tombe, gravée à son effigie, atteste, dans l'église des Dominicains d'Anagni, jusqu'où s'élevait l'art italien aux premières années du XIV[e] siècle.

7. Cousus ensemble, pour couvrir plus commodément une grande surface.

Item aliud dossale ad aurum ad pappagallos et arbores de auro.

Item vnum aliud dossale ad rotas de auro.

Item aliud dossale ad aurum qui ad modum retis [1].

Item aliud dossale rubeum ad aurum qui ad alas auium [2].

Item duo dossalia violatia ex parte interiori qui ad alas auium.

Item aliud dossale ad aurum ad leones de auro.

Item aliud dossale de serico ad geminas aues cum duabus listis de auro [3].

Item aliud dossale de serico ad leones cum duabus gistis de auro.

Item aliud dossale simile ipsi.

Item duo dossalia simul consuta ad aurum cum rosis.

Item vnum dossale viride ad leones aureos.

Item vna tobalea de opere theotonico in qua est in medio Agnus Dei, et in circuitu diuerse ymagines, et littere [4]. Et est ibi fronsale de pernis, cum triginta duobus smaltis [5] rotundis ad ymagines. Et cum sexaginta sex alijs smaltis medijs. Et nonaginta quinque cocculis deauratis.

Item vna tobalea de opere theotonico cum ymaginibus Saluatoris, et quatuor euangelistarum in medio cum aurifrisio ad roccas [6] et lilia ad aurum.

Item alia tobalea de opere theotonico in qua est Agnus Dei in medio, cum aurifrisio ad roccas et lilia ad aurum.

1. « A la manière d'un rets », réticulé.

2. Le « vol » héraldique.

3. Le blason motive, je le crois, ces ailes d'oiseaux, ces lions, ces animaux fantastiques et peut-être les « bandes d'or » dont parle l'article susdit.

4. Les Anglais, depuis Pugin, qui en a fourni des modèles, brodent leurs nappes d'autels. A Rome, les religieuses et les jeunes filles du conservatoire de Sainte-Thérèse excellent à figurer sur les nappes, sans fers, mais avec leurs seuls doigts et au moyen de plis symétriques et serrés, des monogrammes, des fruits, des fleurs des oiseaux et mille autres petits riens fort gracieux, qui font honneur à la délicatesse de leur main et à la variété de leur goût.

5. Email; en italien « smalto ». Je présume que ces quatre-vingt-dix-huit petits émaux ronds et imagés pendaient au « frontal », mêlés à quatre-vingt-quinze clochettes, à la manière de ces grelots usités aux étoles et manipules du XII[e] siècle.

6. Quand un seigneur voulait se bâtir quelque part une forteresse, un donjon, il choisissait une roche « rocca », escarpée, solitaire, élevée. Aigle sauvage, il y fixait son aire, et trop souvent n'en descendait que pour le pillage. Avancez un peu dans la campagne romaine, votre regard s'arrêtera maintes fois à l'horizon sur des roches où croulent des tours en ruines; si vous demandez le nom de la localité, l'on vous répétera à satiété le mot roche, suivi d'une qualification quelconque : « Rocca di Papa, Rocca Giovane, Rocca Canterano », etc. Si le sol est hérissé de roches, quelquefois factices, comme nos « mottes » féodales, le blason italien ne l'est pas moins, et une des choses qui frappent le plus les voyageurs est de rencontrer partout ces « roches » héraldiques et d'en compter jusqu'à douze sur l'écusson d'Alexandre VII et des Chigi.

Item vna alia tobalea de opere theotonico cum fronsalj de auro, ad ystoriam beati Thome Archiepi. Cantuarien [1].

Item vna tobalea de opere theotonico ad capita Regum [2] cum aurifrisio ad ymagines Saluatoris in medio, parte a dextris parte a sinistris cum pernis. Et viginti nouem cocculis argenteis deauratis.

Item vna tobalea de opere theotonico cum aurifrisio contrastato [3].

Item duo aurifrisia de auro pro vna planeta cum ymagine Saluatoris in pectoralj et beate Virginis. Et Angelj et sex alijs ymaginibus de serico inferiori. Et a tergo ymago beate Virginis in capite et septem alijs inferioribus.

Item vnum pannum sericum tartaricum.

Item alius pannus sericus albi coloris cum scutis domus sue [4].

Item alius pannus qui uiridi coloris, tartaricus.

HOC EST INUENTARIUM ARGENTI ET AURI LABORATI, dati ecclesie Anagnine per predictum Dnm. papam.

In primis vnus calix argenteus deauratus cum fuso [5] pedis et pomo smaltato. Quinquaginta quatuor vnciarum.

Item vnus alius calix argenteus optime deauratus cum fuso pedis et pomo smaltatis [6]. Lviij vnciarum.

Item unus calix alius aureus xliij unciarum cum xiij zaffiris grossis, vno toppatio, et alijs lapidibus pretiosis et pernis xij grossis et alijs pernis minutis in circuitu pomj, subtus et supra.

Item duo alia candelabra argentea alta cum tribus pomis [7] per quodlibet deauratis. Lvj vnciarum.

1. Heureux rapprochement qui pare l'autel, où s'immole volontairement la victime sainte, avec l'« histoire » de saint Thomas de Cantorbery, à son exemple, victime volontaire, martyr innocent.

2. Ces « têtes de rois » ne seraient-elles pas les « têtes des rois » ancêtres de J.-C., et n'aurions-nous pas encore une variété de l'arbre de Jessé? Symboliquement parlant, n'est-ce pas une idée dogmatique d'une haute portée, puisqu'elle établit que le corps du Sauveur est le même sur l'autel, après la transsubstantiation du pain, que le corps formé dans le sein de la Vierge du sang des rois de Juda?

3. Orfroi, où le tissage fait « contraste », est croisé.

4. Écusson de la maison Gaétani, avec ses alliances, qui lui permettent d'inscrire à sa devise, en raison de ses ondes et de l'aigle dont elle écartelle :

AGITATA CRESCVNT — DE SANGVINE REGVM.

5. Le « fût », la tige, coupée à mi-hauteur par une « pomme émaillée ».

6. Quoique l'émail italien, translucide dès le XIIIe siècle, fût au moyen âge très en vogue, à ne considérer que les nombreux spécimens du Musée du Vatican, l'émail de Limoges trônait à Rome, et les châsses, reliquaires, plaques de missels ou d'évangéliaire, christs et saints, que j'ai été à même d'étudier, sont français, limousins d'origine. L'émailleur italien travaillait minutieusement sur de petits objets.

7. Nous sommes ici à la fin du XIIIe siècle ou au commencement du XIVe; il n'est donc pas

Item vna crux argentea deaurata, cum crucifixo sine auro in corpore. Agnus Dei a tergo, et quatuor euangelistis smaltatis et cum pede amplo quadrato, cum quatuor smaltis, cum L lapidibus pretiosis tam in cruce quam in pede. Cxvj. vnciarum.

Item vnum vas argenteum deauratum ad effundendum aquam in calicem, cum speculis et muliere equitante hominem [1]. Xv vnciarum et dimidie.

Item una ymago argentea deaurata beate Virginis cum filio in brachio et rosa in manu et cum ystoria natiuitatis Dnj in hostijs tabernaculj, cum tabernaculo ad summum magnum cloczerium [2] smaltatum [3], et quatuor perne cum xiiij. smaltis in pede quadrato. Ponderis xvij librarum.

Item ymago eburnea beate Virginis cum filio in brachio.

Item quedam alia ymago eburnea beate Virginis cum filio in brachio, cum tabulis quibus clauditur [4], et pluribus alijs ymaginibus in ipsis tabulis intrinsecus.

Item vnum pectorale argenteum deauratum pro pluuiali, cum xxviij lapidibus, videlicet xiij saffiris, et xv granatis, et xvij pernis grossis, ix vnciarum.

Item unum calicem aureum, cum smaltis in pede, ponderis x unciarum.

étonnant de voir les chandeliers de l'autel s'exhausser et se garnir de « trois pommes ». Déjà les fresques de la crypte de Saint-Magne nous avaient révélé cette tendance. — A Rome, dans toutes les églises, les deux chandeliers qui brûlent pendant la messe se mettent sur la table de l'autel, tandis que les autres, exigés en plus grand nombre par un cérémonial plus récent, et plus élevés, sont relégués, comme en dehors de l'autel, sur les gradins.

1. Pourquoi sur la burette à l'eau la scène amoureuse du « Lai d'Aristote »? Pourquoi ces « miroirs », emblème de coquetterie?

2. Cloches. On trouve dans Martène, « Anecdot. », t. I, col. 783, « Cloquerium ».

3. « Tabernacle », où est renfermée la Vierge-Mère, la « rose mystique », et dont les volets reproduisent l'« histoire » de la nativité de son Fils. — Ce texte conviendrait parfaitement à un petit bijou d'orfévrerie du Vatican, si j'étais sûr de la provenance de ce monument.

4. Les volets, historiés au dedans et au dehors, qui ferment ce triptyque.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.

GRAVURES ET PHOTOGRAPHIES

COURS DE DESSIN CHRÉTIEN, fac-simile des vieilles peintures de l'Italie, du XIIe au XVIe siècle, par RAMBOUX. Ouvrage complet, comprenant 300 pl. grand in-folio.

Tout l'ouvrage. . . . . 500 fr.
Chaque série de 60 pl. . . . . 105 fr.

DESSINS ORIGINAUX des anciens architectes gothiques. Fac-similes par SCHMIDT, architecte. Grand in-folio atlantique de 9 pl. — Portail et détails des cathédrales de Strasbourg, Cologne, Francfort, Ulm, Ratisbonne. . . . . 100 fr.

ALBUM DE VILLARD DE HONNECOURT, architecte du XIIIe siècle, par LASSUS, décrit et publié par ALFRED DARCEL. Grand in-4° de 248 p. et 73 gravures sur métal, sorti des presses de l'Imprimerie impériale. 45 fr.

MONOGRAPHIE de la cathédrale de Chartres, par LASSUS. 48 pl. grand in-folio, gravées et chromolithographiées; publication du gouvernement. . . 175 fr.

L'ASCENSION de Jésus-Christ du PÉRUGIN, par MARQUET, peintre d'histoire. Grand in-folio.

L'ensemble du tableau, 1 feuille. . . 20 fr.
L'ensemble, et 11 feuilles de détails. . 70 fr.

LA VIERGE ET LES SAINTES, par LE PÉRUGIN. Chromolithographie du tableau de la galerie du Louvre. 25 fr.

LE COURONNEMENT DE LA VIERGE, par FRA ANGELICO. Grand in-folio plano. Chromolithographie du tableau de la galerie du Louvre. . . . . . 50 fr.

VITRAIL DE L'INCARNATION, par DIDRON. Chromolithographie in-folio. 30 personnages. . . . 10 fr.

VITRAIL DE LA CHARITÉ, par DIDRON. Chromolithographie in-folio. 45 personnages. . . . . . 10 fr.

PHOTOGRAPHIE UNIVERSELLE. Architecture, sculpture, peinture, orfévrerie, ameublement, portails des cathédrales de France, détails de la statuaire et de l'ornementation, par BALDUS, BISSON, BLANQUART-ÉVRARD, FIERLANTS, MARVILLE, POTTEAU, SALZMANN. — Chacune de. . . . . . . 2 fr. à 25 fr.

LES ANCIENS TABLEAUX DE L'EUROPE, photographiés par FIERLANTS. Par livraisons de 5 photographies in-folio. Paraissent d'abord les anciens maîtres de la Belgique : Van Eyck, Hemmeling, Van der Weyden, etc., qui comprendront 10 livraisons ou 50 planches.

Chaque livraison. . . . . 30 fr.
Chaque planche à part. . . . . 10 fr.

ALBUM PHOTOGRAPHIQUE d'archéologie, par MALÈGUE, texte par AYMARD. In-folio de 32 photographies et de 122 p. de texte avec gravures sur bois. — Croix, reliquaires, calices, bustes, ferrures, ivoires, sculptures, peintures murales, miniatures, étoffes, tapisseries, dentelles, etc. . . . . 75 fr.

ANCIENS IVOIRES byzantins, latins, romans, gothiques, de la renaissance. — Statuettes, bénitiers, coffrets, pyxides, croix, chandeliers, couvertures de livres, diptyques, triptyques, cadres de miroirs. 200 photographies diverses.

Chaque photographie, à part. . . . . . 3 fr.
Chaque dizaine, au choix. . . . . . . 25 fr.

JÉRUSALEM CHRÉTIENNE, par SALZMANN. 50 photographies représentant le saint sépulcre et tous les monuments de la ville sainte. 1 vol. de texte, petit in-folio de 300 p. avec gravures sur métal et sur bois intercalées.

Le texte. . . . . 30 fr.
Chaque photographie. . . . . 10 fr.

VENISE ET SES MONUMENTS. — Églises, palais, œuvres d'art. Palais de Mme la duchesse de Berry; Palais de M. le comte de Chambord. — 36 photographies diverses. Chacune. . . . . 6 fr.

MOULAGES EN PLATRE STÉARINÉ

COLLECTION D'ARUNDEL

AGENCE A PARIS, RUE SAINT-DOMINIQUE-SAINT-GERMAIN, 23

Collection des anciens ivoires, les plus beaux et les plus historiques de l'Europe, comprenant 174 objets divisés en 14 classes ou séries, depuis les premiers siècles de notre ère jusqu'au XVIe. — La collection entière . . 800 fr.

On peut n'acquérir qu'une seule des séries ou classes.

On peut faire un choix dans chacune des séries, mais pour une somme de 125 fr. au moins.

Ces moulages de statuettes, de bas-reliefs, de petits meubles et d'objets du culte, conviennent aux musées des grandes villes, aux écoles de dessin, aux établissements d'instruction publique, aux fondeurs, orfévres, ornemanistes.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7.